

Les êtres fantastiques dans les contes

Los èssers fantastics dins los contes

L'objectif de ce dossier n'est pas de faire découvrir tous les êtres fantastiques qui vivent au travers des contes et dans nos têtes mais de mieux faire connaissance avec certains et de donner envie d'en découvrir de nombreux autres, que ce soit tout près de chez nous ou beaucoup plus loin.

L'ensemble des contes cités dans le tableau « Quelques ressources » ne sont pas dans ce dossier mais seront mis à la disposition de tous les enseignants qui en feront la demande.

1. Les fées - Las fadas

Les fées sont présentes dans toutes les régions, dans tous les pays, il en existe plusieurs types ; elles peuvent être très belles et gentilles ou froide et cruelles, petites et dotées d'ailes, mystérieuses, jouant un rôle dans le destin des hommes mais les fées les plus connues des enfants sont celles des dessins animés. Il sera donc intéressant de découvrir des contes dans lesquels les fées sont bien différentes de celles déjà vues à la télévision ou au cinéma.

(Source : Wikipédia)

Une **fée** (du latin *fata*, pluriel neutre de *fatum*, « destin », interprété comme un féminin) est une créature *surnaturelle*, issue des croyances populaires (folklore), des mythologies anciennes ou de la littérature fantastique.

- Au pluriel, « les fées » désignent une communauté désignée parfois par **Petit Peuple, Bon Peuple, Peuple des Fées** ou par d'autres euphémismes¹, rassemblant une multitude de créatures de la mythologie nordique et du folklore païen : **les lutins, elfes, trolls, gnomes...**
- Dans la culture moderne, **la fée** est généralement décrite comme une créature humanoïde féminine, ayant des pouvoirs surnaturels comme par exemple la capacité de voler, de lancer des sorts ou d'influencer le futur. L'oubli et l'assimilation des folklores ont créé une confusion, et finissent par amalgamer autour d'une vision identique (*fée Fata*), des créatures aux noms et aux caractéristiques parfois opposées, issues de langues et traditions distinctes.
- Devenues sujet de la littérature fantastique (puis du cinéma), les fées regroupent également des créatures purement *imaginaires* : les créatures fantastiques

2. Quelques êtres fantastiques d'Occitanie

Le Drac

Extraits de : MYTHOLOGIE POPULAIRE Le Drac, l'Étouffe-Vieille et le Matagot d'après les traditions occitanes par Antonin PERBOSC

Parmi les nombreux êtres imaginaires de la mythologie populaire, le plus fameux est sans doute le Drac, connu dans toutes nos provinces sous ce nom ou sous d'autres, le plus souvent les mêmes en français et en langue d'oc.

Le Drac est, ni plus ni moins, le Diable, non pas le Diable griffu et cornu, trop connu de tout le monde pour oser se montrer ainsi sur la terre, mais une des nombreuses formes que prend le Malin [...] pour faire des malices, des tracasseries, des farces... pour tout dire, d'un mot qui, à lui seul, résume tout cela, des espiègleries.

Le Drac est un démon familier rarement méchant ; il est badin, folâtre, moqueur, plus malicieux que malfaisant. Il lui arrive même d'être bon et serviable pour les pauvres gens.

Le Drac prend la forme d'un chat, d'un mouton, d'une chèvre, d'un lapin, d'un lièvre, d'un chien, d'un veau, d'un cheval, d'un âne et d'autres bêtes encore ; il a été vu sous la forme d'une bûche, d'un écheveau, d'une jarrettière, d'un ruban, d'une épingle, d'un anneau... Cependant, il ne peut pas se changer en aiguille : on dit qu'il ne sait pas en percer le chas.

C'est le matin et le soir, à pointe d'aube ou au crépuscule, qu'il court les champs. En plein jour, il se cache sous les lits, au galetas, dans les boulines des murs. C'est pendant la nuit surtout qu'il fait ses farces.

Les pauvres paysans faisaient ce qu'ils pouvaient pour se défendre contre les méfaits du Drac. On n'ignore pas que le signe de la croix et l'eau bénite l'obligent à disparaître soudainement et qu'il perd tout son pouvoir au premier chant du coq. À la Saint-Jean, on ne manquait pas de clouer une croix d'épis de blé à la porte de la maison ainsi qu'au portail de l'étable. On savait des remèdes meilleurs encore. Le Drac a une manie bien bizarre : il faut, à toute force, qu'il sache le nombre de tous les objets qu'il voit ; autant qu'il y en ait, autant qu'il lui en coûte, il faut qu'il les compte. Voici donc ce qu'on faisait dans les bordes : on répandait dans un coin une boisselée de menues graines ; quand le Drac arrivait, il fallait qu'il les ramassât et les comptât de la première à la dernière avant de faire ses farces. À cette occasion, il prenait la forme d'un poulet, afin de ramasser plus facilement son grain à coups de bec. On dit qu'après avoir passé deux ou trois nuits à cette besogne, il ne revenait plus.

...

L'histoire du Drac est un miroir satirique, caricatural, où se reflète un peu, de génération en génération, la vie morale et sociale du peuple.

L'étouffe-vieille

Extraits de : **MYTHOLOGIE POPULAIRE Le Drac, l'Étouffe-Vieille et le Matagot** d'après les traditions occitanes par Antonin PERBOSC

Il y a des dormeurs qui sont éveillés en sursaut par une souffrance atroce, on ne sait quoi, qui semble se pelotonner sur le lit à la manière des chats, pèse lourdement sur leur poitrine, les fait panteler, les écrase, les étouffe. On n'a jamais ouï dire que personne ait pu voir ni palper cet être effroyable ; cependant, certains disaient qu'il était fait comme une poupée de laine...

On l'appelait en vieux français la *Cauquemare* (d'où cauchemar), et en langue d'oc la *Sarramauca*, ou encore la *Caucavièlha* ou *Cachavièlha*, noms qui se définissent eux-mêmes : la *Sarramauca sarra* (serre) la *mauca* (ventre, bedaine), et la *Caucavièlha cauca* (foule) la *vièlha* (vieille) ; dans la seconde forme, *cacha* a à peu près le sens de *cauca* ou *calca* : pèse sur, oppresse. — La traduction étouffe-vieille, que nous devons à Raoul Gineste, si elle n'est pas littérale, n'en est pas moins très exacte.

Voyez comment notre pauvre langue, faute d'être écrite, se déforme et se déshonore sur la bouche des paysans prononçant de vieux vocables qu'ils ne comprennent plus : il y a des endroits où les femmes disent aux enfants pour les rendre « sages » en leur faisant peur : « *S'ès pas sage, te metrem dins las causas vièlhas* » (Si tu n'es pas sage, nous te mettrons dans les chausses vieilles). D'autres disent : « *dins la pòcha vièlha* » (dans la poche vieille) .

Il faut croire que les femmes n'ont plus peur de la *Cachavièlha* pour en être venues à ne plus comprendre ce nom, qu'elles ont si étrangement défiguré, et à en faire un épouvantail pour les enfants.

Le matagot (on trouve aussi mandagot o mandragot)

Extraits de : **MYTHOLOGIE POPULAIRE Le Drac, l'Étouffe-Vieille et le Matagot** d'après les traditions occitanes par Antonin PERBOSC

Le Matagot a été vu sous la forme d'un chat, d'un rat, d'un renard, d'un singe. Il est, dans la maison où il demeure, comme une sorte de dieu lare, mi-bête et peut-être mi-diable, qui assure la fortune de son possesseur, à condition que celui-ci lui fasse faire *bona vida* (bonne chère) et consente à sa damnation éternelle en échange de son bonheur terrestre.

Celui qui veut avoir le Matagot risque donc de perdre son âme ; cela n'empêche pas que beaucoup de pauvres gens voudraient le trouver. Ne le trouve pas qui veut. Le Matagot erre à travers la campagne une fois par an seulement, de minuit au lever du soleil, on ne sait quel jour. Celui qui veut s'en emparer doit donc aller à *l'espèra* (à l'affût) chaque nuit jusqu'à ce qu'il puisse faire son coup. Le meilleur moyen de réussir est d'attacher une poule à la croisière de quatre chemins. Le Matagot, qui est goulou, sent la poule et court vers elle ; c'est alors que le chasseur, caché dans une haie, saute sur son gibier. Il prend le Matagot par la queue ; il l'enferme dans un sac sans le malmener ; il met le sac sur l'épaule gauche, et revient à la maison sans parler, sans se retourner, autant de bruit qu'il puisse entendre et quoi qu'il arrive.

Ce que l'on dit du Matagot s'accorde en grande partie avec ce que l'on dit de la Mandragore. Une des croyances les plus répandues était que l'homme qui trouvait une Mandragore et qui la gardait délicatement enveloppée dans de fines étoffes de soie et de lin ne serait jamais pauvre. D'autres croyaient que la racine de la Mandragore était une espèce de taupe et que celui qui la trouvait était sûr de faire fortune, à condition de bien nourrir et choyer la bête porte-bonheur. La grosse racine charnue de la Mandragore, qui a souvent une forme presque humaine ou bestiale, est devenue, aux regards du peuple, une véritable bête : taupe, singe, chat... Il semble que la Mandragore a précédé le Matagot ; avec le temps, la bête a fait perdre le souvenir de la plante ; en changeant à peine de nom, la Mandragore est devenue le Mandagot ou Matagot, ou simplement les deux formes de cet être imaginaire se sont vaguement confondues.

Le Matagot vaut la Poule aux oeufs d'or. Celui qui s'en est emparé le garde dans un coffre. Là, il le nourrit de pain, de viande, de tout ce qu'il y a de bon sur la table. *Se dona al Matagot la primera bocada.* (On donne au Matagot la première bouchée).

Chaque matin, le maître trouve dans le coffre un écu, d'autres disent : *una juntada de lovidors* (une jointée de louis d'or) ; l'homme fait vite fortune et peut vivre la canne à la main. Malheureusement cela ne dure pas, et cela finit mal. À son dernier moment, le maître du Matagot doit le donner à quelqu'un ; tant qu'il n'a pas fait ce don, que ses héritiers ne veulent pas toujours accepter, il agonise en souffrant horriblement sans pouvoir mourir. Si la racine bifurquée de la Mandragore, imitant grotesquement des jambes et des bras d'homme ou de singe, n'était pas rare, il n'en était pas ainsi du Matagot : bien peu de gens l'ont vu, et ceux qui l'ont vu ne s'en sont pas vantés ; aussi ne sait-on que très mal comment il est fait. C'est, semble-t-il, sous la forme d'un chat noir qu'on se le représente, blotti sous le lit de son maître ou dans un coffre. Jour et nuit il est là ; il ne parle pas, il ne dort pas, il songe. À quoi songe-t-il ? Quelquefois à se moquer de quelqu'un qui ne le sait pas là, à lui faire une farce pour rire.

Un jour d'hiver, un paysan gascon eut la visite d'un de ses voisins. « Venez vous chauffer », lui dit-il, et il le fit asseoir près du feu. De chaque côté du foyer, il y avait un coffre qui servait de chaise, tout en servant à un autre usage : celui de droite était la « salinière » ; celui de gauche était la « matagotière ». Le voisin s'assit sur le coffre de gauche. Lorsque les deux hommes eurent suffisamment caqueté, le voisin voulut s'en aller ; mais : « Qu'est cela, dit-il, je ne peux pas me lever ! — Ce n'est rien, ce n'est rien », lui répondit l'autre, qui frappa doucement sur le coffre en disant : « Allons, petit, laisse-le partir; celui-là est un ami. » Aussitôt le voisin put se lever, et s'en alla, tout épouvanté, en se disant : « Maintenant, je comprends d'où vient tout l'or qui roule dans cette maison : il y a le Matagot. »

Vous découvrirez d'autres êtres fantastiques comme *lo fantastí*, *lo becut*, *l'aucèl blu...* dans les contes proposés dans le dossier.

3. Des êtres fantastiques connus dans d'autres régions de France

Dans les classes, certains élèves ou leurs parents ont vécu dans d'autres régions et ils connaissent peut-être des légendes ou des contes qu'ils pourront faire connaître à leurs camarades.

➤ Exemple : **le Korrigan** du folklore breton <http://www.auray.org/legendes/legende-korrigan.html>

Le Korrigan est issu du folklore breton, une sorte de gnome ou lutin farfelu. Le mot korrigan signifie "petit nain", du breton **korr** = nain, suivi du diminutif **ig** et du suffixe **an**, avec le pluriel breton **ed** = Korriganed. On les appelle aussi Poulpikets, Kornandons ou Ozégans.

Les Korrigans sont les gardiens des trésors des collines. Ils sont extrêmement riches, mais aussi incroyablement avares. Le mythe leur confère des capacités d'alchimistes, ce qui expliquerait leur richesse.

Ces lutins sont des esprits prenant l'apparence de nains dans la légende celtique et plus particulièrement bretonne. Parfois bienveillants ou malveillants, on les décrit ayant une magnifique chevelure et des yeux rouges lumineux pour ensorceler les mortels, ou comme petits, noirs et velus, coiffés de chapeaux plats avec des rubans de velours, voire même possédant une grosse tête fort laide et très ridée. Ils hantent surtout les sources et les fontaines.

Peu actifs en hiver, une légende bretonne raconte qu'à l'arrivée des beaux jours, ils appellent les mortels à la tombée de la nuit pour les faire venir autour d'un feu où dansent des korrigans. Ce rituel leur permet d'augmenter la puissance de certains de leurs pouvoirs. Si le mortel invité se joint à leur danse, il se fait entraîner dans un piège où il finit tué ou envoyé dans une caverne souterraine. Car les Korrigans naissent et meurent sous terre.

Au Moyen Age, les Korrigans seraient les auteurs des ronds de sorcières que l'on trouvait parfois sur les prés ou dans les sous-bois ; ils danseraient autour de ce cercle à la tombée du jour.

D'autres légendes racontent qu'ils ne sont pas méchants mais seulement espiègles. Ils s'amuse et jouent des tours pendables à tous ceux qui leur manquent de respect et qui les dérangent. Ils proposent des défis qui, s'ils sont réussis, donnent le droit à un vœu mais qui peuvent, en cas d'échec, se transformer en pièges mortels menant tout droit en enfer ou dans une prison sous terre sans espoir de délivrance.

Quant à ceux qui les traitent comme il convient, ils leur témoignent leur bienveillance et leur rendent beaucoup

de services. Ils sont dotés d'une force extraordinaire.

On prétend que durant la nuit du 31 octobre, ils sévissent à proximité des dolmens, prêts à entraîner leurs victimes dans leur monde souterrain pour venger les morts des sévices des vivants. Cette tradition les rattache à celle d'Halloween, à l'origine fête de Samain ; ce nouvel an celtique est devenu au fil des siècles et des religions la fête que nous connaissons aujourd'hui.

Pour tous ceux qui iront voir « Lo boçut », pièce en occitan du théâtre la Rampa programmée par la FOL, il peut être intéressant de connaître ce conte breton qui est à rapprocher d'un passage du conte occitan « lo boçut ».

Le Korrigan et le Bossu :

On raconte qu'un jour, un bossu vint à passer près d'une clairière. Il aperçut des korrigans qui s'amusaient à chanter :

- Lundi, mardi, mercredi, ... lundi, mardi, mercredi ...

- Ben alors, les korrigans, elle est pas finie, votre chanson ? moi je peux vous donner la suite ! se moqua gentiment notre bossu.

- Attention, dirent les korrigans, si ce que tu nous promets n'est pas à la hauteur de nos souhaits, tu seras sévèrement puni de ton audace !

Et le bossu de chanter :

- Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, et puis le dimanche aussi et voilà la s'maine est finie !

- Hourra ! crièrent les korrigans tellement ils étaient contents ! Notre chanson est plus longue à présent ! Dis-nous c' que tu souhaites : argent, beauté ?

-Ben, si vous pouvez, j'aimerais bien me séparer de ma bosse.

Sitôt dit, voilà les korrigans qui s'emparent du bossu, et le jettent dans un trou. Quand il réapparaît, le voilà tout droit, tout bossu ! Tout beau !

Souvent, les intrépides ont moins de chance. Quiconque essaie d'entrer dans la ronde des korrigans se voit piégé toute la nuit jusqu'à épuisement. Ce sont des êtres facétieux qui peuvent se révéler dangereux.

"Vengeance de lutin, on n'en voit pas la fin" dit le proverbe.

4. Des êtres fantastiques dans d'autres pays

➤ Exemple : **le tomte** du folklore scandinave

(source : Wikipédia)

Un **nisse** [ˈnɪsːɛ] ou **tomte** [ˈtɔ̃mːtɛ] est une petite créature légendaire du folklore scandinave, comparable au lutin français. Celui-ci s'occupe des enfants et de la maison du fermier, et les protège contre la mauvaise fortune, en particulier la nuit, pendant que les occupants sont endormis.

Tomte est le nom habituel en suédois, *tonthu* en finnois ; *nisse* en norvégien et danois.

Le nisse est souvent représenté comme un petit homme âgé, dont la taille varie de quelques dizaines de centimètres à la moitié de la taille d'un homme adulte. Il porte souvent une grosse barbe, et est vêtu avec une tenue de travail de paysan.

Cependant, il existe des histoires folkloriques où il est décrit comme un « changeur de forme », capable de prendre une taille bien plus grande que celle d'un homme adulte. Dans d'autres contes, le nisse serait capable d'avoir un simple œil cyclopéen. Puisque le nisse est censé être capable d'illusions et de se rendre lui-même invisible, les descriptions sont en général peu susceptibles de fournir des descriptions précises et détaillées de son apparence.

Quelques ressources :

Chants, poèmes, rondes et jeux dansés		
La draca – (danse)	Turlututú CD n°2 piste 11	
la ronda del drac (danse)	Per dançar 1 , Danses du Rouergue , Christian Bouygues	
Las nòu vertats	La Talvera, <i>Fa res o re far</i> , CD piste 14	
Lo fantasi	La Talvera <i>Quincarelet</i> , CD piste 2	
La fada	Turlututú, CD n°1, piste 38	
La salvatjona	La Talvera, <i>Fa res o re far</i> , CD piste 6	
L'escalier de verre de Louisa Paulin L'escalièr de veire de Jòrdi Blanc	Recueil de Poèmes <i>L'escalièr de veire</i> p. 44, 45, 46, 47 Vent Terral	
Chanson pour rire de Louisa Paulin Cançon per rire de Jòrdi Blanc	Recueil de Poèmes <i>L'escalièr de veire</i> p. 48, 49, Vent Terral	
Les contes (de nombreux autres contes sur le site http://feeclochette.chez.com/)		
L'enfant polit, « <i>Los contes del Drac</i> » de Joan Bodon	Conte à lire et écouter sur le site du CRDP http://www.crdp-toulouse.fr/themadoc/occitan/occitan.htm	Numéro de page du dossier p. 7 –10 <i>Les passages surlignés en jaune peuvent être dits en occitan dans le conte en français</i>
L'enfant joli de Jean Boudou	rubrique <i>L'enfant polit : lecture et écoute du conte</i> Adaptation théâtrale de Jòrdi Besombes disponible.	
Solelheta	Voir également http://www.crdp-toulouse.fr/themadoc/occitan/occitan.htm	p. 11 – 17
Soleillette	rubrique <i>L'enfant polit : autour du Drac</i> Conte à comparer à celui de <i>L'enfant polit</i> mais aussi celui de <i>La montanha negra, du petit poucet...</i>	<i>Les passages surlignés en jaune peuvent être dits en occitan dans le conte en français</i>
Hansel et Gretel	Disponible sur le site http://feeclochette.chez.com/ le Pays de l'imaginaire Conte à comparer à celui de <i>L'enfant polit</i> , de <i>Solelheta...</i>	p. 19 – 22
La montanha negra , « <i>Los contes del Drac</i> » de Joan Bodon	Un dossier pédagogique préparé par P. Giroussens à partir d'un travail élaboré par Serge Carles et Claude Azémar est disponible sur demande.	p. 23 – 31
La montagne noire de Jean Boudou		
La montanha verda d'Andrieu Lagarda, <i>Tres castèls del diable</i>	Une version à comparer au conte de la montagne noire de Joan Bodon	
La pacha del fantasi	Publié dans la revue Plumalhon n°57, disponible sur demande	
Lo rei de las agraulas de J.F. Bladèr <i>Contes de Gasconha</i> , prumèra garba	Pour les bilingues, des fiches de lectures préparées par Serge Carles sont disponibles sur demande. Version en français disponible sur demande : <i>Contes de la Gascogne</i> , le roi des corbeaux	p. 32 – 35 Adaptacion en lengadocian de Sergi Carles
Le roi des corbeaux de J.F. Bladé	Contes collectés par J.F. Bladé, Neuf l'école des loisirs	

Lo dròlle qu'èra boçut de Florian Vernet		p. 36 – 37
Le Bécut de J.F. Bladé Version en occitan dans <i>Contes de Gasconha</i> , segonda garba, J.F. Bladèr	Conte disponible sur le site : http://pyrene.free.fr/mots/legendes/becut.html	p. 38 – 40
Lo mandagòt ; Autre conte del mandagòt En occitan dins <i>Contes de Gasconha</i> , prumèra garba, J.F. Bladèr		
L'oiseau bleu L'aucèl blu de Joan Bodon, <i>Contes del meu ostal</i>	Conte disponible sur le site : http://pyrene.free.fr/mots/legendes/oiseau.html Deux contes différents qui portent le même titre ; il est possible de comparer le rôle joué par l'oiseau bleu dans chacun des deux contes.	
Les inséparables (conte chinois) <i>Contes chinois</i> , choisis et traduits par Lisa Bresner <i>Neuf</i> de l'école des loisirs, Paris, 2000	Ce conte (disponible sur demande) peut être comparé à l'aucèl gris de Joan Bodon, <i>Contes del meu ostal</i> qui n'est pas dans le dossier car il sera présenté par la conteuse M.O. Dumeaux	
Extraits de : Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède écrit par Selma Lagerlöf Traduccion occitane de Sèrgi carles	Les 2 premiers chapitres sont disponibles en français et en occitan dans le dossier ; ils permettent de faire connaissance avec le tome. Pour les classes bilingues, la traduction de quelques autres chapitres est disponible sur demande.	p. 41 – 45 p. 46 – 50
Livres CD ou livres cassettes pouvant être prêtés (demander à la conseillère pédagogique)		
Joan de l'ors Jean de l'ours, conte en français : deux versions différentes à comparer. (Le conte en occitan est une troisième version)	Livre + Casette du conte dit en occitan + jeu de cartes Contes disponibles sur les sites : http://pyrene.free.fr/mots/legendes/ours.html http://www.carnavalbiarnes.fr/v2//index.php?option=com_content&task=view&id=20&Itemid=80	p. 51 – 52 p. 53- 56
Las aurelhas del diable	Livre + Casette du conte dit en occitan	
La ronda del diable, Daniel Loddo Avec traduction française du conte	Livre – CD	
Lo pastre, lo caramèl e la sèrp, Daniel Loddo Avec traduction française du conte	Livre – CD	
Los tres gendres del paure òme, Ives Roqueta	Livre – CD Conte à écouter + adaptation théâtrale	
L'anèl d'aur de Joan Bodon	Livre (possibilité d'avoir le conte à écouter sur CD)	
Albums dont la traduction occitane est disponible (demander à la conseillère pédagogique)		
Le géant de Zeralda, (Lo gigant de Zeralda), Tomi Ungerer, L'École des Loisirs		
Le crapaud perché, (Lo grapaud pincat), Claude Boujon, L'École des Loisirs		
Le tunnel, (Lo Tunèl), Anthony Browne, Kaléidoscope.		
La femme oiseau, (La femna aucèl), Sumiko Yagawa - Suekichi Akaba ; Editions Circonflexe.		

L'enfant polit

Un còp i aviá lo Drac. Lo Drac èra lo filh del Diable.

Un còp i aviá l'enfant polit...

E l'enfant polit èra montat sus un pomièr de pomas rojas al pus fons de l'òrt lo long del camin. Passèt un cavalier sus un caval negre.

« **Enfant polit** - diguèt lo cavalier - ai set, soi a sèla dempuèi lo matin. Serias plan brave de me getar una poma... »

L'enfant polit causiguèt la poma pus gròssa, la pus fresca. Prenguèt vam per la getar. Mas del vam que prenguèt la branca li manquèt. **Prompte** lo cavalier dobriguèt lo sac. Lo cap primièr, l'enfant polit i tombèt dedins.

« A ! ... a ! ... a ! ... se riguèt lo cavalier, que tirèt lo laç corredor, puèi estaquèt lo sac darrièr la sèla, en travers sus l'esquina del caval ».

Patrac... Patrac... Patrac... Un brieu galaupèt lo caval. Puèi s'arrestèt aval a Pourcassés davant la pèira verda.

« **Pèira, dobrís-te, soi lo Drac !** » cridèt lo cavalier.

E la pèira se dobriguèt e lo caval negre dintrèt. Darrièr el, la pèira se tornèt barrar.

Patrac... Patrac... Patrac... Encara lo caval galaupèt tot un brieu dins lo país de jos la tèrra. Aquí, pr'aquò, i se vei, que pertot beluguejan de rocalhas d'aur e s'escampan de vam de rius de viu argent.

« **Dracon !... Dracon !...** » Una femna cridava sus la pòrta d'un ostal pichon :

« **Òu, Dracon**, que me pòrtas de bon ?... »

« De can fresca ! » respondèt lo cavalier, qu'èra lo Drac.

« È ben - i tornèt la femna- i a de plaça dins la barrica del canton... »

Lo Drac davalèt de caval, prenguèt lo sac, anèt a la botiga. **Desfonsèt** la barrica del canton. **Dessarrèt** lo laç corredor del sac. Tirèt pels pès **l'enfant polit**, lo butèt dins la barrica e **prompte** la tornèt fonsar, mas daissèt la bonda dobèrta.

Tres còps per jorn, cada jorn, **la Draquessa** veniá :

« **Enfantonèl, polidonèl, para lo caisson pel trauc del bondon...** »

L'enfant joli

Il était une fois le Drac. Le Drac était fils du Diable. Il était aussi une fois l'enfant-joli. Et l'enfant-joli s'était juché sur un pommier de pommes rouges, tout au fond du jardin, le long du chemin. Un cavalier vint à passer, sur un cheval noir :

« **Enfant-joli**, dit le cavalier, j'ai soif, je suis en selle depuis ce matin. Tu serais bien gentil si tu me lançais une pomme. »

L'enfant joli choisit la plus grosse, la plus fraîche des pommes. Pour la lancer il prit son élan. Mais cet élan fit que la branche lui manqua. Prestement, le cavalier ouvrit son sac : tête en avant l'enfant-joli tomba dedans. Ha, ha, ha ! ricana le cavalier qui tira sur le noeud coulant, puis attacha le sac derrière la selle, en travers de la croupe de son cheval.

Tagada, tagada, tagada ! un moment le cheval galopa. Ensuite il s'arrêta là-bas, à Pourcassés, devant la pierre verte.

« **Pierre, ouvre-toi, je suis le Drac !** » cria le chevalier.

Et la pierre s'ouvrit et le cheval noir la franchit. Derrière lui se referma la pierre.

Tagada, tagada, tagada ! de nouveau le cheval galopa, longtemps, longtemps dans le pays de sous la terre. Il n'y fait pas nuit pour autant : partout y étincellent des rocailles d'or et s'y déversent joliment des rivières de vif argent.

« **Mon Drac chéri ! Mon Drac chéri !** criait une femme sur le seuil d'une maisonnette : **eh ! mon Drac chéri**, que me portes-tu de joli ?

- De la chair fraîche ! répondit le cavalier qui n'était autre que le Drac.

- Eh bien, reprit la femme, il y a de la place dans la barrique du coin. »

Le Drac descendit de cheval, prit le sac, alla au cellier. Il défonça la barrique du coin. Il desserra le noeud coulant. Il tira par les pieds **l'enfant-joli**, le poussa dans la barrique et la referma prestement. Mais il laissa la bonde ouverte.

Trois fois par jour et chaque jour venait **la femme du Drac** :

« **Mon tout petit, mon tout joli, fais la bouche ronde au trou de la bonde.** »

Mas l'enfant polit voliá pas parar lo cais. La Draquessa, per l'amigadar, tornava dire :

« Para lo caisson, fanton, que te pòrti quicòm de bon... »

L'enfant polit voliá pas res entendre. Alara la Draquessa cridava :

« Se paras pas lo cais, amb la bonda taparai lo trauc e t'estofaràs, t'estofaràs !... »

Que far mai ? L'enfant polit parava lo cais. E la Draquessa, amb un culhièr pichon d'argent, butava la mangisca dedins. De bona mangisca ça que la : castanhas cuèchas e demesidas dins de lach, milhàs prestit amb de mèl, e de burrada, e de formatges sucrats. Puèi lo Drac arribava :

« Fantonet, polidet, dona-me lo teu det, lo teu det pichonet !... »

L'enfant polit donava lo det. Lo Drac lo palpava :

« A ! que seràs lèu grasset !... Que seràs lèu grasset !... Que faràs pas un plec !... »

Comprenguèt lèu, l'enfant polit. Comprenguèt que quand seriá pro grasset lo sortirian de la barrica e fuòc al cuol dins la marmite. Cossí far ? Cossí far per se'n tirar ?

De mirgas, pr'aquò, venián cada nuèch saufinar pel trauc de la bonda. L'enfant polit las velhèt. La primièra que se sarrèt, el l'agantèt pels guinhons e la tirèt dedins, puèi la metèt a la pòcha de las calças e lo mocador dessus.

L'endeman, arribèt la Draquessa amb de mangisca. E puèi lo Drac :

« Fantonet, polidet, dona-me lo teu det, lo teu det pichonet... »

L'enfant polit levèt lo mocador e pel trauc donèt la coeta de la mirga.

Lo Drac palpèt, palpèt e se reganhèt :

« Femna, femna, magrís lo nòstre pensionèl... A pas que los òsses e la pèl... Femna, li portaràs lo milhàs dins lo plat bèl.. »

Mais l'enfant-joli ne voulait pas ouvrir la bouche. La femme du Drac, pour l'amadouer reprenait :

« Fais la bouche ronde, fiston : ce que je te porte est bien bon. »

L'enfant joli ne voulait rien entendre. Alors la femme du Drac s'écriait :

« Si tu refuses d'ouvrir la bouche, j'enfoncerai la bonde dans le trou et tu t'étoufferas, tu t'étoufferas ! »

Que faire ? L'enfant-joli ouvrait la bouche. Et la femme du Drac, avec une petite cuillère d'argent, y fourrait la nourriture dedans. Et de la bonne nourriture : bouillie de châtaignes au lait, bouillie de maïs au miel, et de la crème fraîche, et des fromages sucrés. C'est alors que le Drac arrivait :

« Mon petit, mon joli, mets ton doigt par ici, ton doigt tout petit »

L'enfant-joli tendait le doigt. Le Drac le palpait :

« Ah ! tu seras bientôt assez gras ! Tu seras bientôt assez gras ! Bien replet que tu seras ! »

L'enfant-joli eut vite compris. Il comprit que quand il serait grassouillet, à la marmite il passerait, et feu aux fesses ! Comment faire ? Comment faire pour s'en tirer ?

Mais des souris venaient chaque nuit renifler au trou de la bonde. L'enfant-joli les attendit. La première qui se présenta, par la moustache il l'attrapa, dans la barrique il la tira, puis dans sa poche il la glissa, et sous le mouchoir la cacha.

Le lendemain, avec de la mangeaille arriva la femme du Drac. Et puis le Drac :

« Mon petit, mon joli, mets ton doigt ici, ton doigt tout petit. »

L'enfant-joli souleva son mouchoir et, par le trou de la bonde, donna la queue de la souris. Le Drac palpa et repalpa et s'emporta :

« Femme, femme, notre petit pensionnaire maigrit ! Il n'a que la peau et les os ! Femme, porte-lui la bouillie de maïs avec le grand plat ! »

La femme du Drac porta la bouillie de maïs avec le grand plat. L'enfant-joli dut accepter d'être gavé, d'être gavé... tellement bien que les boutons de sa culotte en éclataient. Mais la queue

La Draquessa portèt de milhàs dins lo plat bèl. L'enfant polit **calguèt** que mangès, que mangès... talament que los botons de las **calças** ne **petavan**. Mas la **coeta** de la **mirga engraissava** pas, e lo Drac, quand veniá **palpar** pel trauc, cada còp se **reganhava**... Aital durèt una setmana.

Un matin, **pr'aquò**, coma lo Drac arribava, **l'enfant polit** **cerquèt** per las pòchas. Mas lo **mocador**, l'aviá sortit per se **soflar** dins la nuèch e la **mirga** se n'era anada. Ja lo Drac se **sarrava** del trauc e ja cridava :

« **Fantonet, polidet, dona-me lo teu det, lo teu det pichonet...** »

L'enfant, **pecaire**, donèt lo det.

« A !... a !... a !... - se riguèt lo Drac - a !... a !... a !... Aqueste còp es plan **mofle**, d'un còp es vengut **confle**... **Femna**, vau **desfonsar** la barrica e puèi anarai sus tèrra **sonar** los Dracons, los meus Dracons... »

Lo Drac **desfonsèt** la barrica. Pels **pès** tirèt l'enfant polit e lo portèt a la cosina.

« **Femna** ! - diguèt lo Drac cresi pas que siá plan **lèste**, lo te daissi que l'**aprèstes**... »

E lo Drac se n'anèt. **La Draquessa** montèt l'**ola** grand sul **fuòc** e puèi, davant la pòrta, amb la **pigassa** se metèt a far **d'asclas**. **L'enfant polit** se **sarrèt** e de rire i ! ... i ! ... i ! ... e de rire i ! ... i ! ... i ! ... e de se sarrar encara mai i ! ... i ! ... i ! ...

« **Fanton** - se **reganhèt** **la Draquessa** - dins l'estat que siás compreni pas çò que i a de tan risible ».

« **Femna**, risi de vos veire far i ! ... i ! ... i ! ... Deu èsser pel primièr còp que fasètz d'asclas i ! ... i ! ... i ! ... i ! Sabètz pas **solament** ténèr lo **margin** de la **pigassa** ! »

« E creses de lo ténèr melhor que ieu, tu ? »

« Donatz-me la **pigassa** e veiretz ! ... »

La Draquessa donèt la **pigassa**. **L'enfant polit** tenguèt fòrt lo **margin** e **pinga** ! **panga** ! amb lo **talh** sul cap de la Draquessa, e sul **còl**, e sus l'**esquina**, pertot...

Sul fuòc l'aiga **bolissiá** dins l'**ola** grand. **L'enfant polit** **amassèt** los **tròces** **ensagnosits** de **la Draquessa**. Un après l'autre, los getèt dins l'**ola**.

de la souris ne s'engraissait pas, et quand le Drac venait la palper, au trou de la bonde, il se mettait en colère. Cela dura toute une semaine.

Or un matin, comme le Drac arrivait, **l'enfant-joli** chercha dans ses poches. Mais pendant la nuit, pour se moucher, il avait sorti le mouchoir et la souris s'était enfuie. Déjà le Drac s'approchait du trou et déjà il criait :

« **Mon petit, mon joli, mets ton doigt par ici, ton doigt tout petit.** »

Le pauvre enfant tendit le doigt :

« A, a, a ! se mit à rire le Drac : a, a, a ! Cette fois, il est bien gras ! il a pris bon poids d'une seule fois ! **Femme**, je vais défoncer la barrique et puis je monterai sur terre pour appeler les petits dracs, mes petits dracs. »

Le Drac défonça la barrique. Il tira l'enfant-joli par les pieds et le porta dans la cuisine :

« **Femme**, dit le Drac, je ne crois pas qu'il aille loin ; le voilà, prépare-le bien. »

Et le Drac s'en alla. **La femme du Drac** monta sur le feu la grande marmite, et ensuite, devant la porte, à coups de hache, elle se mit à refendre du bois.

Il s'approcha, **l'enfant-joli**, et se mit à rire : Hi, hi, hi ! et à se rapprocher encore davantage : Hi, hi, hi !

« **Fiston** ! se fâcha **la femme du Drac**, je ne comprends pas ce qu'il y a de si drôle dans ce qui t'attend !

- **Femme**, je ris de vous voir travailler : Hi, hi, hi ! Vous ne savez même pas tenir le manche de la hache !

- Et tu te crois capable de faire mieux, toi ?

- Donnez-moi la hache, vous allez voir ! »

La femme du Drac donna la hache. **L'enfant-joli** empoigna le manche et pan ! pan ! avec le tranchant il frappa la femme du Drac : et sur la tête, et sur le cou, et sur l'échine, et partout.

Sur le feu, trottait l'eau de la grande marmite. **L'enfant-joli** ramassa les morceaux sanglants

de **la femme du Drac** : l'un après l'autre il les jeta dans la marmite. Alors une vapeur s'éleva dans la cheminée. De la marmite sortit une jolie fille. Elle se posa sur le plancher :

Alara una vapor se levèt dins la chimenèia. Una polida filha sortiguèt de l'ola e se pausèt sul ponde.

« Enfant polit - diguèt la filha polida - vèni que t'abrace. Lo meu embelinament es tu que l'as bresat. Soi tornada coma de davant la princessa, la filha polida del país de jos la tèrra. Vèni que t'abrace.. »

L'enfant polit se sarrèt, abracèt la filha polida. Ela desnosèt lo riban de seda que reteníá lo seu pel...

« Prince, espèra-me. Vau anar ligar la pèira verda. Jamai tornarà pas dintrar aici lo Drac, aquel òrre Drac que m'aviá despoderada... en bruèissa negra m'aviá cambiada... Espèra-me, prince meu... »

La filha polida se n'anèt. Amb lo riban de seda liguèt la pèira verda, puèi tornèt davalat dins l'ostal pichon.

Es aital que l'enfant polit venguèt lo prince de la filha polida, al país de jos la tèrra, en aval pels traverses de Porcassés...

Joan Bodon *Contes del Drac*

« Enfant-joli, dit la jolie fille, viens que je t'embrasse ! C'est toi qui as brisé mon envoûtement. Je suis redevenue princesse comme avant : la jolie fille du pays de sous la terre. Viens que je t'embrasse ! »

L'enfant-joli se rapprocha. Il embrassa la jolie fille. Elle dénoua le ruban de soie qui retenait ses cheveux :

« Prince, attends-moi ! Je vais attacher la pierre verte : le Drac n'entrera jamais plus ici, cet horrible Drac qui m'avait dépossédée. En sorcière noire il m'avait changée. Attends-moi, mon prince ! »

La jolie fille s'en alla. À l'aide du ruban de soie, la pierre verte elle lia, puis redescendit dans la maisonnette.

C'est ainsi que l'enfant-joli devint le prince de la fille jolie, du pays de sous la terre, là-bas, dans les ravins du Pourcassés.

Solelheta

Adaptat del gascon al lengadocian.

I aviá, un còp, un òme e una femna qu'avián un dròlle que s'apelava **Bernadonet**. Aquí que la femna moriguèt, e l'òme se tornèt maridar.

La novèla femna podiá pas veire lo filh de la paura mòrta. Un ser, quand foguèron al lièch, la mairastra diguèt al seu òme :

« Soi lassa de veire aquel dròlle. O nos manja tot ! Lo te cal anar pèdre ».

Mas lo **Bernadonet**, que dormiá pas, o entendèt. Se n'anèt trobar sa mairina e li diguèt :

« **Menineta**, lo paire me vòl pèdre.

- Òc-ben, meu ! Te cal emplènar las pòchas de calhaus e del temps que correràs, los semenaràs un per un pel camin : aital te perdràs pas e tornaràs a l'ostal. »

L'endeman matin, lo paire diguèt :

« **Bernadonet**, vau far qualques fagòts de lenha al bòsc. Vòls venir amb ieu ?

- Òc-ben, paire. »

E partiguèron.

Quand foguèron al mièg del bòsc, lo paire diguèt :

- **Bernadonet**, demòra aquí ; vau cercar qualque estac, tornarai lèu. »

Lo paire tornèt pas.

Mas lo **Bernadonet** seguèt los calhaus qu'aviá semenats pel camin e tornèt a l'ostal.

Se metèt contra la pòrta per escotar.

Aquel ser, la mairastra aviá fach un milhàs. N'avián un sadol e lo paire diguèt :

« A ! S'aviam lo **Bernadonet**, manjarí plan un bocin de milhàs. »

Lo **Bernadonet** cridèt :

« Soi aici, paire. »

Lo faguèt dintrar e manjar. Apuèi, se n'anèron al lièch.

Quand foguèron al lièch, la mairastra tornèt dire a son òme :

« A ! que soi lassa de veire aquel dròlle ! Deman, lo tornaràs menar al bòsc, e aqueste còp, pèrd-lo coma cal. »

Mas lo **Bernadonet** que dormiá pas o entendèt. Anèt trobar sa mairina e li diguèt :

« **Menineta**, lo paire me vòl tornar pèdre.

« Òc-ben, meu ! E ben, sabes çò que te cal far per te pèdre pas e tornar a l'ostal.

L'endeman matin, lo paire li diguèt :

« **Bernadonet**, vòls tornar amb ieu far qualques fagòts de lenha al bòsc ?

- Òc-ben, paire. »

E partiguèron.

Soleillette

Traduction française

Il y avait une fois, un homme et une femme qui avaient un garçon appelé **Bernardinet**.

Voilà que la femme mourut, et l'homme se remaria.

La nouvelle femme avait en horreur **Bernardinet**. Un soir, quand ils furent au lit, la marâtre dit à son mari :

« Je suis fatiguée de voir cet enfant. Il mange tout ! Il faut que tu ailles le perdre. »

Mais **Bernardinet**, qui ne dormait pas, entendit cela. Il s'en alla trouver sa grand-mère et lui dit :

« **Méminette**, mon père veut me perdre.

- Oui, mien ! Eh bien ! il te faut remplir les poches de cailloux, et, pendant que tu marcheras, tu les sèmeras un par un le long du chemin. »

Le lendemain matin, le père dit :

« **Bernardinet**, je vais faire quelques fagots au bois. Veux-tu venir avec moi ?

- Oui, père. »

Et ils partirent.

Quand ils furent au milieu du bois, le père dit :

« **Bernardinet**, reste là ; je vais chercher des liens ; je reviendrai bientôt. »

Le père ne revint pas.

Mais **Bernardinet** retrouva les cailloux qu'il avait semés le long du chemin et retourna à la maison.

Il se mit près de la porte pour écouter.

Ce jour-là, la marâtre avait fait un *milhas*¹ ; elle et son mari s'en étaient bien rassasiés, et le père disait :

« Ah ! si nous avions **Bernardinet**, il mangerait bien un peu de *milhas* . »

Bernardinet cria :

« Je suis ici, père. »

Il le fit entrer et manger. Puis, ils allèrent tous se coucher.

Quand ils furent au lit, la marâtre se remit à dire à son mari :

« Ah ! que je suis fatiguée de voir cet enfant ! Demain, tu retourneras au bois avec lui, et, cette fois, perds-le comme il faut. »

Mais **Bernardinet**, qui ne dormait pas, entendit cela. Il s'en alla trouver sa grand-mère et lui dit :

« **Méminette**, mon père veut encore me perdre.

- Oui, mien ! Eh bien, tu sais ce qu'il te faut faire pour ne pas te perdre et retourner à la maison. »

Le lendemain matin, le père dit :

« **Bernardinet**, veux-tu revenir avec moi faire des fagots au bois ?

- Oui, père. »

Et ils partirent.

Lo **Bernadonet** s'èra emplenadas las pòchas de blat e lo semenèt grun per grun pel camin.

Quand foguèron pel mièg del bòsc, lo paire diguèt :

« **Bernadonet**, espèra-me aquí, vau cercar qualque estac, tornarai lèu.

- Me volètz pèdre !

- Non, non, te vòli pas pèdre. »

Lo paire tornèt pas.

Alara, lo **Bernadonet** ensagèt de tornar trobar son camin ; mas poguèt pas ; los aucèls avián manjat tot lo blat. E se metèt a plorar, quand se vegèt tot sol, perdut al mièg del bòsc.

Montèt al cap d'un casse e vegèt un lum plan luènh, plan luènh. Anèt cap a aquel lum e arribèt a un ostal. Tustèt a la pòrta; una femna venguèt dubrir. Lo **Bernadonet** li diguèt :

« Me podètz pas retirar ?

- Ò ! non, pauròt. Aquí, es l'ostal del Drac. Quand tornarà, te manjarà.

- Daissatz-me dintrar. Me rescndrai plan e me trobarà pas. »

Dintrèt e se rescndèt jol lièch.

Lo Drac aviá una polida dròlla que s'apelava **Solelheta**. Del temps que sa maire cosinava, la **Solelheta** anèt trobar lo **Bernadonet** e li diguèt :

« Aquí un rat : garda-lo-te, e quand lo paire te dirà : « **Fai-me veire lo det pichonet**, li faràs veire la coa del rat.

A la nuèch, lo Drac arribèt e, tanlèu dins l'ostal, diguèt :

« *Senti aici carn batejada*
Se i es pas, i es estada »

Alavetz, la femna li diguèt :

« As un drollet jol lièch, mas es plan pichonet : lo pòdes pas manjar encara.

- Veire, çò ditz lo Drac. Dròlle, drollet, **fai-me veire lo det, lo det pichonet.** »

E lo **Bernadonet** li faguèt veire la coa del rat. Lo Drac creguèt que lo drollet li balhava lo det pichon.

« Es vertat, ès plan jovenòt, encara ! » diguèt.

L'endeman matin, quand lo Drac foguèt partit, lo **Bernadonet** se'n volguèt tornar ; mas la **Solelheta** li diguèt :

« Demòra. Mon paire te voldriá manjar mas ieu, te vòli gardar. Daissa-me far e te prometi que te manjarà pas. »

E lo **Bernadonet** demorèt. De tot lo jorn, quitava pas la **Solelheta**, e la nuèch se rescndiá jol lièch.

Mas aquí qu'un jorn lo Drac tornèt abans la nuèch, e vegèt lo **Bernadonet** amb la **Solelheta** dins l'òrt.

« Ò ! ò ! diguèt, aquel dròlle es estat lèu vengut gras ! Femna, deman te levaràs de matin e lo me faràs còire. »

Bernardinet avait rempli ses poches de blé, et il le sema grain par grain le long du chemin.

Quand ils furent au milieu du bois, le père dit :

« **Bernardinet**, reste là ; je vais chercher des liens, je reviendrai bientôt.

- Vous voulez me perdre !

- Non, non, je ne veux pas te perdre. »

Le père ne revint pas.

Alors, **Bernardinet** voulut essayer de retrouver son chemin ; mais il ne put pas : les oiseaux avaient mangé tout le blé. Et il se mit à pleurer, quand il se vit tout seul, perdu au milieu du bois.

Il monta au bout d'un chêne, et vit une lumière bien loin, bien loin. Il alla vers cette lumière, et arriva à une maison.

Il frappa à la porte ; une femme vint ouvrir. **Bernardinet** lui dit :

« Ne pouvez-vous pas me retirer ?

- Oh ! mon pauvre. Ici, c'est la maison du Drac : à son retour il te mangerait.

- Laissez-moi entrer. Je me cacherais bien, et il ne me trouvera pas. »

Il entra et il se cacha sous le lit.

Le Drac avait une jolie fille qui s'appelait **Soleillette**. Pendant que sa mère faisait la cuisine, **Soleillette** alla trouver **Bernardinet** et lui dit :

« Voilà un rat : garde-le, et lorsque mon père te dira
« Montre-moi le petit doigt, » tu lui montreras la queue du rat. »

À la nuit, le Drac arriva, et, sitôt entré, il dit :

« *Je sens ici chair baptisée ;*
si elle n'y est pas, elle y a été. »

Alors sa femme lui dit :

« Tu as un petit garçon sous le lit ; mais il est bien jeunet : tu ne peux pas le manger encore.

- Pour voir, dit le Drac. Garçon, **montre-moi le petit doigt.** »

Et **Bernardinet** lui montra la queue du rat. Le Drac prit la queue du rat pour le petit doigt de **Bernardinet**.

« C'est vrai, tu es encore bien jeunet, » dit-il.

Le lendemain matin, lorsque le Drac fut parti, **Bernardinet** voulut s'en retourner ; mais **Soleillette** lui dit :

« Reste. Mon père voudrait te manger ; mais moi, je veux te garder. Laisse-moi faire, et je te promets qu'il ne te mangera pas. »

Et **Bernardinet** resta. Tout le jour, il demeurait avec **Soleillette**, et la nuit il se cachait sous le lit.

Mais voilà qu'un jour le Drac revint avant la nuit, et il vit **Bernardinet** avec **Soleillette** dans le jardin.

« Oh ! oh ! dit-il, ce garçon a vite grandi ! Femme, demain tu te lèveras de bon matin et tu me le feras cuire. »

Alors **Soleillette** lui dit :

Alavetz, la **Solelheta** li diguèt :

« Paire, se lo gardavetz ? Per l'amor de ieu, gardatz-lo ! »

Lo Drac, tot Drac qu'èra, aimava sa filha. Li diguèt :

« E ben, perque o vòls, lo gardarai, mas a condicion que faga tot çò que li comandarai. »

Aquel ser, lo Drac faguèt sopar lo **Bernadonet** a sa taula. Apuèi li diguèt :

« Vòli que deman me fagas una font, e que deman a ser, per sopar, me pòrtes una botelhada d'aiga d'aquela font sus la taula. »

L'endeman matin, li balhèt un fossor e una palavèssa e lo **Bernadonet** partiguèt amb aqueles apleches per anar far la font. Mas al primièr pic, copèt lo fossor e la palavèssa : èran d'apleches de coja !

A miègjorn, la **Solelheta** diguèt a sa maire :

« Maire, vòli anar portar la sopa al Bernadonet.

- O vòli pas.
- Vos disi que i vòli anar.
- E ben, vai-i, se tant i vòls anar.

E la **Solelheta** partiguèt. Quand arribèt, diguèt :

« Adieu, **Bernadonet**.

- Adieu, **Solelheta**.
- As l'aire plan en pena. Que as ?
- Al primièr pic, ai bricat lo fossor e la palavèssa.
- Anem, te desòles pas per aquò. Manja e veiràs que la font serà lèu facha. »

Quand lo **Bernadonet** agèt manjat, la **Solelheta** se tirèt un **bastonet** de la cencha e diguèt :

« **Per la vertu de mon bastonet**, que la font siá facha, que l'aiga i rage e que i n'i aja una botelhada sus la taula, anuèch ! »

Sul còp, la font foguèt facha, foguèt plena d'aiga e lo **Bernadonet** ne prenguèt una botelhada e lo ser, la metèt sus la taula.

Quand lo Drac arribèt e que vegèt aquela botelhada d'aiga, diguèt :

« A ! **Solelheta, Solelheta**, as plan trabalhat aici !

- Non pas, mon paire. »

Sopèron, apuèi lo Drac diguèt :

« Femna, mena aquel dròlle al lièch del cambron. »

Aquel lièch èra un lièch de fuòc ! Mas la **Solelheta** dintrèt doçament dins lo cambron e diguèt al **Bernadonet** :

« Vai-te'n al meu lièch. »

E ela dormiguèt dins lo lièch de fuòc.

L'endeman matin, lo Drac diguèt al **Bernadonet** :

Alors, **Soleillette** lui dit :

« Père, si vous le gardiez ? Pour l'amour de moi, gardez-le. »

Le Drac, tout Drac qu'il était, aimait sa fille. Il lui dit :

« Eh bien, puisque tu le veux, je le garderai, mais à condition qu'il fasse tout ce que je lui commanderai. »

Ce soir-là, le Drac fit souper **Bernardinet** à sa table. Puis il lui dit :

« Je veux que, demain, tu fasses une fontaine, et que, demain soir, au souper, tu apportes sur la table une bouteille d'eau de cette fontaine. »

Le lendemain matin, il lui donna une houe et une bêche, et **Bernardinet** partit avec ces outils pour aller faire la fontaine. Mais au premier coup, il rompit la houe et la bêche : c'étaient des outils de citrouille !

À midi, **Soleillette** dit à sa mère :

« Mère, je veux aller porter la soupe à Bernardinet.

- Je ne le veux pas.
- Je vous dis que je veux y aller.
- Eh bien ! vas-y, tant tu veux y aller ! »

Et **Soleillette** partit.

Lorsqu'elle arriva près de **Bernardinet**, elle lui dit :

« Adieu **Bernardinet**.

- Adieu **Soleillette**.
- Tu as l'air bien en peine. Qu'est-ce que tu as ?
- Au premier coup, j'ai rompu ma houe et ma bêche.
- Eh bien ! ne te déssole pas pour cela. Mange, et tu verras que la fontaine sera bientôt faite. »

Lorsque **Bernardinet** eut mangé, **Soleillette** tira un **bâtonnet** de sa ceinture et dit :

« **Par la vertu de ma baguette**, que la fontaine soit faite, qu'il y ait de l'eau, et que, ce soir, il y en ait une bouteillée sur la table ! »

Aussitôt, la fontaine fut faite, elle fut pleine d'eau, et **Bernardinet** en prit une bouteillée et, le soir, il la mit sur la table.

Lorsque le Drac arriva et qu'il vit cette bouteillée d'eau, il dit :

« Ah ! **Soleillette, Soleillette**, tu as sûrement oeuvré ici !

- Non, mon père. »

On soupa ; puis le Drac dit :

« Femme, mène ce garçon au lit de la chambrette. »

Ce lit était un lit de feu ! Mais **Soleillette** entra doucement dans la chambrette et dit à **Bernardinet** :

« Va coucher à mon lit. »

Et elle coucha au lit de feu.

Le lendemain matin, le Drac dit à **Bernardinet** :

« Uèi, te cal plantar una vinha, e vòli qu'anuech i aja sus la taula una sietada de rasims d'aquela vinha. »

Lo **Bernadonet** partiguèt amb sos apleches. Mas, al primièr pic, los briquèt totes : èran pas que d'apleches de coja !

A miègjorn, la **Solelheta** diguèt a sa maire :

« Maire, vòli anar portar la sopa al **Bernadonet**.

- O vòli pas.

- Vos disi que i vòli anar.

- E ben, vai-i, se tant i vòls anar. »

E la **Solelheta** partiguèt.

« Adieu, **Bernadonet**.

- Adieu, **Solelheta**.

- As l'aire plan en pena. Que as ?

- Al primièr pic, ai bricat totes los apleches.

- Anem, ajas pas pensament per aquò. Manja e veiràs que la vinha serà lèu plantada. »

Quand lo **Bernadonet** agèt manjat, la **Solelheta** diguèt :

« **Per la vertut de mon bastonet**, que la vinha siá plantada, que i aja de rasims e qu'anuech n'i aja una sietada sus la taula ! »

Sul còp, la vinha foguèt plantada, borronèt, ramèt, s'acaptèt de rasims, e lo ser, lo **Bernadonet** ne portèt una sietada sus la taula.

Quand lo Drac arribèt e que vegèt aqueles rasims, diguèt :

« A ! **Solelheta, Solelheta**, as pel segur trabalhat aici !

- Non pas, mon paire.

Sopèron, apuèi lo Drac diguèt al **Bernadonet** :

« Vai-te'n al lièch : deman matin, te levaràs quand te cridarai. »

E tanlèu lo **Bernadonet** partit, diguèt a la **Solelheta** :

« Cal que tot aquò finisca, e çò qu'as fach, o pagaràs. Deman matin, te levaràs quand te cridarai. »

E tanlèu la **Solelheta** partida, diguèt a la femna :

« **Femna**, deman matin, montaràs un pairòl d'òli per far còire lo **Bernadonet** »

La **Solelheta** o entendèt. Dintrèt plan doçament dins lo cambron per dormir dins lo lièch de fuòc, donèt lo seu al **Bernadonet** e li diguèt :

« Mon paire a comandat a ma maire de montar un pairòl d'òli per te far còire deman matin, e ieu, qual sap çò que me farà ? Mas, nos ten pas encara, ni tu, ni ieu. Quand te demandarà : « Quin pol canta ? », li diràs « **Lo roge**. »

Apuèi, quand te tornarà demandar : « Quin pol canta ? », li diràs : « **Lo negre**. » Alara, serà ora, nos caldrà partir. »

A mièjanuech, lo Drac cridèt :

« **Bernadonet**, quin pol canta ?

- **Lo roge** » respondèt **Bernadonet**.

Al cap d'una ora, tornèt cridar :

« Aujourd'hui, il te faut planter une vigne, et je veux que ce soir, il y ait sur la table une assiettée de raisins de cette vigne. »

Bernardinet partit avec ses outils. Mais au premier coup, tous ces outils se rompirent : c'étaient des outils de citrouille !

À midi, **Soleillette** dit à sa mère :

« Mère, je veux aller porter la soupe à **Bernardinet**.

- Je ne le veux pas.

- Je vous dis que je veux y aller.

- Eh bien ! vas-y, tant tu veux y aller ! »

Et **Soleillette** partit.

« Adieu **Bernardinet**.

- Adieu **Soleillette**.

- Tu as l'air bien en peine. Qu'est-ce que tu as ?

- Au premier coup, j'ai rompu tous mes outils.

- Eh bien ! ne te désole pas pour cela. Mange, et tu verras que la vigne sera bientôt plantée. »

Lorsque **Bernardinet** eut mangé, **Soleillette** dit :

« **Par la vertu de ma baguette**, que la vigne soit plantée, qu'il y ait des raisins et que, ce soir, il y en ait une assiettée sur la table ! »

Aussitôt, la vigne fut plantée, elle bourgeonna, s'entramela, se couvrit de raisins et, le soir, **Bernardinet** porta une assiettée de raisins sur la table.

Lorsque le Drac arriva et qu'il vit ces raisins, il dit :

« Ah ! **Soleillette, Soleillette**, tu as, pour sûr, œuvré ici !

- Non, mon père. »

On soupa ; puis, le Drac dit à **Bernardinet** :

« Va-t'en au lit. Demain matin, tu te lèveras lorsque je t'appellerai. »

Et, **Bernardinet** parti, il dit à **Soleillette** :

« Il faut que tout cela finisse, et ce que tu as fait, tu le payeras. Demain matin, tu te lèveras lorsque je t'appellerai. »

Et, **Soleillette** partie, il dit à sa femme :

« **Femme**, demain matin, tu mettras sur le feu un chaudron d'huile pour faire cuire

Bernardinet. »

Soleillette entendit ces paroles. Elle entra bien doucement dans la chambrette pour coucher au lit de feu, donna le sien à **Bernardinet**, et lui dit :

« Mon père a commandé à ma mère de mettre sur le feu un chaudron d'huile pour te faire cuire demain matin, et quant à moi, qui sait ce qu'il me fera ? Mais il ne nous tient pas encore, ni toi ni moi. Lorsqu'il te demandera : « quel coq chante ? », tu lui répondras : « **le rouge**. » Puis, lorsqu'il te demandera de nouveau : « quel coq chante ? », tu lui répondras : « **le noir**. » Et alors, ce sera l'heure, il nous faudra partir. »

À minuit, le Drac cria :

« **Bernardinet**, quel coq chante ?

- **Le rouge**, » répondit **Bernardinet**.

Au bout d'une heure, il cria de nouveau :

« Bernadonet, quin pol canta ?
 - Lo negre. »
 Alara, Bernadonet e Solelheta se levèron. Mas, davant de partir, la Solelheta metèt que respondès per ela, la conolha dins lo seu lièch e lo fus al lièch de fuòc, que respondès pel Bernadonet.
 Una ora aprèp, lo Drac cridèt :
 « Solelheta, lèva-te.
 - Me lèvi, » respondèt la conolha.
 - Bernadonet, lèva-te.
 - Me lèvi, » respondèt lo fus.
 Al cap d'un pauc, quand vegèt que se levavan pas, lo Drac tornèt cridar :
 « Solelheta, lèva-te !
 - Me lèvi, tornèt respondre la conolha.
 - Bernadonet, lèva-te.
 - Me lèvi, » tornèt respondre lo fus.
 Al cap d'un pauc, quand vegèt que se levavan pas, lo Drac anèt veire al lièch de la Solelheta i trobèt pas que la conolha. Anèt veire al lièch del Bernadonet : i trobèt pas que lo fus.
 Fòl de colèra, diguèt a la femna :
 « A ! aquel brigand ! Nos a escapat e la Solelheta es partida amb el.
 - Non pas benlèu !
 - Ô ! si, tot segur.
 - Part al galòp que l'atraparàs. »
 Lo Drac partiguèt e se metèt a còrrer tant que poguèt.
 Lo Bernadonet e la Solelheta, ja èran luènh. S'èran arrestats a l'òrle d'un pesquièr, e la Solelheta amassava de pimparèlas. Aquí que lo Bernadonet vegèt lo Drac qu'arribava :
 « Gara-lo enlà ! diguèt ; sèm perduts ! »
 Mas la Solelheta li diguèt :
 « Ajas pas peur. Per la vertut de mon bastonet, que tu siás guit e ieu guiteta. »
 Sul còp, lo Bernadonet foguèt guit e la Solelheta guiteta, e se n'anèron dins lo pesquièr. Lo Drac arribèt e lor diguèt :
 « Adieu-siatz, guit e guiteta. Avètz pas vist un drollet e una drolleta ?
 - Fat ! Fat ! Fat !
 - Vos disi s'avètz pas vist un drollet e una drolleta passar ?
 - Fat ! Fat ! Fat !
 Ne poguèt pas tirar mai e se'n tornèt. Quand arribèt a l'ostal, la femna li diguèt :
 - E ben ! los menas pas ?
 - E non ! Ai pas trobat qu'un guit e una guita. Lor ai demandat se los avián vistes passar e per tota responsa, quitavan pas de me dire : « Fat ! Fat ! Fat ! »
 - A ! Bèstia qu'ès ! Èran pas qu'eles : los te calia menar. Torna-i e e aqueste

« Bernardinet, quel coq chante ?
 - Le noir. »
 Alors, Bernardinet et Soleillette se levèrent. Mais, avant de partir, Soleillette mit, pour répondre à sa place, la quenouille à son lit et, pour répondre à la place de Bernardinet, le fuseau au lit de feu. Cela fait, ils sautèrent sans bruit par la fenêtre et partirent comme le vent.
 Une heure après, le Drac cria :
 « Soleillette, lève-toi.
 - Je me lève, répondit la quenouille.
 - Bernardinet, lève-toi.
 - Je me lève », répondit le fuseau.
 Au bout de quelque temps, lorsqu'il vit qu'ils ne se levaient pas, le Drac cria de nouveau :
 « Soleillette, lève toi.
 - Je me lève, répondit la quenouille.
 - Bernardinet, lève toi.
 - Je me lève », répondit de nouveau le fuseau.
 Enfin, lorsqu'il vit qu'ils ne se levaient toujours pas, le Drac alla voir au lit de Soleillette : il n'y trouva que la quenouille ; il alla voir au lit de Bernardinet : il n'y trouva que le fuseau.
 Fou de colère, il dit à sa femme :
 « Ah ! ce brigand ! il nous a échappé, et Soleillette est partie avec lui !
 - Non pas peut-être ?
 - Oh ! si, pour sûr.
 - Pars au galop, tu les rattraperas. »
 Le Drac partit et se mit à courir tant qu'il put.
 Bernardinet et Soleillette étaient déjà loin. Ils s'étaient arrêtés au bord d'une mare, et Soleillette cueillait des marguerites. Voilà que Bernardinet vit le Drac qui arrivait.
 « Vois-le là-bas ! dit-il ; nous sommes perdus ! »
 Mais Soleillette lui dit :
 « N'aie pas peur. Par la vertu de ma baguette, que tu sois canard et moi canette ! »
 Aussitôt, Bernardinet fut canard et elle canette, et ils s'en allèrent dans la mare.
 Le Drac arriva, et dit :
 « À Dieu soyez, canard et canette. N'avez-vous pas vu un garçon et une fillette ?
 - Fat² ! fat ! fat !
 - Je vous demande si vous n'avez pas vu passer un garçon et une fillette.
 - Fat ! fat ! fat. »
 Il ne put en tirer davantage, et il s'en retourna.
 Lorsqu'il arriva, sa femme lui dit :
 « Eh bien ! tu ne les ramènes pas ?
 - Oh ! non ; je n'ai trouvé qu'un canard et une cane, je leur ai demandé s'ils les avaient vus passer et, toute réponse, ils ne faisaient que me dire :
 « Fat ! fat ! fat ! »
 - Ah ! imbécile ! c'étaient eux : il te fallait les ramener. Retournes-y, et, cette fois,

còp, mena-los. »

E tornèt partir.

Lo **Bernadonet** lo vegèt venir.

« **Solelheta**, aquí ton paire que torna. Sèm perduts !

- Ajas pas peur. **Per la vertu de mon bastonet**, que tu siás auselet e ieu auseleta ! »

E sul còp, lo Bernadonet foguèt auselet e ela auseleta. Lo Drac arribèt e diguèt :

« Adieu-siatz, auselet e auseleta. Avètz pas vist un drollet e una drolleta

- Riu chiu chiu chiu ! Riu chiu chiu chiu chiu !

- Vos disi s'avètz pas vist un drollet e una drolleta passar.

- Riu chiu chiu chiu chiu ! Riu chiu chiu chiu chiu !

Ne poguèt pas tirar mai e se'n tornèt.

Quand arribèt, la femna li diguèt :

« E ben ! Los menas pas ?

- Ô ! non, ai pas trobat qu'un auselet e una auseleta. Lor ai demandat se los avián vistes passar e per tota responsa, quitavan pas de me dire : « Riu chiu chiu chiu chiu ! »

- A ! Paure òme, qu'ès bèstia ! Èran pas qu'eles : los te caliá menar. Torna-i.

- A ! Soi tròp las, diguèt lo Drac ; que se n'anen ont voldrà ! Ieu, los torni pas cercar.

- Te disi que i te cal tornar. »

Ça que la, i tornèt. Quand lo vegèron venir, lo **Bernadonet** e la **Solelheta** arribavan a un riu. La **Solelheta** diguèt :

« Ajas pas peur, Bernadonet. **Per la vertu de mon bastonet**, que ieu siá sul riu palanqueta e que tu siás lo paredon ! »

E sul còp, lo **Bernadonet** foguèt paredon e ela palanqueta. Mas lo Drac sabia plan qu'a aquel endrech lo riu avia pas cap de palanca.

« A ! **Solelheta, Solelheta**, diguèt, as plan trabalhat aici ; mas, aqueste còp, m'escaparetz pas, ni tu ni ton **Bernadonet**. »

Pr'aquò, li escapèron encara : quand volguèt atrapar lo paredon e la palanqueta, aquí que lo paredon se cambièt en brau que sautèt pel prat e que la palanqueta tombèt dins lo riu e se cambièt en granhòta que s'anèt estremar dins un pè de jonc. Mas lo **bastonet** de la **Solelheta** demorèt sus l'aiga e lo Drac l'atrapèt.

Alara, diguèt :

« **Bernadonet**, brau ès e brau siès ans seràs. E tu, **Solelheta**, granhòta as volgut èsser, granhòta sèt ans demoraràs. »

Cada jorn, lo **Bernadonet**, cambiat en brau, anava païsser a la broa del riu ont èra la **Solelheta** cambiada en granhòta, e aital se vesian ça que la.

Al cap de siès ans, lo **Bernadonet** tornèt dròlle, - e oblidèt la **Solelheta**. Al cap de sèt ans, la **Solelheta** foguèt pas mai granhòta : foguèt, coma de davant,

ramène-les. »

Et il repartit.

Bernardinet le vit venir.

« **Soleillette**, voici ton père qui revient ; nous sommes perdus ! »

Mais Soleillette dit :

« N'aie pas peur. **Par la vertu de ma baguette**, que tu sois oiselet et moi oiselette ! »

Et aussitôt, Bernardinet fut oiselet et elle oiselette.

Le Drac arriva, et dit :

« À Dieu soyez, oiselet et oiselette. N'avez-vous pas vu un garçon et une fillette ?

- Riu-chiou-chiou-chiou-chiou ! riu-chiou-chiou-chiou-chiou !

- Je vous demande si vous n'avez pas vu passer un garçon et une fillette.

- Riu-chiou-chiou-chiou-chiou ! riu-chiou-chiou-chiou-chiou ! »

Il ne put en tirer davantage, et il s'en retourna.

Lorsqu'il arriva, sa femme lui dit :

« Eh bien ! tu ne les ramènes pas ?

- Oh ! non ; je n'ai trouvé qu'un oiselet et une oiselette, je leur ai demandé s'ils les avaient vus passer et, toute réponse, ils ne faisaient que me dire :

« Riu-chiou-chiou-chiou-chiou ! riu-chiou-chiou-chiou-chiou ! »

- Ah ! imbécile ! c'étaient eux : il te fallait les ramener. Retourne-y.

- Ah ! je suis trop fatigué, dit le Drac ; qu'ils s'en aillent où ils voudront ! Moi, je ne retourne pas les chercher.

- Je te répète qu'il te faut y retourner. »

Et tout de même il y retourna.

Lorsqu'ils le virent venir, **Bernardinet** et **Soleillette** arrivaient à un ruisseau. **Soleillette** dit :

« N'aie pas peur, Bernardinet. **Par la vertu de ma baguette**, que je sois sur le ruisseau palanquette³ et que tu sois le garde-fou ! »

Et aussitôt, Bernardinet fut garde-fou et elle palanquette.

Mais le Drac savait bien qu'à cet endroit le ruisseau n'avait pas de palanque.

« Ah ! **Soleillette**, dit-il, tu as, pour sûr, oeuvré ici : mais cette fois, vous ne m'échapperez pas, ni toi ni ton **Bernardinet**. »

Cependant, ils lui échappèrent encore : lorsqu'il voulut saisir le garde-fou et la palanquette, voilà que le garde-fou se changea en taureau qui sauta dans le pré et que la palanquette tomba dans le ruisseau et se changea en grenouille qui alla se cacher sous une touffe de joncs ; mais voilà que la **baguette** de **Soleillette** demeura sur l'eau, et le Drac la ramassa.

Alors il dit :

« **Bernardinet**, taureau tu es et taureau six ans tu seras ; et toi, **Soleillette**, grenouille tu as voulu être, grenouille sept ans tu resteras. »

Chaque jour, **Bernardinet**, changé en taureau, allait paître au bord du ruisseau où était **Soleillette**, changée en grenouille, et ainsi ils se voyaient quand même.

Au bout de six ans, **Bernardinet** redevint un jeune taureau, -- et il oublia **Soleillette**.

Au bout de sept ans, **Soleillette** ne fut plus grenouille : elle fut, comme avant,

una polida dròlla, mas trobèt pas lo **Bernadonet**.
Pertot lo cercava e se desolava de l'aver perdue.
Un jorn, passèt a un vilatge que fasián una nòça, e vegèt lo nòvi e la nòvia que se n'anavan a la glèisa, e aquí que lo nòvi èra lo **Bernadonet**.
La **Solelheta** se n'anèt a cò d'una bolangèra e li diguèt :
« Auriatz pas un bocin de pasta ?
- Ò ! non, n'ai pas brica.
- Quand n'agèssetz pas qu'un bocinon coma una cabòça d'espilla, n'auriái pro. »
La bolangèra anèt veire dins la mag e ne trobèt un bocinon coma una cabòça d'espilla e la li donèt.
La Solelheta prestiguèt aquela pasta, la boleguèt plan e ne faguèt dos pijons,- un pijon e una pijona, e lor donèt la vida. E aquí qu'aqueles dos pijons s'anèron se pausar sus una fenèstra de la glèisa, al moment que los nòvis dintravan per s'esposar. E lo pijon diguèt a la pijona :
« Rocó ! Rocó ! Pijoneta, **fai-me un poton**.
- Ò ! non, te vòli pas far **un poton**, que benlèu fariás coma lo **Bernadonet** qu'a abandonada **la Solelheta** : l'a despaïsada e apuèi l'a oblidade. »
Lo **Bernadonet** o entendèt. Sortiguèt de la glèisa, trobèt la **Solelheta** sus la pòrta. Tanlèu que la vegèt, la reconeguèt e li sautèt al còl. La **Solelheta** lo prenguèt e lo quitèt pas jamai pus.

Antonin Perbòsc
Contes de la Vallée du Lambon

une jolie jeune fille; mais elle ne trouva pas **Bernardinet**.
Elle le cherchait partout, et se désolait de l'avoir perdu.
Un jour, elle passa dans un village où l'on faisait une noce, et elle vit le fiancé et la fiancée qui s'en allaient à l'église, et voilà que le fiancé était **Bernardinet** !
Soleillette alla chez une boulangère et lui dit :
« N'auriez-vous pas un peu de pâte ?
- Oh ! non, je n'en ai pas du tout.
- N'en auriez-vous qu'un peu comme un bout d'épingle, j'en aurais assez. »
La boulangère alla voir dans la maie et en trouva un morceau comme un bout d'épingle et le lui donna.
Soleillette pétrit cette pâte, la remua bien, et en fit deux pigeons, -- un pigeon et une pigeonne, et elle leur donna la vie.
Et voilà que ces deux pigeons allèrent se poser sur une fenêtre de l'église, au moment où les fiancés y entraient pour se marier. Et le pigeon disait à la pigeonne :
« Roucou ! roucou ! pigeonnette, **fais-moi un baiser**.
- Oh ! non, je ne veux pas te faire **un baiser**, car peut-être ferais-tu comme **Bernardinet**, qui a abandonné **Soleillette** : il l'a dépaysée et puis il l'a oubliée. »
Voilà que **Bernardinet** entendit cela. Il sortit de l'église, il trouva **Soleillette** sur la porte. Aussitôt qu'il la vit, il la reconnut et lui sauta au cou. Et **Soleillette** l'emmena, et il ne la quitta plus jamais.

1 *Milhàs*, boule de maïs. [retour](#)
2 *Fat*, mimologisme populaire interprétant le cri du canard. [retour](#)
3 *Palanca*, diminutif *palanqueta* = passerelle. [retour](#)

Contes de la Vallée du Lambon

Hansel et Gretel

A l'orée d'une grande forêt vivaient un pauvre bûcheron, sa femme et ses deux enfants. Le garçon s'appelait Hansel et la fille Grethel. La famille ne mangeait guère. Une année que la famine régnait dans le pays et que le pain lui-même vint à manquer, le bûcheron ruminait des idées noires, une nuit, dans son lit et remâchait ses soucis. Il dit à sa femme

- Qu'allons-nous devenir ? Comment nourrir nos pauvres enfants, quand nous n'avons plus rien pour nous-mêmes ?

- Eh bien, mon homme, dit la femme, sais-tu ce que nous allons faire ? Dès l'aube, nous conduirons les enfants au plus profond de la forêt nous leur allumerons un feu et leur donnerons à chacun un petit morceau de pain. Puis nous irons à notre travail et les laisserons seuls. Ils ne retrouveront plus leur chemin et nous en serons débarrassés.

- Non, femme, dit le bûcheron. je ne ferai pas cela ! Comment pourrais-je me résoudre à laisser nos enfants tout seuls dans la forêt ! Les bêtes sauvages ne tarderaient pas à les dévorer.

- Oh ! fou, rétorqua-t-elle, tu préfères donc que nous mourions de faim tous les quatre ? Alors, il ne te reste qu'à raboter les planches de nos cercueils.

Elle n'eut de cesse qu'il n'acceptât ce qu'elle proposait.

- Mais j'ai quand même pitié de ces pauvres enfants, dit le bûcheron.

Les deux petits n'avaient pas pu s'endormir tant ils avaient faim. Ils avaient entendu ce que la marâtre disait à leur père. Grethel pleura des larmes amères et dit à son frère :

- C'en est fait de nous

- Du calme, Grethel, dit Hansel. Ne t'en fais pas ; Je trouverai un moyen de nous en tirer.

Quand les parents furent endormis, il se leva, enfila ses habits, ouvrit la chatière et se glissa dehors. La lune brillait dans le ciel et les graviers blancs, devant la maison, étincelaient comme des diamants. Hansel se pencha et en mit dans ses poches autant qu'il put. Puis il rentra dans la maison et dit à Grethel :

- Aie confiance, chère petite soeur, et dors tranquille. Dieu ne nous abandonnera pas.

Et lui-même se recoucha.

Quand vint le jour, avant même que le soleil ne se levât, la femme réveilla les deux enfants :

- Debout, paresseux ! Nous allons aller dans la forêt pour y chercher du bois. Elle leur donna un morceau de pain à chacun et dit :

- Voici pour le repas de midi ; ne mangez pas tout avant, car vous n'aurez rien d'autre.

Comme les poches de Hansel étaient pleines de cailloux, Grethel mit le pain dans son tablier. Puis, ils se mirent tous en route pour la forêt. Au bout de quelque temps, Hansel s'arrêta et regarda en direction de la maison. Et sans cesse, il répétait ce geste. Le père dit :

- Que regardes-tu, Hansel, et pourquoi restes-tu toujours en arrière ? Fais attention à toi et n'oublie pas de marcher !

- Ah ! père dit Hansel, Je regarde mon petit chat blanc qui est perché là-haut sur le toit et je lui dis au revoir.

La femme dit :

- Fou que tu es ! ce n'est pas le chaton, c'est un reflet de soleil sur la cheminée. Hansel, en réalité, n'avait pas vu le chat. Mais, à chaque arrêt, il prenait un caillou blanc dans sa poche et le jetait sur le chemin.

Quand ils furent arrivés au milieu de la forêt, le père dit :

- Maintenant, les enfants, ramassez du bois ! je vais allumer un feu pour que vous n'ayez pas froid. Hansel et Grethel amassèrent des brindilles au sommet d'une petite colline. Quand on y eut mit le feu et qu'il eut bien pris, la femme dit :

- Couchez-vous auprès de lui, les enfants, et reposez-vous. Nous allons abattre du bois. Quand nous aurons fini, nous reviendrons vous chercher.

Hansel et Grethel s'assirent auprès du feu et quand vint l'heure du déjeuner, ils mangèrent leur morceau de pain. Ils entendaient retentir des coups de hache et pensaient que leur père était tout proche. Mais ce n'était pas la hache. C'était une branche que le bûcheron avait attachée à un arbre mort et que le vent faisait battre de-ci, de-là. Comme ils étaient assis là depuis des heures, les yeux finirent par leur tomber de fatigue et ils s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, il faisait nuit noire.

Grethel se mit à pleurer et dit :

- Comment ferons-nous pour sortir de la forêt ?

Hansel la consola

- Attends encore un peu, dit-il, jusqu'à ce que la lune soit levée. Alors, nous retrouverons notre chemin.

Quand la pleine lune brilla dans le ciel, il prit sa soeur par la main et suivit les petits cailloux blancs. Ils étincelaient comme des écus frais battus et indiquaient le chemin. Les enfants marchèrent toute la nuit et, quand le jour se leva, ils atteignirent la maison paternelle. Ils frappèrent à la porte.

Lorsque la femme eut ouvert et quand elle vit que c'étaient Hansel et Grethel, elle dit :

- Méchants enfants ! pourquoi avez-vous dormi si longtemps dans la forêt ? Nous pensions que vous ne reviendriez jamais.

Leur père, lui, se réjouit, car il avait le coeur lourd de les avoir laissés seuls dans la forêt.

Peu de temps après, la misère régna de plus belle et les enfants entendirent ce que la marâtre disait, pendant la nuit, à son mari :

- Il ne nous reste plus rien à manger, une demi-miche seulement, et après, finie la chanson ! Il faut nous débarrasser des enfants ; nous les conduirons encore plus profond dans la forêt pour qu'ils ne puissent plus retrouver leur chemin ; il n'y a rien d'autre à faire.

Le père avait bien du chagrin. Il songeait - « Il vaudrait mieux partager la dernière bouchée avec les enfants. » Mais la femme ne voulut n'en entendre. Elle le gourmanda et lui fit mille reproches. Qui a dit « A » doit dire « B. » Comme il avait accepté une première fois, il dut consentir derechef.

Les enfants n'étaient pas encore endormis. Ils avaient tout entendu. Quand les parents furent plongés dans le sommeil, Hansel se leva avec l'intention d'aller ramasser des cailloux comme la fois précédente. Mais la marâtre avait verrouillé la porte et le garçon ne put sortir. Il consola cependant sa petite soeur :

- Ne pleure pas, Grethel, dors tranquille ; le bon Dieu nous aidera.

Tôt le matin, la marâtre fit lever les enfants. Elle leur donna un morceau de pain, plus petit encore que l'autre fois. Sur la route de la forêt, Hansel l'émietta dans sa poche ; il s'arrêtait souvent pour en jeter un peu sur le sol.

- Hansel, qu'as-tu à t'arrêter et à regarder autour de toi ? dit le père. Va ton chemin !

- Je regarde ma petite colombe, sur le toit, pour lui dire au revoir ! répondit Hansel.

- Fou ! dit la femme. Ce n'est pas la colombe, c'est le soleil qui se joue sur la cheminée.

Hansel, cependant, continuait à semer des miettes de pain le long du chemin.

La marâtre conduisit les enfants au fin fond de la forêt, plus loin qu'ils n'étaient jamais allés. On y refit un grand feu et la femme dit :

- Restez là, les enfants. Quand vous serez fatigués, vous pourrez dormir un peu nous allons couper du bois et, ce soir, quand nous aurons fini, nous viendrons vous chercher.

À midi, Grethel partagea son pain avec Hansel qui avait éparpillé le sien le long du chemin. Puis ils dormirent et la soirée passa sans que personne ne revînt auprès d'eux. Ils s'éveillèrent au milieu de la nuit, et Hansel consola sa petite soeur, disant :

- Attends que la lune se lève, Grethel, nous verrons les miettes de pain que j'ai jetées ; elles nous montreront le chemin de la maison.

Quand la lune se leva, ils se mirent en route. Mais de miettes, point. Les mille oiseaux des champs et des bois les avaient mangées. Les deux enfants marchèrent toute la nuit et le jour suivant, sans trouver à sortir de la forêt. Ils mouraient de faim, n'ayant à se mettre sous la dent que quelques baies sauvages. Ils étaient si fatigués que leurs jambes ne voulaient plus les porter. Ils se couchèrent au pied d'un arbre et s'endormirent.

Trois jours s'étaient déjà passés depuis qu'ils avaient quitté la maison paternelle. Ils continuaient à marcher, s'enfonçant toujours plus avant dans la forêt. Si personne n'allait venir à leur aide, ils ne tarderaient pas à mourir. À midi, ils virent un joli oiseau sur une branche, blanc comme neige. Il chantait si bien que les enfants s'arrêtèrent pour l'écouter. Quand il eut fini, il déploya ses ailes et vola devant eux. Ils le suivirent jusqu'à une petite maison sur le toit de laquelle le bel oiseau blanc se percha. Quand ils s'en furent approchés tout près, ils virent qu'elle était faite de pain et recouverte de gâteaux. Les fenêtres étaient en sucre. - Nous allons nous mettre au travail, dit Hansel, et faire un repas béni de Dieu. Je mangerai un morceau du toit ; ça a l'air d'être bon ! Hansel grimpa sur le toit et en arracha un petit morceau pour goûter. Grethel se mit à lécher les carreaux. On entendit alors une voix suave qui venait de la chambre

- Langue, langue lèche !

Qui donc ma maison lèche ?

Les enfants répondirent

- C'est le vent, c'est le vent.

Ce céleste enfant.

Et ils continuèrent à manger sans se laisser détourner de leur tâche. Hansel, qui trouvait le toit fort bon, en fit tomber un gros morceau par terre et Grethel découpa une vitre entière, s'assit sur le sol et se mit à manger. La porte, tout à coup, s'ouvrit et une femme, vieille comme les pierres, s'appuyant sur une canne, sortit de la maison. Hansel et Grethel eurent si peur qu'ils laissèrent tomber tout ce qu'ils tenaient dans leurs mains. La vieille secoua la tête et dit :

- Eh ! chers enfants, qui vous a conduits ici ? Entrez, venez chez moi ! Il ne vous sera fait aucun mal.

Elle les prit tous deux par la main et les fit entrer dans la maisonnette. Elle leur servit un bon repas, du lait et des beignets avec du sucre, des pommes et des noix. Elle prépara ensuite deux petits lits. Hansel et Grethel s'y couchèrent. Ils se croyaient au Paradis.

Mais l'amitié de la vieille n'était qu'apparente. En réalité, c'était une méchante sorcière à l'affût des enfants. Elle n'avait construit la maison de pain que pour les attirer. Quand elle en prenait un, elle le tuait, le faisait cuire et le mangeait. Pour elle, c'était alors jour de fête. La sorcière avait les yeux rouges et elle ne voyait pas très clair. Mais elle avait un instinct très sûr, comme les bêtes, et sentait venir de loin les êtres humains. Quand Hansel et Grethel s'étaient approchés de sa demeure, elle avait ri méchamment et dit d'une voix mielleuse :

- Ceux-là, je les tiens ! Il ne faudra pas qu'ils m'échappent !

À l'aube, avant que les enfants ne se soient éveillés, elle se leva. Quand elle les vit qui reposaient si gentiment, avec leurs bonnes joues toutes roses, elle murmura :

- Quel bon repas je vais faire !

Elle attrapa Hansel de sa main rêche, le conduisit dans une petite étable et l'y enferma au verrou. Il eut beau crier, cela ne lui servit à rien. La sorcière s'approcha ensuite de Grethel, la secoua pour la réveiller et s'écria :

- Debout, paresseuse ! Va chercher de l'eau et prépare quelque chose de bon à manger pour ton frère. Il est enfermé à l'étable et il faut qu'il engraisse. Quand il sera à point, je le mangerai.

Grethel se mit à pleurer, mais cela ne lui servit à rien. Elle fut obligée de faire ce que lui demandait l'ogresse. On prépara pour le pauvre Hansel les plats les plus délicats. Grethel, elle, n'eut droit qu'à des carapaces de crabes. Tous les matins, la vieille se glissait jusqu'à l'écurie et disait :

- Hansel, tends tes doigts, que je voie si tu es déjà assez gras.

Mais Hansel tendait un petit os et la sorcière, qui avait de mauvais yeux, ne s'en rendait pas compte. Elle croyait que c'était vraiment le doigt de Hansel et s'étonnait qu'il n'engraissât point.

Quand quatre semaines furent passées, et que l'enfant était toujours aussi maigre, elle perdit patience et décida de ne pas attendre plus longtemps.

- Holà ! Grethel, cria-t-elle, dépêche-toi d'apporter de l'eau. Que Hansel soit gras ou maigre, c'est demain que je le tuerai et le mangerai.

Ah, comme elle pleurait, la pauvre petite, en charriant ses seaux d'eau, comme les larmes coulaient le long de ses joues !

- Dieu bon, aide-nous donc ! s'écria-t-elle. Si seulement les bêtes de la forêt nous avaient dévorés !

Au moins serions-nous morts ensemble !

- Cesse de te lamenter ! dit la vieille ; ça ne te servira à rien !

De bon matin, Grethel fut chargée de remplir la grande marmite d'eau et d'allumer le feu.

- Nous allons d'abord faire la pâte, dit la sorcière. J'ai déjà fait chauffer le four et préparé ce qu'il faut. Elle poussa la pauvre Grethel vers le four, d'où sortaient de grandes flammes.

- Faufile-toi dedans ! ordonna-t-elle, et vois s'il est assez chaud pour la cuisson. Elle avait l'intention de fermer le four quand la petite y serait pour la faire rôtir. Elle voulait la manger, elle aussi. Mais Grethel devina son projet et dit :

- Je ne sais comment faire, comment entre-t-on dans ce four ?

- Petite oie, dit la sorcière, l'ouverture est assez grande, vois, je pourrais y entrer moi-même.

Et elle y passa la tête. Alors Grethel la poussa vivement dans le four, claqua la porte et mit le verrou. La sorcière se mit à hurler épouvantablement. Mais Grethel s'en alla et cette épouvantable sorcière n'eut plus qu'à rôtir.

Grethel, elle, courut aussi vite qu'elle le pouvait chez Hansel. Elle ouvrit la petite étable et dit :

- Hansel, nous sommes libres ! La vieille sorcière est morte !

Hansel bondit hors de sa prison, aussi rapide qu'un oiseau dont on vient d'ouvrir la cage. Comme ils étaient heureux ! Comme ils se prirent par le cou, dansèrent et s'embrassèrent ! N'ayant plus rien à craindre, ils pénétrèrent dans la maison de la sorcière. Dans tous les coins, il y avait des caisses pleines de perles et de diamants.

- C'est encore mieux que mes petits cailloux ! dit Hansel en remplissant ses poches.

Et Grethel ajouta

- Moi aussi, je veux en rapporter à la maison !

Et elle en mit tant qu'elle put dans son tablier.

- Maintenant, il nous faut partir, dit Hansel, si nous voulons fuir cette forêt ensorcelée.

Au bout de quelques heures, ils arrivèrent sur les bords d'une grande rivière.

- Nous ne pourrions pas la traverser, dit Hansel, je ne vois ni passerelle ni pont.

- On n'y voit aucune barque non plus, dit Grethel. Mais voici un canard blanc. Si Je lui demande, il nous aidera à traverser.

Elle cria :

- Petit canard, petit canard,

Nous sommes Hansel et Grethel.

Il n'y a ni barque, ni gué, ni pont,

Fais-nous passer avant qu'il ne soit tard.

Le petit canard s'approcha et Hansel se mit à califourchon sur son dos. Il demanda à sa soeur de prendre place à côté de lui.

- Non, répondit-elle, ce serait trop lourd pour le canard. Nous traverserons l'un après l'autre.

La bonne petite bête les mena ainsi à bon port. Quand ils eurent donc passé l'eau sans dommage, ils s'aperçurent au bout de quelque temps que la forêt leur devenait de plus en plus familière. Finalement, ils virent au loin la maison de leur père. Ils se mirent à courir, se ruèrent dans la chambre de leurs parents et sautèrent au cou de leur père. L'homme n'avait plus eu une seule minute de bonheur depuis qu'il avait abandonné ses enfants dans la forêt. Sa femme était morte. Grethel secoua son tablier et les perles et les diamants roulèrent à travers la chambre. Hansel en sortit d'autres de ses poches, par poignées. C'en était fini des soucis. Ils vécurent heureux tous ensemble.

LA MONTAGNE NOIRE

Le conte que voici est le plus long et peut-être aussi le plus joli. Il était une fois un homme encore assez jeune appelé Henri. Une nuit, à La Placade, dans une chambre secrète, Henri se mit à jouer aux cartes : lui tout seul contre le tailleur, puis tout seul contre le meunier. Et il perdit tout ce qu'il avait : son argent, d'abord, puis sa ferme, le cheptel et les dépendances, puis les meubles, puis la maison, puis les habits qu'il portait, tout ! Mais le meunier, par pitié, lui laissa la chemise. Henri salua la compagnie et sortit. Où aller ? La nuit serait encore longue.

« Je vais me pendre, dit Henri. A la croix du cimetière. Avec ma chemise de bonne toile, je me ferai une espèce de corde solide. »

Henri arrivait sur la porte du cimetière. A tâtons il cherchait le loquet. Mais une main rude lui emprisonna sa main à lui : un homme était là, à l'attendre, encore plus noir que la nuit !

« Où vas-tu, Henri ? demanda l'homme.

Henri L'aperçut alors et lui répondit - comment faire autrement - : *Je vais me pendre* ! L'homme ouvrit la grande cape noire qui l'enveloppait de la tête aux pieds :

« Henri, écoute-moi : je connais toute ton histoire. C'est à mon père que tu allais, mais je t'ai rencontré avant. Je te porte cette marmite. Elle est pleine de louis d'or. Je te la donne, prends-la. Tu rachèteras ta ferme, et ta maison, et tout le reste. Et la marmite ne sera pas encore vide... Pourquoi ne la prends-tu pas, Henri ? Mais tu as peur ?

- Personne ne donne rien pour rien, l'ami. Je ne pourrai jamais te rendre cet or. Qu'attends-tu de moi ?

- Quand je donne de bon cœur, je donne. Des louis d'or, j'en ai de pleins coffres dans mon château; et les cailloux de ma montagne, je peux les transformer en lingots d'or. Prends donc la marmite. Je te demande seulement de me la rapporter vide - tu m'entends bien : vide ! - après un an et un jour, dans mon château de la Montagne Noire.

- Tu ne me dis pas ton nom, l'ami : comment te trouverai-je ?

- Je m'appelle comme je m'appelle ! Il n'y a qu'une Montagne Noire ! Et sur la Montagne Noire, il n'y a qu'un seul château : le mien ! Dans un an et un jour je t'attendrai dans mon château. Promis ?

- Promis ! »

Et Henri prit la marmite. Un tourbillon de vent se leva. La grande cape noire de l'homme battit comme une paire d'ailes noires. Un cheval se mit à hennir : Henri croyait avoir rêvé. Mais il tenait la marmite avec ses deux mains tellement elle était lourde... Le lendemain Henri racheta d'abord les pantalons, et la maison, et la ferme, et même encore davantage : il fallait bien vider la marmite pour la rapporter !

Chose promise, chose due ! Henri partit en temps voulu pour arriver sur la Montagne Noire au jour convenu. Mais comment trouver le chemin ? Il fallait passer de l'autre côté du Viaur. Et de l'autre côté du Tarn. Et même de l'autre côté de l'Agout. Des semaines et des semaines ! Puis Henri vit une haute montagne qui touchait le ciel. *C'est là !* se dit-il. Et il s'agrippa de rocher

en rocher. Au bout de la montagne, pas de château : une petite maisonnette qui menaçait ruine. Mais la cheminée fumait. Henri frappa à la porte. Un vieil homme lui ouvrit : archi-vieux, tout cassé de vieillesse, le nez aux genoux.

« L'ami, demanda Henri, ce n'est pas ici, la Montagne Noire ?

- Je ne sais pas. Je suis trop jeune pour te répondre : je n'ai que cent ans. On m'appelle l'Enfariné... Tu es monté par l'ubac, descends par l'adret, puis tu remonteras. Et tu trouveras mon frère qui, lui, peut-être, saura quelque chose. Le vieillard referma la porte. Et Henri descendit. Il marcha encore une semaine. Il vit une autre montagne qui se dressait là-haut plus haute que le ciel. Henri s'agrippa de rocher en rocher. Au bout de la montagne, pas de château, mais une pauvre hutte de genêts, basse et dépourvue de porte :

« Il n'y a personne ? » cria Henri.

Un fagot de genêts se déplaça et, par le trou ainsi ménagé, un vieil homme sortit: archi-vieux, tout cassé de vieillesse, le nez aux orteils :

« L'ami, ce n'est pas ici, la Montagne Noire ?

- Je ne sais pas. Je suis trop jeune pour te répondre : je n'ai que cinq cents ans. On m'appelle le Huguenot... Tu es monté par l'ubac, descends par l'adret, puis tu remonteras. Et tu trouveras mon frère qui, lui, peut-être, saura quelque chose.

Le vieillard s'enferma de nouveau dans sa cabane et tira le fagot. Henri descendit. Il marcha encore une semaine. Il vit une autre montagne qui pointait encore plus haut, si haut qu'elle trouait le ciel. Henri s'agrippa de rocher en rocher. Au bout de la montagne, pas de château, mais une claie de branches de bouleau. Henri allait sonner, mais le vent tourna. Alors, la claie tourna aussi, contre le vent. Henri se rapprocha. Un homme se tenait derrière la claie : archi-vieux, tout décrépit, tellement cassé de vieillesse qu'il se traînait par terre sans pouvoir se lever :

« L'ami, demanda Henri, ce n'est pas ici la Montagne Noire ?

- Je ne sais pas. Je suis si vieux que j'ai oublié : j'ai mille ans. On m'appelle le Patarin. »

Henri, fatigué et déçu, se laissa tomber par terre, derrière la claie du vieillard, et se mit à pleurer.

« Tu pleures, lui dit le vieux. Si je pouvais te venir en aide... Tu es monté par l'ubac, descends par l'adret. Dans la combe de la montagne tu rencontreras un pré. Au milieu du pré il y a un étang. Tu te cacheras dans les saules marsaults : tu attendras. Vers le soir, trois canes viendront nager dans l'étang : la cane noire, tout d'abord, puis la grise, puis la blanche. Tu les laisseras nager. Quand elles sortiront de l'étang, tu t'approcheras de la cane blanche et, sans rien dire, tu lui arracheras une plume de l'aile. Ainsi, peut-être trouveras-tu le chemin de la Montagne Noire. »

Henri remercia le vieillard et descendit. Il arriva dans la combe. Il trouva le pré. Il se dissimula dans les saules marsaults au bord de l'étang. Il attendit. Vers le soir, trois canes vinrent nager : la cane noire, tout d'abord, puis la grise, puis la blanche. Henri les laisse nager. Quand elles sortirent de l'étang, Henri s'approcha de la cane blanche et, sans rien dire, lui arracha prestement une plume de l'aile. La cane sauta comme pour s'envoler. Elle se laissa retomber. Mais ce n'était plus une cane : c'était une jeune fille rousse vêtue de blanc.

« Comment t'appelles-tu ? demanda la Fille-Cane.

- Henri.

- Et que me veux-tu ?

- Je cherche le chemin de la Montagne Noire.

- De l'autre côté de la combe, l'autre montagne : voilà la Montagne Noire. Et au sommet il y a un château, le château du Drac : c'est mon père. Les deux autres canes qui sont parties sont mes soeurs. Mais d'où viens-tu, Henri ?

- Du côté de La Plancade.

- Le pays de ma mère. Je n'y suis jamais allée.

- Tu me mènerais à ton père ?

- Non, Henri : mon père ne veut chez lui personne de sa famille quand il attend quelqu'un. Et je sais qu'il t'attend. Mais écoute-moi bien. Ce sera bientôt nuit : mon père t'invitera à souper. Ne mange absolument rien de tout ce qui te sera servi, ne bois pas non plus : il y a du poison partout. Mon père, alors, t'invitera à jouer aux cartes avec lui. Mais si par hasard une carte tombe par terre, ne te baisse pas pour la ramasser : un couteau est prêt pour t'égorger. Puis on te conduira au lit. Ne t'endors pas : je viendrai te voir pour t'en dire davantage. »

La fille sauta, redevint cane et s'en alla. Henri traversa le pré. De l'autre côté de la combe il vit la Montagne Noire et le château, là-haut. Il suivit le chemin de côte. Il arriva devant la porte du château et sonna. Ce fut le Drac qui vint ouvrir :

« *Chose promise, chose due !* dit Henri : je te rapporte la marmite vide. »

Le Drac prit la marmite, ôta le couvercle, la secoua :

« Henri, ça va ! La nuit est là : je t'invite pour le repas. »

Henri entra derrière le Drac. Dans la grande salle du château, sur la grande table, attendaient deux écuelles d'or, une de chaque côté, et les cuillères, et les fourchettes, en or elles aussi. Les domestiques servirent la soupe dans une longue soupière en or : rien que des coquilles de noix ! Et, comme boisson, dans une cruche en or, de l'eau de la fontaine. Le Drac se mit à manger : *crac... crac...* Les coquilles de noix lui pétaient contre les dents. Alors, pour les faire descendre, il buvait toute l'eau de la cruche. Mais le Drac s'aperçut bientôt qu'Henri ne mangeait pas :

« Mon souper ne te plaît pas ou tu n'as pas faim ? demanda-t-il.

- Ce soir je n'ai envie de rien : à midi j'ai bien mangé.

- Comme tu voudras. Moi j'ai fini de souper. Alors, si nous faisons aux cartes, tous les deux ?

- Et peut-être même que je gagnerai !

Les domestiques portèrent les cartes. Henri coupa. Le Drac donna. Mais en donnant, une carte tomba :

« Henri, ramasse-la.

- Ramasse-la toi-même : je ne suis pas ton valet. »

Le Drac jeta alors toutes les cartes sur la table :

« J'ai sommeil, dit-il. Et toi aussi, me semble-t-il : les domestiques te conduiront à la chambre que je t'ai gardée.

Quand Henri fut tout seul dans la chambre où on l'avait conduit, il se déshabilla et il allait se mettre au lit, mais la fenêtre claqua et la Fille-Cane fut là :

« D'abord je te porte de quoi manger dit-elle : tu meurs de faim. Du bon pain et de la bonne viande. Et du bon vin. »

Henri mangea et but. La Fille-Cane lui coupait les morceaux et lui servait à boire :

« Maintenant écoute-moi bien, dit-elle : cette nuit, si tu tiens à ta vie et à moi, ne dors pas sur le lit, ni dans le lit, mais sous le lit ; oui, dessous. Ce sera bientôt l'heure : à demain. »

La fenêtre claqua. La Fille-Cane ne fut plus là. Henri était fatigué et il avait quelques regrets : avec ses draps blancs le lit semblait bon. Mais il s'enfonça sous le lit, s'allongea sur le plancher et s'endormit. Pas pour longtemps ! Minuit sonna là-haut, à l'horloge du château. Alors le Drac descendit par la cheminée dans la chambre d'Henri avec une grosse fourche aux dents de fer. Il lâcha une grosse vesse de soufre. Il s'approcha ensuite du lit et, à coups de fourche, enfourche qu'enfourche ! Il troua l'édredon, il troua les draps, il troua les matelas ! Quand il fut assez fatigué, il lâcha une autre grosse vesse de soufre et remonta par la cheminée. Le lendemain, le Drac fut tout surpris de voir Henri sortir de sa chambre :

« Tu as bien dormi ? lui demanda-t-il.

- Pas trop, répondit Henri : il y a des punaises dans ce lit, et elles m'ont piqué toute la nuit.
- Tu as bien la couenne épaisse ! dit le Drac. »

Et tous les deux retournèrent dans la grande salle pour le petit déjeuner : des coquilles de noix et de l'eau.

« Tu as beau refuser de manger, dit le Drac, il te faudra travailler : j'ai une forêt à couper, tout entière, et avant ce soir, et tu iras seul. Tu trouveras les outils nécessaires dans la cabane du bûcheron, au cœur de la forêt. Alors, en route ! »

Henri partit pour la forêt. Il trouva la cabane du bûcheron et les outils. Oui, les outils : une hache de verre et une serpe de verre. Henri donna un coup de hache : la hache vola en éclats ! Il donna un coup de serpe et la serpe se brisa ! Que faire ? Henri chercha un lit de mousse bien douce, se coucha et s'endormit... A midi quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se réveilla. La Fille-Cane était là :

« C'est ainsi que tu travailles ? lui dit-elle : tu ne tiens ni à ta vie ni à moi !

- Comment travailler avec les outils de verre que ton père m'a donnés ?
- Bon ! Mange d'abord : je te porte le dîner. Puis nous verrons.

Henri mangea. La Fille-Cane lui coupait les morceaux et lui servait à boire... Les ombres s'allongeaient :

« Il est temps de travailler ! » dit la Fille-Cane. Et elle tira de son corsage la baguette de noisetier qui ne la quittait jamais :

Par la vertu de cette baguette, je veux que la forêt entière soit coupée, le branchage émondé, en fagots bien rangés, les rondins débités, les souches exploitées; puis que fagots, rondins et bûches soient transportées et entassées devant la porte du château. J'ai dit !

La Fille-Cane donna un coup de baguette : un coup de tonnerre se répercuta. Tous les arbres coup de tonnerre se répercuta. Tous les arbres tombèrent, mille serpes les émondèrent, des milliers de scies tronçonnèrent, que personne ne voyait. Sur les coins d'acier rebondirent combien de maillets ? Un vent solaire se leva : s'entassèrent alors les fagots d'abord, puis les bûches et les rondins. La Fille-Cane rangea de nouveau la baguette dans son corsage et ne fut plus là... Le soir, quand Henri revint au château, le Drac l'attendait sur le seuil, les rondins d'un côté, les bûches de l'autre, et les fagots en grand bûcher :

« C'est du bon travail, dit le Drac : viens, nous allons souper. »

Crac... crac... crac... Des coquilles de noix et de l'eau. Mais Henri ne mangeait pas. *Jouons aux cartes !* dit le Drac ; et il en laissa tomber une. Mais Henri ne la ramassa pas. Le Drac jeta les autres cartes sur la table :

« Va te coucher, Henri : tu dois avoir sommeil. Les domestiques te conduiront. »

Quand il fut tout seul dans la chambre, il se déshabilla et il allait se mettre au lit, mais la fenêtre claqua et la Fille-Cane fut là :

« Mange, Henri ! Bois ! »

Henri se laissa servir. La Fille-Cane lui coupait les morceaux et lui versait à boire :

« Maintenant tu me crois, dit-elle. Si tu tiens à ta vie et à moi, cette nuit ne dors pas sur le lit, ni dessous : tu dormiras sur cette armoire, Ce sera bientôt l'heure. A demain ! »

La fenêtre claqua. La Fille-Cane ne fut plus là. Henri dédaigna le lit et monta sur l'armoire. Il avait à peine de la place : il touchait le plafond et ne pouvait pas s'allonger. Déjà minuit sonnait là-haut, à l'horloge du château. Alors le Drac descendit par la cheminée dans la chambre d'Henri avec une grosse fourche aux dents de fer. Il portait aussi un estagnon de pétrole : l'huile noire qui tant empeste. Il lâcha une grosse vesse de soufre. Puis il s'approcha du lit : il y déversa dessus tout le pétrole, il l'alluma d'un coup de briquet : ça brûla, ça fuma et le Drac par dessus dansa. Quand il fut assez fatigué il frappa sur le feu avec la fourche pour l'éteindre. Il lâcha ensuite une autre grosse vesse de soufre et remonta par la cheminée... Le lendemain, le Drac fut tout surpris de voir Henri sortir de la chambre :

« Tu as bien dormi ? lui demanda-t-il.

- Pas trop : ça empestait le pétrole.

- C'était pour chasser les punaises, dit le Drac. Mais tu tiens de la salamandre, toi ! »

Dans la grande salle, le petit déjeuner attendait. Des coquilles de noix et de l'eau : *crac... crac... crac !*

« Depuis que tu es ici, dit le Drac, je ne t'ai pas vu manger. Hier, pourtant, tu as bien travaillé. Aujourd'hui il y a encore du travail pour toi. Tu sais, cet étang dans la combe de la montagne ? Il n'a ni bonde ni déversoir. Mais je veux qu'avant ce soir l'étang soit vidé et pêché. Tu iras tout seul. Tu trouveras les outils nécessaires sous une brassée de joncs au bord de l'étang. Alors, en route ! »

Henri partit pour l'étang. Il trouva la brassée de joncs. Dessous, étaient les outils - quels outils ! - un gril à long manche pour faire griller les châtaignes, un crible à gravier à trame de fil de fer et Henri plongea le gril dans l'étang pour puiser de l'eau et le retira : toute l'eau s'échappa par les trous. Il plongea le crible : toute l'eau passait par la trame de fil de fer. Que faire ? Henri chercha une litière de joncs bien secs, s'y coucha dessus et s'endormit... A midi quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se réveilla. La Fille-Cane était là :

« C'est ainsi que tu travailles ? Tu ne tiens peut-être pas à ta vie, mais je commençais à croire que tu tenais à moi.

- Comment travailler avec ces outils troués que ton père m'a donnés ?

- Bon ! Une fois de plus je te porte le dîner. Mange d'abord, puis nous verrons. »

La Fille-Cane coupait les morceaux, servait Henri, lui versait à boire... Les ombres s'allongeaient. Une fraîcheur monta de l'étang :

« Il est temps de travailler ! dit la Fille-Cane. Et elle tira de son corsage la baguette de noisetier qui ne la quittait jamais :

Par la vertu de cette baguette, je veux que tout l'étang soit vidé, le poisson pêché et transporté dans l'eau des bassins devant la porte du château, j'ai dit !

La Fille-Cane donna un coup de baguette : un coup de tonnerre se répercuta. Les eaux grossirent, débordèrent toutes dans le pré : l'étang était vidé. Tous les poissons frétilaient dans l'herbe. Le vent solaire se leva : les goujons montèrent les premiers, puis tous les poissons blancs, suivis des anguilles, avec les truites en dernier. La Fille-Cane rangea de nouveau la baguette dans son corsage et ne fut plus là... Le soir, quand Henri retourna au château, le Drac l'attendait sur le seuil; les truites dans l'eau d'un bassin, les anguilles dans un autre, trois ou quatre autres bassins de poissons blancs ou de goujons :

« C'est du bon travail, dit le Drac. Et tu es à l'heure pour souper. »

Toujours des coquilles de noix : *crac... crac... crac* et de l'eau ! Henri ne mangea pas. Et ne ramassa pas la carte :

« Va te coucher ! » dit le Drac.

Quand Henri fut tout seul dans la chambre, il se déshabilla et il allait se mettre au lit – car les valets avaient porté un autre lit - mais la fenêtre claqua et la Fille-Cane fut là. Elle portait le souper à Henri. Lui, se laissait toujours servir. La Fille-Cane lui coupait les morceaux et lui servait à boire :

« Maintenant tu me crois, dit-elle. Tu me croiras encore davantage. Si tu tiens à ta vie, tu tiens à moi et tu m'écouteras. Donc, cette nuit, ne dors pas sur le lit, ni sous le lit, ni sur l'armoire. Ne dors même pas dans la

chambre. Dès que je serai partie, ouvre la porte, referme-la derrière toi, descends l'escalier en colimaçon. Quand tu seras à la cave, tu dormiras où tu pourras. A demain : c'est l'heure. »

La fenêtre claqua, la Fille-Cane ne fut plus là. Henri descendit vite à la cave par l'escalier en colimaçon. Il sauta dans une grande cuve vide et s'allongea. Déjà minuit sonnait là-haut, à l'horloge du château. Et le Drac descendit par la cheminée dans la chambre d'Henri avec une grosse fourche aux dents de fer. Il portait aussi un estagnon de pétrole : l'huile noire qui tant empeste. Sur l'épaule il portait un maillet de fer au manche de fer. Il lâcha une grosse vesse de soufre. Puis il déversa le pétrole dans toute la chambre et l'alluma d'un coup de briquet : ça brûlait, ça fumait, les flammes noires tournoyaient et le Drac au milieu dansait. Il brandissait d'une main le maillet de fer : il frappa sur le lit à l'écraser, sur l'armoire à la saccager; il frappa sur le plafond qui s'écroula; et sur le plancher qui jusqu'à la cave s'effondra. Les flammes noires s'allongeaient, le Drac au milieu continuait à sauter...

Quand il fut assez fatigué, il battit le feu à coups de fourche pour l'éteindre. Il lâcha une autre grosse vesse de soufre et remonta par la cheminée... Le lendemain le Drac fut tout surpris de voir Henri sortir par la porte de la cave :

« Tu as bien dormi ? lui demanda-t-il.

- Pas trop : ça empestait toujours le pétrole. Et votre château est tellement vieux que les poutres sont vermoulues : je rêvais que je dansais, mais je frappais le plancher si fort qu'il est passé par dessous ; le plafond m'est tombé dessus et je me suis réveillé à la cave.

- Quand je prendrai gendre, dit le Drac, je commanderai aux ouvriers de tout réparer à neuf. Mais tu tiens du serpent, toi ! »

Au petit déjeuner le Drac mangea des coquilles de noix d'un bon appétit : *crac... crac... crac* ! Et il but une cruche d'eau :

« Henri, dit-il ensuite, tu ne me coûtes pas à nourrir, mais tu travailles bien quand même. Tu sais, ce matin, mon plus joli coq s'est échappé du milieu des poules : il s'est envolé sur le château, il s'est envolé sur la tour grande ; entends-le chanter là-haut. Henri, il me faut ce coq avant ce soir. La tour grande est si vieille qu'il n'y a plus d'escalier pour y monter. Mais des échelles. Il n'en manque pas, sous le hangar au pied de la tour. Alors, en route ! »

Henri alla à la tour grande. Il trouva les échelles sous le hangar. Il en dressa une contre la tour, mais sitôt dressée sitôt retombée. Il en dressa une deuxième et elle tomba comme la première. Il les essaya toutes et toutes tombèrent. Henri comprit que la tour était ensorcelée. Que faire contre un sortilège ? Il chercha donc une ardoise bien lisse, s'y coucha dessus et s'endormit... A midi quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il se réveilla. La Fille-Cane était là :

« C'est moi qui tiens à ta vie, lui dit-elle. Pourquoi ne tiens-tu pas à la mienne ? Ce ne sont pas les échelles qui t'ont fait défaut aujourd'hui !

- Autant de dressées, autant de tombées, la tour grande est ensorcelée!

- Bon ! Mange d'abord : pour la dernière fois je te porte le dîner. Puis nous verrons ! »

La Fille-Cane lui coupa tout en morceaux : le pain blanc et la viande juteuse. Elle servait Henri morceau par morceau. Puis elle lui versait à boire. L'ombre de la tour grande tournait, recouvrait tout le château et s'allongeait encore : Il est temps de travailler dit la Fille-Cane. Sous le hangar il y avait un chaudron et un trépied.

« Henri, va à la fontaine remplir ce chaudron... Pose-le sur le trépied. Maintenant prends une échelle; brise-la : voilà du petit bois. Mets-le sous le chaudron et allume-le. Brise toutes les échelles s'il le faut, mais que l'eau trotte ! Tiens, voilà un tablier : mets-le. Voilà; noue-le par-derrrière; ça va ! Et déshabille-moi; oui, déshabille-moi ! Complètement, oui, vite. L'eau trotte, écoute-moi : tu vas me jeter dans le chaudron. Tu mettras au feu d'autre petit bois. Quand tu verras que ma chair se détache des os, tu descendras alors le chaudron de sur le trépied. Tu chercheras tous mes os, tu les retireras un par un sans en oublier aucun, tu les recueilleras dans mon tablier que tu retrousseras.

Puis tu t'approcheras de la tour grande... Tu retireras un os du tablier, tu le pousseras contre la tour : il s'y enfoncera. Juste ce qu'il faut pour poser le pied. Tu en prendras un autre, tu l'enfonceras aussi, un peu plus haut, pour l'autre pied. Un autre pour la main, si tu veux. Tu continueras ainsi. Tu monteras en enfonçant mes os. Quand tu seras au sommet de la tour, le coq dormira déjà : tu l'attraperas. Prends ma jarretière, tiens ! pour lui attacher les pattes; et tu le mettras dans ta besace...

Tout doucement tu redescendras . Un par un, en redescendant, tu retireras mes os plantés dans la tour et tu les recueilleras dans mon tablier. Quand tu seras au fond, tu les jetteras tous dans le chaudron. Tu remettras le chaudron sur le trépied et tu feras du feu. L'eau trottera, une vapeur s'élèvera et je ressortirai de là. Mais qu'attends-tu ? Je suis nue ! Vite, jette-moi dans le chaudron !

- Je tiens davantage à toi qu'à ma vie ! Que le coq reste où il est ! Non, je ne porterai pas la main sur toi ! Je ne veux pas te faire cuire ! »

La Fille-Cane n'en écouta pas davantage. Elle prit son élan et sauta d'elle-même dans le chaudron. Que pouvait-il faire d'autre, Henri ? Il la fit cuire. Quand la viande se détacha des os, il descendit le chaudron de sur le trépied. Il retira les os un par un et les recueillit dans le tablier retroussé. Il s'approcha de la tour... Il planta le premier os qui s'enfonça comme dans du beurre. Il en enfonça un autre pour l'autre pied. Et ainsi de suite. Il arriva au sommet de la tour et attrapa le coq.

Henri redescendit. Il retira les os un par un et il les recueillait dans le tablier retroussé. Au milieu de la tour il s'arrêta pour souffler. Il leva la tête. Tout là-haut, au plus haut créneau, quelque chose de blanc reluisait dans le dernier rayon de soleil : un minuscule petit os qui était resté. Henri voulut remonter pour aller le prendre. Il retira un os de son tablier, le pressa contre la tour, mais l'os ne s'enfonça pas. Il en retira un autre : il ne s'enfonça pas non plus.

Henri acheva de descendre encore plus lentement, pour ne pas oublier un autre os. Sitôt en bas, il jeta tous les os du tablier dans le chaudron. Il remit le chaudron sur le trépied et attisa le feu. L'eau trotta bientôt. Une vapeur s'éleva : la Fille-Cane sortit du chaudron, toute nue, et se posa sur le gazon. Elle allait s'habiller de nouveau, mais voilà qu'elle fit un saut. Elle cria. Elle remuait un pied comme s'il lui faisait mal, le pied gauche. Oui, et même elle y portait la main : il lui manquait l'extrémité du petit orteil, la dernière phalange dont le minuscule petit os était resté là-haut. Henri baissait les yeux et se détournait.

Mais elle, de l'interpeller :

« Voyons, Henri, aide-moi à m'habiller : je tremble de froid, la rosée tombe ! Pour une fois tu peux dire que tu as bien réussi. Déjà mon père t'attend. Quand il te verra venir avec le coq, des deux mains il te donnera des tapes dans le dos, et peut-être même te donnera-t-il l'accolade. Grâce à moi et à mes pouvoirs, il te prend pour un maître sorcier ou pour un grand magicien, et il te demandera d'être son gendre. Ce soir, tu peux manger de tout ce qu'on te portera, boire de tout ce qu'on te servira. Et cette nuit tu peux dormir sans crainte dans le lit. Mais demain mon père te prendra sous le château, dans la cave la plus profonde. Il te bandera les yeux avec un mouchoir noir. Mes deux sœurs et moi, nous serons toutes les trois devant toi, chacune dans une barrique défoncée. Et mon père te dira : *De ces trois-là, laquelle veux-tu ?*

Et toi, des deux mains, tu nous palperas les pieds et quand tu reconnaîtras mon petit orteil sans la dernière phalange, tu te mettras à crier : *Je veux celle là.* Et ce sera moi. »

La Fille-Cane était habillée. Elle reprit son tablier, derrière son dos le noua et ne fut plus là. Henri, le coq dans la besace revint à la porte du château. Et dès que le Drac l'aperçut, il lui donna des tapes dans le dos. Henri lui tendit le coq. Le Drac le prit, le soupesa le regarda. Puis il donna l'accolade à Henri :

« C'est du bon travail ! dit le Drac : ce soir nous souperons en famille. »

Déjà, dans la grande salle, les trois filles étaient assises. La première était brune et vêtue de soie noire; la deuxième était châtain et vêtue d'argent gris ; et la plus jeune, la dernière, était rousse et vêtue de lin blanc. Henri s'assit face à elles ; et le Drac, à côté de lui. Les treize chandelles du candélabre en or brûlaient toutes d'une flamme claire. La vaisselle brillait : écuelles d'or, fourchettes et cuillères d'or, coupes et gobelets de cristal. Une musique joua, dissimulée derrière la tenture. Les domestiques portèrent le souper : dans la conque en or le bouillon de poule farcie ; puis, dans un plat en or la poule farcie. Et les plats succédaient aux plats. Et toujours quelque domestique ne cessait de servir du vin : à pleines coupes le vin rouge, dans les gobelets le vin blanc : bouteilles, gourdes, outres. Mais pas d'eau !

Henri mangeait et buvait. Le Drac lui tapait sur l'épaule. Toutes les trois filles minaudaient. Mais seul le pied de la Fille-Cane de couleur blanche venait doucement sous la table se poser sur le pied d'Henri. Une dernière fois la musique joua. Les filles se retirèrent. Le Drac se leva, prit Henri par le bras, à la chambre le mena; toute refaite à neuf, cette chambre :

« Les ouvriers sont venus, dit le Drac : je crois bien que j'ai trouvé le gendre que je cherchais ! Alors, bonne nuit ! Et dors bien, Henri. »

Henri dormit comme un prince dans le lit garni de linge fin et recouvert de laine moelleuse.

Le lendemain, quand il se leva, le Drac l'attendait à la porte de la chambre et il le conduisit dans la grande salle :

« Mangeons d'abord ce quartier d'oie, dit le Drac. Il est salé juste à point pour faire boire un bon coup. »

Henri mangea et but. Mais le Drac le tira par la manche: *Viens !* ils descendirent à la cave : à la première cave. Le Drac banda les yeux à Henri avec un mouchoir noir, ouvrit une petite trappe et tira de nouveau Henri par la manche : *Viens !* Ils n'en finissaient pas de descendre de cave en cave par des escaliers en colimaçon : *Viens ! Viens !* Dans la cave la plus profonde, le Drac éteignit la lumière qu'il portait :

« Henri, dit-il, tu as devant toi, dans trois barriques, mes trois filles. Ainsi, sans les voir, choisis-en une que je te donnerai pour femme. »

Henri allongea les deux mains, trouva les trois barriques défoncées et se mit à palper les pieds qui dépassaient...

« Alors, demanda le Drac, tu as choisi ?

- Pas encore.
- Mais que fais-tu ?
- Je regarde si elles sont assez grasses. »

Le Drac se mit à rire : *Ah, ha, ha...* Henri palpait sans retenue : les filles, chatouillées sous les pieds, poussaient des cris aigus. Mais à force de palper, Henri trouva le petit orteil où il manquait une phalange. Cet orteil, il le serra fort, et de l'autre main caressa la jambe :

« Voilà celle que je veux ! s'écria-t-il.

- Bon, dit le Drac, bon. Dénoue le mouchoir. Voici la lumière. Et prends dans ta chambre celle de mes filles que tu as choisie. Moi je vais appeler mon père : ce soir nous fêterons cette solennité. »

Henri et la Fille-Cane de couleur blanche montèrent les escaliers. Ils n'en finissaient pas de monter. Ils virent de nouveau la lumière du jour. Henri voulait prendre la fille dans la chambre :

« Non, Henri, lui dit-elle : nous n'avons que le temps de fuir; le père de mon père va venir, celui dont on tait le nom. Sitôt arrivé il saura qui tu es, ce que tu es, et comment moi je t'ai aidé. Et quand il le dira à mon père... Je vais dans ma chambre pour prendre ma bourse d'or. Toi, cours à l'écurie. Tu verras deux chevaux : Grand-Vent, le premier : maigre, bourru et puant ; Petit-Vent, le second, gras, tondu et luisant. Mais c'est le premier qu'il te faut prendre ! Tu le brideras, tu le selleras : tu choisiras pour lui les vieilles brides les plus moisies, la selle noire toute crottée. Tu le mèneras derrière le château à la porte dérobée. Je t'attendrai là : vite, vite, vite ! »

Henri alla à l'écurie, vit les deux chevaux :

« Comment prendre le premier, se dit-il : maigre comme il est, à peine s'il se traînerait. Et il pue avec tout son poil encrotté ! Tandis que l'autre, si luisant... »

Ainsi, Henri sella et brida Petit-Vent, le joli cheval. Il lui choisit les brides neuves et la selle cloutée de clous d'or. A la porte dérobée derrière le château, la Fille-Cane l'attendait. Dès qu'elle le vit arriver. elle se tordit les mains :

« Tu t'es trompé, malheureux ! »

Un tonnerre de mille tonnerres se répercuta de montagne en montagne :

« Le voici ! dit la Fille-Cane. Le voici, celui dont on tait le nom ! Fuyons avec la monture que nous avons ! »

Henri sauta sur Petit-Vent La Fille-Cane s'installa derrière lui : *Eperonne, Henri, éperonne !* Henri éperonna. Le cheval fila. Au bout d'une lieue, il n'en pouvait plus tellement il haletait. Il se mit au trot, il se mit au pas...

Tagada... tagada... un autre cheval arrivait par derrière au galop :

« C'est mon père sur Grand-Vent, dit la Fille-Cane : arrêtons-nous et descendons. »

Sitôt à terre, la Fille-Cane tira de son corsage la baguette de noisetier qui ne la quittait jamais :

Par la vertu de cette baguette, je veux que le cheval devienne une bergerie ; Henri un berger ; moi, un agnelet dans ses bras !

La Fille-Cane donna un coup de baguette : au bord du chemin se dressa une bergerie longue et basse; sur la porte, un berger qui serrait dans ses bras un agnelet blanc. Mais le Drac arrivait.

Il arrêta Grand-Vent et, sans descendre, demanda :

« Berger, tu n'as pas vu passer sur ce chemin un cavalier en train d'emporter une jeune fille ?

- J'ai perdu les brebis, répondit le berger : je les cherche depuis ce matin; je n'ai trouvé que cet agneau.

- Ce n'est pas ce que je te demande ! cria le Drac : je te demande si sur ce chemin tu n'as pas vu passer un homme avec une jeune fille !

- Je vous dis que je cherche les brebis depuis ce matin sans pouvoir les trouver, sauf cet agnelet. Le Drac haussa les épaules : *Un imbécile !* Se dit-il. Et il s'en retourna au galop sur Grand-Vent :

tagada... tagada... Dès qu'il fut parti, la bergerie redevint cheval ; le berger, Henri ; et l'agneau, la Fille-Cane. Ils sautèrent à cheval tous les deux : *Eperonne, Henri, éperonne !*

Sur la porte du château, celui dont on tait le nom attendait. Il vit arriver le Drac tout seul. Et il se mit en colère à coups de tonnerre :

« Pourquoi ne les as-tu pas ramenés ?

- Je ne les ai pas trouvés.

- Mais qu'as-tu trouvé ?

- Sur la porte d'une bergerie, un berger ; dans ses bras, un agnelet.

- Toi, mon fils, toi ! Tu n'as même pas reconnu ta fille en agneau blanc ! Le berger qui la tenait était Henri son voleur ! La bergerie était le cheval ! Je te renierai ! Je te renierai ! »

Celui dont on tait le nom éclata en tonnerres tonitruants. Le Drac repartit sur Grand-Vent. Henri n'arrêtait pas d'éperonner. Le cheval n'en pouvait plus tellement il haletait : ne pouvant tenir le trot, il se mit au pas...

Tagada... tagada... Un autre cheval arrivait par derrière au galop :

« Nous savons qui c'est, dit la Fille-Cane : arrêtons-nous et descendons ! »

Sitôt à terre, elle tira de son corsage la baguette de noisetier qui ne la quittait jamais :

Par la vertu de cette baguette, je veux que le cheval devienne un pont ; moi un ruisseau, et Henri, le pêcheur qui me pêchera !

La Fille-Cane donna un coup de baguette : un ruisseau d'eau claire se mit à couler tout au long; un pont rouge l'enjambait; au bord du ruisseau, un pêcheur au grand chapeau levait ses filets. Mais le Drac arrivait. Il retint Grand-Vent et, sans descendre, demanda :

« Pêcheur, tu n'as pas vu passer sur ce pont un cavalier en train d'emporter une jeune fille ?

- Je relève les filets, répondit le pêcheur : je les relève depuis ce matin, mais je n'ai pas encore pris un seul poisson.

- Ce n'est pas ce que je te demande ! Un cavalier ? Une jeune fille ?

- Il n'y a sans doute aucun poisson dans ce ruisseau : depuis ce matin je relève les filets... »

Le Drac hocha la tête : *Un imbécile !* se dit-il, *un imbécile !* Et il s'en retourna au galop sur Grand-Vent : *tagada... tagada...* Mais déjà le pont redevenait cheval. Henri et la Fille-Cane d'y sauter dessus ! *Eperonne, Henri, éperonne !*

Sur la porte du château, celui dont on tait le nom attendait. Et il se mit en colère à coups de tonnerre quand il vit arriver le Drac seul !

« Je ne les ai pas vus, dit le Drac. Père, je ne les ai pas vus. Au ras du pont, j'ai trouvé un pêcheur qui pêchait tout au long d'un ruisseau...

- Tu oses m'appeler Père ! Comment peux-tu être mon fils ? Ta fille, c'était le ruisseau, Henri le voleur était le pêcheur; le pont était le cheval !

Celui dont on tait le nom fut secoué de coups de tonnerre. Le Drac repartit sur Grand-Vent... Henri n'arrêtait pas d'éperonner. Son cheval n'en pouvait plus tellement il haletait : sans pouvoir tenir le pas, il se traînait...

Tagada... tagada... un autre cheval arrivait par derrière au galop. Descendons dit la Fille-Cane. Sitôt à terre, elle tira de son corsage la baguette de noisetier qui ne la quittait jamais :

Par la vertu de cette baguette, je veux que le cheval devienne une église ; Henri, le curé, et moi, son servent de messe!

La Fille-Cane donna un coup de baguette : l'église s'illumina de tout ses vitraux neufs ; la croix en or luisait là-haut sur le clocher; sous le grand porche attendait le curé, en étole et surplis ; à ses côtés, un servent de messe avec le goupillon dans le petit récipient de cuivre qui contenait l'eau bénite. Mais le Drac arrivait. Il aperçut l'église. Il tira son cheval en arrière, assez loin, à vingt pas. Il hocha la tête un moment, bougonna quelque chose, puis s'écria :

« Curé, un prêtre ne doit pas mentir ! Alors tu vas me dire si tu as vu passer devant ton église un cavalier qui emportait une jeune fille. »

Le servent de messe présenta le goupillon au curé qui le prit et aspergea le Drac d'eau bénite :

« Dominus vobiscum.

- Et cum spiritu tuo » répondit le servent de messe.

Le Drac recula encore davantage, vingt pas plus loin. Il s'ébroua un moment comme pour secouer la poussière, et il se remit à crier :

« Curé, réponds-moi par oui ou par non ! Un cavalier et une fille sont bien passés devant ton église ? »

Mais le servent de messe présenta de nouveau le goupillon au curé qui le prit et aspergea le Drac d'eau bénite : *Dominus vobiscum. - Et cum spiritu tuo.* Le Drac baissa la tête. Et il s'en retourna au galop sur Grand-Vent :

tagada... tagada... L'église, déjà, redevenait cheval. Henri et la Fille-Cane d'y sauter dessus: *Eperonne, Henri, éperonne !*

Sur la porte du château, celui dont on tait le nom attendait. Et il vit arriver le Drac son fils qui descendit de cheval pour s'agenouiller devant lui :

« Père, se mit à pleurer le Drac, père, sous le porche d'une église un curé m'a aspergé d'eau bénite et le servent de messe lui répondait.

- Je te plains, mon fils : tu ne sais pas encore qu'il n'y a aucune église dans le pays qui t'appartient ? Cette église était le cheval ; et ta fille faisait office d'enfant de chœur au service d'Henri le voleur ! Je ne te renie pas : je te plains trop ! Mais cette fois-ci c'est moi qui pars à leur poursuite; et je te les ramènerai.

Henri n'arrêtait pas d'éperonner. Le cheval n'en pouvait plus tellement il haletait : c'est à peine s'il se traînait. Un tonnerre de mille tonnerres se répercuta de montagne en montagne et se rapprochait : le cheval n'en pouvait plus tellement il haletait : c'est à peine s'il se traînait. Un tonnerre de mille tonnerres se répercuta de montagne en montagne et se rapprochait :

« Le voici, dit la Fille-Cane, celui dont on tait le nom ! Descendons de cheval !

Henri et la Fille-Cane abandonnèrent le cheval sur le chemin et s'en allèrent à toutes jambes. Un éclair ! Un grand fracas ! Celui dont on tait le nom tenait le cheval ! Là-bas, tout là-bas, une cloche sonna : contre le tonnerre, sans doute.

« S'il y a une cloche il y a une église ! dit la Fille-Cane : une vraie église. C'est là qu'il nous faut aller ! »

Et de se retourner ! Et de jeter derrière elle sa bourse d'or ! Et de courir de plus belle, à en perdre haleine ! Un éclair ! Un grand fracas ! Celui dont on tait le nom tenait maintenant la bourse d'or ! La cloche sonnait toujours. La Fille-Cane se retourna, tira de son corsage la baguette de noisetier qui ne la quittait jamais et la jeta derrière elle. Et de continuer à courir de plus belle ! Déjà se voyait la croix qui marque la fin du domaine du Drac. Un éclair ! Un grand fracas ! Celui dont on tait le nom tenait maintenant la baguette de noisetier ! Mais Henri et la Fille-Cane arrivaient sous le porche de l'église. Ils entrèrent. Ils allèrent au vieux prêtre qui priait devant l'autel :

« Prêtre, mariez-nous : nous avons péché ! »

Et le prêtre les maria. A l'extérieur, celui dont on tait le nom éclata en mille tonnerres tonitruants : les éclairs d'enfer flamboyaient un derrière l'autre, si bien que les vitraux en scintillaient. Puis, tout s'éteignit. Il se fit un silence de paix. Henri et la Fille-Cane sortirent de l'église mariés. Sans se retourner ils laissèrent derrière eux les terres du Drac. A la première maison qu'ils trouvèrent, ils demandèrent la route de La Plancade.

Clic, clac ! Ici s'arrêtent les contes du Drac.

Lo Rei de las Agraulas de Joan-Francés BLADÈR

Adaptacion en lengadocian de Sèrgi Carles

Ieu sabi un conte.

I aviá un còp un òme qu'èra verd coma l'èrba e qu'aviá pas qu'un uèlh pel mièg del front. Aquel Òme Verd demorava a la broa del bòsc de l'Arramèr, dins un ostal vièlh. Amb el, demoravan tres filhas : l'ainada, bèla coma lo jorn, la capdèta, pus bèla que l'ainada, la darrièra qu'aviá pas que dètz ans, pus bèla que las duas autras.

Un ser d'ivèrn, l'Òme verd s'èra mes a la fenèstra. La nuèch començava de tombar e de fums montavan de la ribièra del Gèrs. Tot d'un còp, s'ausiguèt un grand bruch d'alas, e un aucèl grand coma un brau e negre coma la suja se venguèt pausar sul peiron de la fenèstra.

«Coac ! Coac ! Coac ! Soi lo Rei de las Agraulas !

– Rei de las Agraulas, que me vòls

– Coac ! Coac ! Coac ! Òme Verd, vòli una de tas filhas en maridatge.

– Rei de las Agraulas, espèra-me aquí.»

L'Òme Verd anèt a la cambra de las tres filhas, e lor diguèt :

«Escotatz. Lo Rei de las Agraulas es vengut e demanda una de vosautras en mari datge.

– Paire, diguèt l'ainada, me soi fiançada, farà lèu un an, al filh del Rei d'Espanha que vení a Leitora crompar de mulas per son paire, lo jorn de la fièra de Sant Martin. Ièr, lo meu galant me faguèt dire per un romieu de Sant Jacme que me vendriá lèu quèrre per me menar dins lo seu país. Vesètz ben que pòdi pas esposar lo Rei de las Agraulas.

– Paire, respondèt la capdèta, me soi fiançada, farà lèu un an, al filh del Rei de las Illas de la Mar. Ièr, lo meu galant me faguèt dire per un matelot de Bordèu que me vendriá lèu quèrre per me menar dins lo seu país. Vesètz ben que pòdi pas esposar lo Rei de las Agraulas.»

Alara l'Òme Verd agachèt la darrièra de las siás filhas qu'aviá pas que dètz ans. De la veire tan jovenòta, agèt pietat d'ela e se pensèt :

«Se maridavi aquela mainada al Rei de las Agraulas, seriá damnat per totjorn, coma los que morisson sens confession.»

L'Òme Verd demandèt pas res a la siá darrièra filha e se'n tornèt trobar lo Rei de las Agraulas qu'esperava totjorn, ajocat sul peiron de la fenèstra.

«Rei de las Agraulas, cap de las miás filhas vòl pas de tu.»

Alara, lo Rei de las Agraulas dintrèt dins una colèra terribla. D'un grand còp de bèc, crebèt l'uèlh que l'Òme Verd aviá pel mièg del front, e s'envolèt dins la bruma.

L'Òme Verd se metèt a cridar coma un possedit del Diabòle. D'ausir aqueles cridals, las tres filhas çai venguèron.

«Paire, qu'avètz, e qual vos a crebat l'uèlh ?

– Aquo's lo Rei de las Agraulas que totas tres avètz refusat en maridatge.

– Paire, çò diguèt la darrièra filha, soi pas nascuda per vos desmentir. Çà que la, ai pas refusat lo Rei de las Agraulas en maridatge.

– Aquò's plan. Mena-me al lièch, e que degun dintre pas dins la miá cambra, son que cride.»

La darrièra filha faguèt coma son paire aviá comandat. L'endeman a ser, l'òme Verd li cridèt e li diguèt :

«Mena-me dins la cambra qu'èri ièr quand lo Rei de las Agraulas me crebèt l'uèlh. Alanda la fenèstra e daïssa-me tot sol.»

La darrièra filha faguèt coma son paire aviá comandat, e l'Òme Verd se metèt a la fenèstra. La nuèch començava de tombar e los fums montavan de la ribièra del Gèrs. Tot d'un còp, s'ausiguèt un grand bruch d'alas e un aucèl grand coma un brau e negre coma la suja se venguèt pausar sul peiron de la fenèstra.

«Coac ! Coac ! Coac ! Soi lo Rei de las Agraulas.

– Rei de las Agraulas, que me vòls ?

– Coac ! Coac ! Coac ! Òme Verd, vòli una de tas filhas en maridatge.

– Rei de las Agraulas, auràs la miá darrièra filha.»

Alara, lo Rei de las Agraulas tornèt la vista a l'Òme Verd e li diguèt :

«Diràs a la miá fiançada que siá prèsta deman, a poncha de jorn, amb la siá rauba blanca e la corona noviala.»

L'endeman, a poncha de jorn, lo cèl èra negre d'agraulas qu'èran vengudas de nuèch e que preparavan davant l'ostal de l'Òme Verd un autar per dire la messa del maridatge. Al pè de l'autar, se tení lo Rei de las Agraulas, plegat dins un grand lençòl blanc coma la nèu. Quand tot foguèt prèste e quand totas las candèlas

foguèron alucadas, un prèire, que sachèron pas d'ont veniá, arribèt tot abilhat amb lo seu clergue per dire la messa del maridatge. La messa acabada, lo prèire e son clergue se'n tornèron coma èran venguts ; mas lo rei de las Agraules se teniá totjorn plegat dins lo grand lençòl blanc coma la nèu. – Coac ! Coac ! Coac ! Menatz la miá femna a cò de son paire.

Menèron la femna a cò de son paire. Alara, lo Rei de las Agraules sortiguèt de jol lençòl blanc coma la nèu e diguèt :

– Òme Verd, garda la tiá filha entrò a miègjorn. A aquela ora, las miás agraules an l'òrdre de l'emportar dins lo meu país.

E s'envolèt cap al nòrd.

A miègjorn, la Reina èra sus la pòrta de l'ostal.

– Adieu-siatz, paire. Adieu-siatz, sòrres. Daissi lo meu ostal e la miá tèrra per me n'anar en país estrangier e tornarai pas jamai, jamai.

Alara, las Agraules prenguèron lor Reina e l'emportèron a través los aires, dins lo país del freg, dins lo país de la nèu e del gèl, ont i a pas cap d'arbre ni cap de verdura. Abans solelh-colc, avián fach tres milas lègas, e la Reina èra arribada davant la pòrta granda del seu castèl.

– Mercés, Agraules, oblidarai pas jamai lo servici que m'avètz rendut. Anatz vo'n sopar e dormir qu'o avètz plan ganhat.

Las Agraules se n'anèron e la reina dintrèt dins lo castèl qu'èra sèt còps pus grand que la glèisa Sant-Gervasi de Leitona. Pertot cremavan de lums e las chimenèias flambavan coma de forns de teulièrs. Mas la Reina vegèt pas degun.

En se passejant de cambra en cambra, arribèt dins una sala granda ont i aviá una taula cargada de plats e de vins de tot òrdre. Un sol cobèrt èra mes. La Reina s'assetèt ; mas aviá pas lo cap a beure ni a manjar, per que pensava totjorn als seus e al seu país. Una ora après, la Reina s'anèt colcar dins un lièch barrat de ridèus d'aur e d'argent. Esperèt sens dormir, amb lo lum que cremava.

Sul primièr pic de mièjjanuèch, s'ausiguèt un grand bruch d'alas. Èra lo Rei de las Agraules que tornava per se jaire. S'arrestèt darrièr la porta de la cambra ont èra la siá femna.

– Coac ! Coac ! Coac ! Escantís lo lum.

La Reina escantiguèt lo lum, e lo Rei de las Agraules dintrèt a l'escur.

– Coac ! Coac ! Coac ! Escota-me plan, femna, qu'aici parlam pas per dire pas res. Fa bèl brieu, èri rei dels òmes e ara soi rei de las Agraules. Un marrit gus qu'a un grand poder, nos a cambiats en bèstias ieu e lo meu pòble ; mas es dich que la nòstra espròva finirà. Per aquò, pòdes fòrça e compti que faràs ton dever. Cada nuèch, coma aqueste ser, vendrai dormir a costat de tu. Mas as pas que dètz ans, e seràs pas vertadièrament la miá femna que dins sèt ans. Gardate plan d'ensajar de me veire. Autrament, arribarián de grands malurs a tu, a ieu e al meu pòble.

– Rei de las Agraules, seretz escotat.

Alara la Reina entendèt lo Rei de las Agraules que se despolhava de sas alas e de son plumatge. Aquò fach, se venguèt jaire dins lo lièch. Alara, la Reina agèt paur e avancèt la man. Sentiguèt lo freg d'una espasa que lo seu òme aviá mesa entre ela e el.

Lo matin, abans jorn, lo Rei de las Agraules se levèt a l'escur, tirèt l'espasa del lièch, carguèt las alas, lo plumatge e partiguèt sens dire ont anava. D'ara enlà, se passèt aital matin e ser. Ça que la, la Reina crentava e aimava lo Rei de las Agraules, per que sabiá qu'èra fòrt e ardit.

La pauròta se languissiá e se demingrava de viure aital, sens jamai parlar amb degun. Per se distraire un pauquet, partissiá sovent, de grand matin amb una guirbeta plena de mangisca e n'anava pel campèstre, dins la nèu e lo gèl, entrò a boca de nuèch. Jamai trobava pas degun.

Un matin que se passejava aital, luènh del castèl, la Reina vegèt una montanha nauta e sens nèu.

Aquí la Reina partida. Al cap de sèt oras de camin, arribèt davant una paura cabana, al ras d'un lavador. Al bòrd d'aquel lavador, trabalhava una lavaira vièlha, rafida coma un cuèr brutlat e vièlha coma un camin. La lavaira vièlha cantava en torcent un linge negre coma la suja :

– *Fada, fada*

Ta bugada

Es pas encara acabada.

La mainada

maridada

Es pas encara arribada,

Fada, fada.

– Bonjorn, lavaira, çò diguèt la Reina. Vos vau ajudar a lavar vòstre linge negre coma la suja.

– Amb plaser, pauròta.

La Reina agèt pas puslèu trempat lo linge dins l'aiga que ne sortiguèt blanc coma de lach. Alara, la lavaira vièlha se metèt a cantar :

– *Fada, fada*
Ta bugada
Es acabada
La mainada
maridada
Es arribada,
Fada, fada.

Alara, la lavaira vièlha diguèt a la Reina :

- Pauròta, n'a un bèl brieu que t'esperavi. De mercés tu, mas espròvas son acabadas. Tu, paura, as pas acabat de patir. Lo teu òme t'a plan aconselhada. Mas los conselhs servisson pas de res e çò que deu arribar arriba. Ara, tira ton camin, e tornes pas aici qu'en un jorn de grand besonh.

La Reina tornèt al castèl per i reprene sa vida de cada jorn e de cada nuèch. I aviá tot juste sèt ans manca un jorn que lo Rei de las Agraules èra vengut l'esposar davant l'ostal de l'Òme Verd, a l'abroa del bòsc de l'Arramèr. Alara, la Reina se pensèt :

– Lo temps de la miá espròva va finir. Un jorn de mens es pas res. Aquesta nuèch, sauprai cossí es fach lo Rei de las Agraules.

Lo ser, la Reina aluquèt un lum dins la siá cambra e l'estremèt tament plan que i fasiá negre coma dins un forn. Aquò fach, se colquèt e esperèt. Sul primièr pic de mièja nuèch, sausiguèt un grand bruch d'alas. Èra lo Rei de las Agraules que tornava se colcar. La Reina l'entendèt que se despolhava coma de costuma de sas alas e de son plumatge. Aquò fach, se colquèt, metèt l'espasa entre el e la siá femna e s'endormiguèt.

Alara, la Reina anèt quèrre lo lum qu'aviá rescondut e agachèt lo seu marit. Èra un òme polit coma lo jorn.

– Mon Dieu, que lo meu òme es polit !

La Reina se sarrèt del lièch per i veire melhor e daissèt tombar un tech de cera bolhenta sul seu òme. Lo Rei de las Agraules se desrevelhèt.

– Femna, çò diguèt, siás causa d'un grand malur, per ieu, per tu e pel meu pòble. Deman, la nòstra espròva èra acabada e anavi èsser vertadièrament lo teu òme amb la forma que me veses. Lo marrit gus que me ten en son poder va far de ieu çò que voldrà. Mas ça qu'es fach es fach e val pas la pena de se'n plànger. Te perdoni lo mal que m'as fach. Ara, sortís d'aquel castèl ont se van passar de causas que las debes pas veire, e que lo Bon Dieu te conduga pertot ont anaràs.

La Reina partiguèt en se plorant. Alara lo marrit gus que teniá lo Rei de las Agraules en son poder dintrèt dins la cambra, encadenèt son enemic amb una cadena de fèr de sèt quintals e lo prenguèt a través los nivolasses al cap d'una montanha nauta dins una illa de la mar. Aquí, enfoncèt lo cap de la cadena dins lo ròc, e o consolidèt tot amb de plomb e de sofre, melhor que si auriá fach lo pus fin sarralhièr. Aquò fach, estuflet, e còp sec arribèron dos lops grands coma de braus, un negre coma la suja, l'autre blanc coma la nèu. Lo lop blanc velhava lo jorn e dormissiá la nuèch ; lo lop negre velhava la nuèch e dormissiá lo jorn.

– Lops, gardatz plan lo Rei de las Agraules.

– Mèstre, seretz escotat.

Lo marrit gus se n'anèt, e lo Rei de las Agraules demorèt sol amb los dos lops, encadenat a la cima de sa nauta montanha, dins una illa de la mar.

Mentre que tot aquò se passava, la reina èra sortida del castèl, marchava totjorn davant ela, e plorava totas las lagremas de sos uèlhs. A fòrça de marchar, arribèt en se plorant al cap de la nauta montanha ont èran lo lavador e la paura cabana de la lavaira vièlha.

– Paura, çò diguèt la lavaira vièlha, te vesi malurosa coma o t'aviái anonciat mas los conselhs servisson pas de res e çò que deu arribar arriba. M'as rendut plan servici, fa un bèl brieu, e d'aquò te'n val anuèch. Tè, as aquí un parelh de sabatons de fèr per anar cercar lo teu òme qu' es presonnièr dins una illa de la mar. Aquí una biaça ont lo pan te mancarà pas, tant que manges, e una coja ont lo vin mancarà pas, tant que begas. Aquí un cotèl d'aur per te defendre, e per copar l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brighalha lo fèr. Quand auràs brighalhats los sabatons, seràs a mand de liberar lo Rei de las Agraules.

La Reina partiguèt. Tres jorns aprèp, arribèt dins lo país ont fa pas ni nuèch ni luna, e ont lo solelh raja totjorn. Aquí marchèt tot un an. Quand aviá talent e set, lo pan ni mai lo vin mancavan pas dins la biaça e dins la coja. Quand aviá sòm, se jasiá pel sòl e se dormissiá. Al cap d'un an de viatge, la Reina trobèt l'èrba blava, blava de la poncha de las fuèlhas a la cima de las raices, l'èrba blava coma la flor de lin.

Còp sec, la Reina tirèt lo seu cotèl d'aur.

– Reina, çò diguèt l'èrba blava, me còpes pas amb lo teu cotèl d'aur. Soi l'èrba blava ; mas soi pas l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brighalha lo fèr.

La Reina tornèt plegar lo seu cotèl d'aur e tornèt partir. Tres jorns après, arribèt dins lo país ont fa pas ni nuèch ni jorn e ont la luna lusís totjorn. Aquí marchèt tot un an. Quand aviá talent e set, lo pan ni mai lo vin mancavan pas dins la biaça e dins la coja. Quand aviá sòm, se jasiá pel sòl e se dormissiá. Al cap d'un an de viatge, ausiguèt cantar dins la nuèch:

– Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn. Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn.

Còp sec, la Reina tirèt lo seu cotèl d'aur.

– Reina, çò diguèt l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, me còpes pas amb lo teu cotèl d'aur. Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn ; mas soi pas l'èrba que brigalha lo fèr.

La Reina tornèt plegar lo seu cotèl d'aur e tornèt partir. Tres jorns après, arribèt dins lo país que i a pas ni solelh ni luna e ont fa totjorn nuèch. Aquí, marchèt tot un an. Quand aviá talent e set lo pan e lo vin mancavan pas dins la biaça e dins la coja. Quand aviá sòm, se jasiá pel sòl e se dormissiá. Al cap d'un an de viatge, ausiguèt cantar dins la nuèch

– Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr.

Còp sec, la Reina tirèt lo seu cotèl d'aur, e marchèt a l'escur cap a l'endrech d'ont veniá la cançon. Tot d'un còp, sos dos sabatons se copèron. La Reina aviá tocada l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr.

Alara, la Reina copèt l'èrba que cantava totjorn :

– Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr.

La Reina tornèt plegar lo seu cotèl d'aur e tornèt partir a través la nuèch, e marchava pèdescauça dins la rocalha. Caminèt longtemps, longtemps, longtemps. Enfin, la nuèch finiguèt e lo solelh se levèt. La Reina èra a l'abroa de la Mar granda, prèp d'un vaissèl pichon.

La Reina montèt sul vaissèl pichon e partiguèt sus la Mar granda. Pendant sèt jorns e sèt nuèches, vegèt pas que cèl e aiga. Lo matin de l'ochen jorn, arribèt a l'illa e vegèt a la pus cima de la montanha, lo Rei de las Agraulas encadenat. Tanlèu la veire, lo lop blanc s'avièt, lo cais dubèt.

Còp sec, la Reina tirèt lo seu cotèl d'aur e prenguèt l'èrba que cantava totjorn

– Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr. Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr. Amb aquela cançon, lo lop blanc s'acoatèt e s'endormiguèt. Alara, la Reina, amb lo seu cotèl d'aur, sagnèt lo lop blanc e lo lop negre. Aquò fach, toquèt la cadena de fèr de sèt quintals qu'encadenava lo Rei de las Agraulas amb l'èrba que cantava totjorn :

– Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr. Soi l'èrba blava, l'èrba que canta nuèch e jorn, l'èrba que brigalha lo fèr.

Alara, l'èrba se calèt e se passiguèt dins un pas res ; mas lo Rei de las Agraulas se levèt, fièr e ardit coma un Cesar.

– Mercés, femna.

Aquò fach, cridèt als quatre vents del cèl :

– Coac ! Coac ! Coac !

A dicha que cridava, de voladas d'agraulas arribavan de tot costat pus viste que lo liuç e còp sec tornavan prene la forma de l'òme. Quand totas foguèron aquí, lo Rei diguèt :

Bravas gents, las miás penas e las vòstras son acabadas. Agachatz aval, aval, aval. Es un Rei de mos amics que nos ven cercar amb sèt mila naviris. Dins un mes, serem totes al país.

*E tric tric
Mon conte es finit
E tric trac
Mon conte es acabat.*

Lo dròlle qu'èra boçut de Florian Vernet

Degun sabiá pas cossí èra arribat dins la vila, lo pichòt boçut. Degun sabiá pas d'ont èra vengut. Degun sabiá pas res d'aquel dròlle. El, quitament, ne sabiá pas grand causa, benlèu, o ne fasiá lo semblant.

Ont anava quand sortiá de l'escola ? Aviá de parents, una familha ? Qual sap ? Pr'aquò, cada jorn, èra aquí plantat sul trepador o quand dubrissián la pòrta, dintrava amb los autres. Lo darrièr. En classa, òm l'entendiá pas tròp, mas s'aplicava dins son trabalh ; èra un bon escolan. Solament èra tan crentós que demorava de longa a despart dels autres : a causa de sa boça, que totes sos camaradas mancavan pas de se'n trufar. O perque aviá pas cap de nom.

Lo primièr jorn, lo mèstre li aviá demandat : « Cossí t'apèlan, pichòt ? » E el aviá pas dich res al començament, puèi, coma lo regent insistissiá, aviá finit per respondre : « Sabi pas, Monsur ! », coma aquò, timidament. Aquela responsa li èra demorada a la plaça del nom qu'aviá pas : « Sabi-pas, passa al tablèu !... » « Recita la leiçon, Sabi-pas !... » « Sabi-pas, fà-me passar un gredon... », « Sabi-pas... »

Los enfants nimai lo mèstre èran pas vertadièrament marrits pel paure Boçut-Sens-Nom, mas èran pas braves tanpauc. Pr'amor d'aquò, demorava solet, dins un canton de la cort, puèi, quand la classa s'acabava, partiá, sens dire res a degun.

N'i aviá que se pensavan pr'aquò : « Es curiós, aquel Boçut ; òm diriá que viu dins la luna, qu'a pas sos parents, nimai d'ostal... Mas èran tròp ocupats per pensar a aquel dròlle que benlèu, aviá fam, freg e paur. I aviá tanben tant de causas a far : los devers del vèspre, a la lèu-lèu, en espertinant, abans d'anar jogar al balon, la television en esperant l'ora del sopar ; las cromptas per la maire que trabalhava luènh e tornava tard... De còps, lo dimenge, lor arribava de lo veire que se passejava, seriós e tranquille, sus l'Avenguda-Prèp-de-la-Mar... Auriá calgut lo convidar per jogar dins las carrièiras, li prestar de juguets, li parlar : mas èra un pichot boçut qu'aviá pas de nom, e degun ausava pas.

E puèi, una après-dinnada, a l'escòla, pendent la recreacion, las causas virèron mal. Tot lo monde aviá fach un mont de decas dins lo problèma e lo mèstre aviá repotegat quicòm !

Sabi-pas, el, s'èra pas enganat coma los autres. Alara, totes los escolans fasián lo morre : èran emmaliciats... contra lo paure Boçut, que lor demandava pas res, pr'aquò : « Sarra-te d'aquí, que nos enfèctas amb ta boça », li faguèt un. « Vai-te rescondre, Sabi-Pas de malur qu'es ta falta se lo mèstre nos a cridats », contunhèt l'autre. « Te podiás pas engarçar, coma nosautres ? »

Coma semblavan decidits de li cercar garrolha, Sabi-Pas virèt l'esquina sens lor respondre e partiguèt vèrs son canton dins la cort. Lo pus grand s'aproxèt d'el : « Escampa-te, marrida bèstia, que siás òrre que fas paur ! », li diguèt en lo butant per l'esquina. Un autre, li tirèt la camisa tan fòrt, que la camisa, de vièlha qu'èra, tot d'una, s'estripèt... Vegèron, alara, vegèron...

Vegèron qu'èra pas una bòça qu'aviá per l'esquina – o benlèu, la boça, sul còp, se transformèt... Non, èra pas una boça mas doas alas : coma las d'un aucèl bèl. Agèron pas léser de dubrir la boca per cridar, per sonar lo mèstre. Las doas alas se despleguèron, e Sabi-Pas s'enairèt dins l'èr, montèt dins lo cèl, luènh al dessús dels arbres de la cort, al dessús dels ostals de la vila.

Montèt.

Degun dins l'escòla lo tornèt pas veire. Èra partit per totjorn.

Comencèt per el un viatge long, long. En cèrca d'un endrech ont las gents serián bravas, ont degun se trufariá pas d'el, ni de sa manca de nom.

Èra pas de bon trobar, cregatz-me. Urosament, podiá parlar amb los aucèls de l'aire:

– Los aucèls, demandava, sabètz pas ont es lo País-dels-drolles-que vòlan ?

– Òu, pauròt, es luènh encara. Plan luènh, fasián los aucèls. Te caldrà gratar camin longtemps, se i vòls arribar.

Vòla que volaràs, finiguèt per se trobar prèp d'una vilassa, coma n'aviá pas jamai vista. Comencèt de cercar un endrech per dormir, mas èra plan complicat. De tant qu'èra las, finiguèt per s'arrestar e per se pincar sus un arbre d'una plaça. Dormiguèt sus una branca, ajocat coma una cigonha.

Lo bruch dels carris, de las veituras, de las gents lo desrevelhèt de matin. Agèt pas temps de pensar : « Me cal pas demorar aici que sabi pas se las gents son bravas. ». Agèt pas solament lo temps de desplegar sas alas lassas, que ja l'avián atrapat dins un grand fialat.

Cridèt, plorèt : res a far ! Lo malurós explicava : « Soi pas marrit, soi res qu'un enfant-aucèl... Me soi pincat sus un arbre qu'èri tròp las... O farai pas pus... L'escotèron pas. Perque lo comprenián pas. Parlavan pas la meteissa lenga.

Lo menèron dins un ostalàs negre e trist. De monsurs serioses, vestits de blanc, lo fintèron, lo virèron, lo paupègèron, lo mesurèron. Lo malurós Sabi-Pas assajava de contar son istòria, d'explicar : los monsurs sabents i comprenián pas res.

« Deu èsser un aucèl », finiguèron per declarar. « Un aucèl estranh, curiós e exotic »...

E coma sabían pas qué ne far, lo donèron al Zoò de la Vilassa.

Los primièrs jorns, passèt son temps dins un canton de la gàbia, recauquilhat, desesperat. Tocava pas lo manjar nimai lo beure que lo garda li fasiá passar entre los barròts d'aquela preson. Èra tan malurós que sentiá pas mai la set ni lo freg : se seriá daissat morir aital, benlèu... Pr'aquò, ausiguèt lo crit dels aucèls, dels passerats que dintravan liurament dins la gàbia per manjar las granas.

« Tu, l'aucelàs, li faguèron, te cal pas daissar morir de tristum coma aquò ! Te cal èsser fòrt se te vòls escapar de la gàbia : nosautres t'ajudarem, se podèm. »

Acceptèt doncas de manjar. Mas tota la jornada, malgrat los passerats se languissiá fòrça. Un fum de monde venián visitar lo Zoò : remiravan los leons, los tigres, los camèls. Los elefants e las moninas subretot. De còps, s'arrestavan davant la gàbia de Sabi-Pas.

– Mamà, fasiá un pichòt, agacha aquel, d'aucèl, cossí es òrre ! Es pas de creire ! ... E li lançavan de cacaoetas o un tròç de pan sec.

Al cap de qualque temps, pr'aquò, Sabi-Pas finiguèt per remarcar dins la fola una cara simpatica. Èra una dròlla que s'aplantava totjorn davant sa gàbia e que demorava de braves brieus abans de se n'anar en garrelejant qu'aviá una camba pus corta que l'autra.

– Que me vòl, que me tròba ? se demandava lo presonièr.

Puèi, un diluns, la pichòta garrèla tornèt. Lo Zoò èra desèrt gaireben. S'arrestèt davant el. Èran solets. Se metèt a li parlar doçament, doçament, coma l'agèsse volgut aprivadar... Sabi-Pas se sarrèt contra los barròts : vesí ben que la dròlla li voliá parlar, mas la compreniá pas e li podiá pas respondre. A la fin, compenguèt : « Ieu, Lúcia », fasiá ela en se picant lo pitre, coma aquò...

El se piquèt lo pitre, parièr, en disent : « Ieu, Sabi-Pas ». Es coma aquò que comencèron de se parlar, perque lo lendeman e los autres jorns Lúcia tornèt. Tre qu'acabava l'escòla, passava un long moment amb « l'aucèl estranh, curiós, exotic » qu'èra vengut son amic. Èra genta, li portava de causas : de pastissons, de bonbons, de libres, un tapanàs quitament, que li passèt entre los barròts, quand lo garda èra de l'autre costat e que se trobavan solets.

Sabi-Pas, podètz o creire, esperava la venguda de son amiga amb una brava impaciéncia : çò pus dur, aquò èra lo dimenge, que Lucia veniá pas. De tot biaís, aurián pas pogut se parlar... Finiguèron per se contar lor vida :

– Soi tota soleta, coma tu, fasiá Lúcia, e coma soi garrèla, tot lo monde se trufa de ieu. N'ai pro, sabes ! Urosament que soi liura, ieu. Se pòdi, t'ajudarai a sortir d'aquela gàbia e partirem al País-dels enfants-que-vòlan.

Tenguèt paraula, en efiech. Perque, un vèspre, li faguèt passar un paqueton amb un mot dedins e una lama de rèssa.

La nuèch, Sabi-Pas se botèt al trabalh : rèssa que ressaràs. En assajant de far pas de bruch, ataquèt los barròts. Auriá pogut acabar abans l'auba e s'escapar sul pic. Mas li portava pena de partir aital, ara que s'èra trobada una amiga. De li dire pas adieu. Decidiguèt d'esperar lo vèspre del lendeman.

Vegèt Lúcia qu'arribava dins l'andana, en garrelejant un pauc.

– Siás pas partit, s'estonèt la drolleta, as pas pogut ressar aqueles barròts ?

– Es pas aquò, faguèt Sabi-Pas, te voliái veire abans... Te dire grand mercés...

– Sòrt lèu, faguèt la pichòta, lo garda ven de partir de l'autre costat del jardin.

Sabi-Pas donèt un còp suls barròts ressats pendent la nuèch e sautèt defòra.

– E ben, vai-te'n, ara. Envòla-te, li diguèt Lucia. Lo País-dels-enfants-que-vòlan es davant tu, enlà, vèrs l'adrech... Es daumatge que pòsca pas volar, ieu tanben. Me prendriás amb tu ?

– Segur, Lúcia que te voldriái prene, respondèt Sabi-Pas, perque siás mon amiga... Mas se vòls venir, as pas que de me seguir... Tè, agacha un pauc çò que ven de créisser dins ton esquina...

E d'efiech, dins l'esquina de la pichòta, coma per magia, doas alas bèlas acabavan de ponchejar.

– Cossí vau far per volar ? demandèt la pichòta, tota estonada encara. Cossí vau far qu'ai pas jamai après... Auràs pas léser de m'ensenhar !

– Es pas complicat, li cridava Sabi-Pas que montava ja dins lo cèl, fai coma ieu...

Lúcia dubriguèt sas alas, las boleguèt d'aise, d'aise, e comencèt ela tanben, de montar, de montar.

Partiguèron totes dos vèrs l'adrech, totes dos, coma dos aucèls, cap al País-dels-Enfants que-vòlan.

(amb qualques adaptacions del provençal al lengadocian) Version bilinga dins BTS n°418 a la B.T. n874 .

Nòtas :

lo trepador : le trottoir. **se trufar ; se rire** : se moquer. una **deca** : une faute, défaut. **òrre** : laid. **cercar garrolha ; cercar bregas** : chercher querelle. **de bon trobar** : facile à trouver. **pincat** : juché. **fintar** : regarder attentivement. **los barròts** : les barreaux. **una monina** : une guenon. **un tapanàs** : un cache-nez. **garrèl** : boîteux. **liure,a** : libre. **l'adrech** : versant sud, Sud. **una rèssa** : une scie. **un passerat** : un moineau. **l'andana** : l'allée.

Le Bécut de Jean-François Bladé

Il y avait une fois une pauvre veuve, qui vivait dans sa maisonnette, avec ses deux enfants, un garçon et une fille. Le garçon marchait sur ses treize ans. Il était déjà fort, hardi, avisé comme pas un. La fille n'avait pas encore dix ans. Elle était jolie comme un cœur, et sage [...] Au bout de sept ans passés, le garçon dit à sa mère:

- Mère, de l'aube à la nuit, moi, vous, ma sœur, nous nous tuons à travailler, pour gagner juste de quoi manger du pain. Je veux aller chercher fortune. Mère, je veux aller au pays des Bécuts (en gascon, Bécut signifie "pourvu d'un bec", par extension un ogre), ramasser des cornes d'or, des cornes de bœufs et de moutons.
- Non, mon ami. Je ne le veux pas. Les Bécuts demeurent loin, bien loin, du côté du soleil couchant. Ils demeurent dans un pays sauvage et noir, dans un pays de hautes montagnes, où les gaves tombent de trois mille pieds. Là, il n'y a ni prêtres, ni églises, ni cimetières. Les Bécuts sont des géants grands de sept toises. Ces géants n'ont qu'un œil, juste au beau milieu du front. Tout le long du jour, ils gardent leurs bœufs et leurs moutons aux cornes d'or, et ramènent ce bétail dans les cavernes, le soir, au coucher du soleil. Quand ils attrapent un chrétien, ils le font cuire vivant, sur le grill, et l'avalent d'une bouchée. Non mon ami, tu n'iras pas chercher fortune. Tu n'iras pas chercher des cornes d'or, des cornes de bœufs et de moutons, dans le pays des Bécuts.
- Mère, excusez-moi. Cette fois, vous ne serez pas la maîtresse.

Alors, la jeune fille parla.

- Mère, vous le voyez, mon frère est un têtù. Puisqu'il n'écoute pas la raison, je veux partir avec lui. Comptez sur moi pour le garder de tout malheur.

Par force, la pauvre mère dit oui.

- Tiens, ma fille, prends cette petite croix d'argent, et ne t'en sépare ni jour, ni nuit. Elle vous portera bonheur. Partez donc, pauvres enfants [...]

Le frère et la sœur saluèrent leur mère, et partirent, le bâton à la main, la besace sur le dos. Pendant sept mois, ils marchèrent, de l'aube à la nuit, du côté du soleil couchant, vivant d'aumônes et dormant dans les étables par charité.

Enfin, ils arrivèrent dans un pays sauvage et noir, dans un pays de hautes montagnes, où les gaves tombent de trois mille pieds. Là, il n'y a ni prêtres, ni églises, ni cimetières. Là, vivent les Bécuts, des géants hauts de sept toises. Ces géants n'ont qu'un œil, juste au beau milieu du front. Tout le long du jour, ils gardent leurs bœufs et leurs moutons aux cornes d'or, et ramènent ce bétail dans les cavernes, le soir, au coucher du soleil. Quant à faire une bonne chère, la viande ne leur manque pas. Pour dîner, ils tuent un bœuf, pour souper, un mouton. Mais ils ne font aucun cas des cornes d'or, et les jettent. Quand ils attrapent un chrétien, ils le font cuire, tout vif, sur le grill, et l'avalent d'une bouchée.

Chaque jour, du lever au coucher du soleil, le frère et la sœur cherchèrent des cornes d'or dans les montagnes, se cachant comme ils pouvaient, sous les buissons, parmi les rochers, pour n'être pas vu des Bécuts. Au bout de sept jours, leurs besaces étaient pleines. Assis tous deux, au bord d'un gave, ils comptaient.

- Une, deux, trois, quatre... **nonante-huit, nonante-neuf***, cent cornes d'or. Et maintenant, nous sommes assez riches. Demain, nous retournerons chez notre mère.

En ce moment ; le soleil baissait. Un Bécut passa, chassant devant lui ses bœufs et ses moutons aux cornes d'or.

Le Bécut ! le Bécut ! [...] Ils jetèrent leurs besaces, et partirent au grand galop. Mais le Bécut avait tout vu. Il les prit, les jeta dans son grand sac, et repartit jusqu'à sa caverne, fermée d'une pierre plate du poids de cent quintaux. D'un coup d'épaule, le Bécut écarta la pierre, compta son bétail, le poussa dans la caverne, et referma l'entrée. Cela fait, il secoua son grand sac à terre.

- Petits chrétiens, soupez avec moi.
- Avec plaisir, Bécut.

Le Bécut jeta une demi-canne (mesure locale gasconne = 3 stère 20) de bûches dans l'âtre, alluma le feu, saigna un mouton, l'écorcha, jeta la peau et les deux cornes d'or dans un coin, et embrocha sa viande.

- Petits chrétiens, tournez la broche.
- Bécut, tu seras obéi.

Tandis qu'ils tournaient la broche, le Bécut posait sur la table un quintal de pain, et sept grandes cruches de vin.

- Petits chrétiens, asseyez-vous là. Ne vous laissez manquer de rien, et contez-moi des choses de votre pays.

Le garçon savait **force**** beaux contes. Il parla jusqu'à la fin du souper.

- Petit chrétien, je suis content de toi. Maintenant, à ton tour petite chrétienne. La jeune fille savait **force** belles prières, en l'honneur du Bon Dieu, [...]. Mais, au premier mot, le Bécut devint tout bleu de colère.

- - Ah ! carogne. Tu pries Dieu. Attends, attends.

Aussitôt, le Bécut saisit la jeune fille, la dépouilla de ses habits, la coucha sur un gril, et la fit cuire toute vive à petit feu.

- Petit chrétien, que dis-tu de cette grillade ? Tout à l'heure, je t'en donnerai ta part.
- Non Bécut. Les chrétiens ne se mangent pas entre eux.
- Petit chrétien, regarde. Voilà ce que je ferai de toi demain, quand tu m'auras dit tous tes beaux contes

Le garçon était blanc de colère ; mais il ne pouvait rien contre le Bécut. Il regardait sa sœur grillait toute vive à petit feu. La pauvrete serrait dans sa main droite la petite croix d'argent, dont la mère lui avait recommandé de ne se séparer ni nuit ni jour.

- Mon Dieu, criait-elle, ayez pitié de moi ! [...]
- Ah ! carogne. Tu pries Dieu, même en grillant toute vive. Attends, attends.

D'une bouchée, le Bécut l'avalait toute vive. Puis, il se coucha par terre, le long de l'âtre.

- Petit chrétien, conte-moi des choses de ton pays.

Le garçon parla jusqu'à minuit. De temps en temps, le Bécut l'interrompait.

- Petit chrétien, attise le feu. J'ai froid.

Une heure près minuit, le Bécut, plein de viande et de vin, ronflait comme un orage. Alors, le garçon pensa : Et maintenant nous allons rire. Doucement, bien doucement, il s'approcha de l'âtre, empoigna un tison rouge et pointu, et le planta, de toute sa force, dans l'œil du Bécut. Le Bécut était aveugle. Dans la caverne, il courait comme un possédé du Diable, criant à se faire entendre de cent lieues :

- Mille Dieux ! Milliard de Dieux. Je suis aveugle ! Je suis aveugle !

Le garçon riait, caché sous la litière, parmi les bœufs et les moutons aux cornes d'or. Aux cris du Bécut, ses frères se réveillèrent dans leurs cavernes.

- Ha ! ha ! ha ! Qu'est ceci ? Qu'est donc tout ceci ?

D'un coup d'épaule, ils écartèrent la pierre de cent quintaux qui fermait l'entrée de la caverne, où l'autre criait toujours :

- Mille Dieux ! Milliard de Dieux. Je suis aveugle ! Je suis aveugle !
- Frère, qui t'a mis en cet état ?
- Frères, c'est un petit chrétien. Cherchez-le partout, dans la caverne. Cherchez, que je l'avalé tout vif. Mille Dieux ! Milliard Dieux ! Je suis aveugle !

Les Bécuts cherchaient partout, sans rien trouver, tandis que le garçon riait, caché sous la litière, parmi les bœufs et les moutons aux cornes d'or.

- Cherchez, frères. Cherchez bien.

A la fin, les Bécuts se lassèrent.

- Adieu, frère. Tache de dormir. Nous reviendrons demain.

Les Bécuts refermèrent la caverne et partirent. Alors, le garçon tenta de renverser, d'un coup d'épaule la pierre de cent quintaux qui fermait l'entrée de la caverne.

- Mère de Dieu. Ce travail passe ma force.

Le Bécut écoutait.

- Je t'entends, petit chrétien. Je t'entends, canaille. Patience ! Tout aveugle que je sois, tu ne m'échapperas pas. Pendant trois jours et trois nuits, le garçon, le Bécut, et son bétail, demeurèrent dans la caverne, sans manger ni boire. A la fin, les bœufs et les moutons aux cornes d'or criaient de soif et de faim.
- Attendez, pauvres bêtes. Je vais vous ouvrir la caverne. Mais toi, petit chrétien, c'est autre chose. Patience, canaille. Tout aveugle que je sois, tu ne m'échapperas pas.

Pendant que le Bécut cherchait, à tâtons, l'entrée de la caverne, le garçon s'ajustait les cornes d'or et la peau du mouton saigné depuis trois jours. Enfin, la pierre de cent quintaux tomba.

- Doucement, pauvres bêtes. Doucement, criait le Bécut. Vous, bœufs, passez les premiers. Un par un.

Il s'assit dehors, sur le seuil de la caverne. Les bœufs passèrent les premiers, un par un, tandis que le maître tâtait les cornes de leurs têtes, et le pelage de leur dos. Il comptait :

- Un, deux, trois, quatre... Maintenant, à vous, moutons. Passez un par un.

Après les bœufs, les moutons passèrent un à un, tandis que le maître tâtait les cornes de leur tête, et la laine de leur dos. Il comptait :

- Un, deux, trois, quatre...

Parmi les moutons, le garçon attendait à quatre pattes. Son tour venu, il arriva sans peur ni crainte. Mais le Bécut se méfiait. En tâtant la laine du dos, il comprit que la peau s'ajustait mal.

- Ah ! petit chrétien. Ah ! canaille. Attends, attends !

Mais le garçon décampa plus vite que le vent. Le Bécut criait à se faire entendre de cent lieues :

- Malheur ! Le petit chrétien m'échappe. Au secours, frères ! Au secours !

Mais les frères ne vinrent pas. Alors, le Bécut se coucha de tout son long en dehors de la caverne. Caché tout près, au bord du gave, le garçon écoutait et regardait. Depuis trois jours et trois nuits, le Bécut souffrait d'une

grande envie de vomir. Dans son estomac, la jeune fille avalée vivait encore, par la vertu de la petite croix d'argent, dont sa mère lui avait commandé de ne se séparer ni jour ni nuit. Enfin, le Bécut eut un hoquet terrible, et vomit tout ce qu'il avait dans le corps. Parmi les vomissures, la jeune fille nue gisait encore vivante. Doucement, bien doucement, le garçon emporta sa sœur, la baigna dans le gave, et la couvrit avec la peau de mouton.

- Hardi ! ma sœur ! Au galop !

Une heure après, ils avaient retrouvé leurs besaces pleines de cornes d'or. Sept jours plus tard, ils étaient hors du pays des Bécuts. Ils étaient dans une ville, grande et belle comme Toulouse. Le garçon entra dans la boutique d'un orfèvre.

- Bonjour, orfèvre. Veux-tu m'acheter cette corne d'or ?

- Oui, mon ami. Je t'en donne mille pistoles.

Avec les milles pistoles, le garçon se choisit de beaux habits, et fit vêtir sa sœur en demoiselle. Il acheta un cheval superbe, avec la bride et la selle. Sur le devant de sa monture, il chargea les deux besaces pleines de cornes d'or.

- Vite, ma sœur, saute en croupe.

La jeune fille obéit, et ce cheval partit au grand galop. Sept mois après, ils arrivaient à la maisonnette de leur mère. Le garçon vida son sac à terre.

- Bonjour, mère. Voici **nonante-neuf*** cornes d'or, **nonante-neuf** cornes de bœufs et de moutons, ramassées au pays des Bécuts. Nous sommes riches. Vivons heureux.

* En occitan, quatre-vingt-dix se dit **nonanta**

** En occitan, pour exprimer une quantité importante, nous dirons par exemple :

*Lo dròlle coneissiá **fòrça** contes* ; Le garçon connaissait **force** contes, **beaucoup** de contes.

LE GARÇON

Le tomte

Dimanche 20 mars

Il était une fois un garçon. Âgé d'environ quatorze ans, il était grand et dégingandé et ses cheveux étaient blonds comme le lin. Il ne valait pas grand chose : son plaisir, c'était dormir et manger, sans compter qu'il aimait faire des bêtises.

On était dimanche matin et les parents de ce garçon se préparaient pour aller au temple. Le garçon, quant à lui, était assis en bras de chemise au coin de la table et pensait à la chance qu'il avait : son père et sa mère partis, il serait tranquille pour quelques heures. « Je vais pouvoir décrocher le fusil de papa et l'essayer une ou deux fois sans que personne ne s'en mêle », se disait-il en lui-même.

Mais ce fut presque comme si le père avait deviné les pensées du garçon car, alors qu'il franchissait le seuil pour s'en aller, il s'arrêta et se retourna.

« Puisque tu ne veux pas venir à l'église avec ta mère et moi mais préfères rester ici, dit-il, il me semble que tu pourrais au moins en profiter pour lire le sermon. Veux-tu me promettre de le faire ? »

« Oui, dit le garçon, bien sûr que je vais le faire. » Mais il pensait évidemment qu'il ne lirait que tant qu'il en aurait envie.

Jamais, il l'aurait juré, le garçon n'avait vu sa mère aussi empressée. En un clin d'œil elle fut près de l'étagère, attrapa le sermonnaire de Luther et le posa sur la table devant la fenêtre, ouvert à la page du sermon du jour. Elle feuilleta aussi le Catéchisme et le posa ouvert à côté du sermonnaire. Et, pour finir, elle tira près de la table le fauteuil à oreillettes qu'ils avaient acheté l'année précédente à la vente aux enchères du presbytère de Vemmenhög, ce fauteuil dans lequel personne d'autre que le père n'avait le droit de s'asseoir.

Assis à la même place, le garçon se disait que sa mère dépensait beaucoup d'énergie pour lui présenter tout cela puisqu'il n'avait pas l'intention de lire plus d'une page ou deux. Alors, pour la deuxième fois, ce fut comme si son père avait lu dans ses pensées. Il s'approcha du garçon et, d'une voix sévère, lui dit : « N'oublie pas de lire attentivement ! parce que quand je serai rentré je t'interrogerai sur chaque page, et gare à toi si tu en as sauté une. »

« Le sermon fait quatorze pages et demie, dit sa mère, comme pour en rajouter. Il vaudrait mieux que tu t'installes tout de suite, que tu aies le temps de tout lire.

Là-dessus, ils finirent quand même par s'en aller, et le garçon qui s'était avancé jusqu'à la porte pour les regarder partir sentait qu'il avait été pris au piège. « En ce moment, ils sont sûrement en train de se féliciter d'avoir si bien arrangé les choses, et de m'avoir obligé à courber la tête sur ce sermon tant qu'ils seront partis », pensait-il.

Mais père et mère ne se félicitaient mutuellement de rien du tout, ils étaient plutôt tristes. La maison leur appartenait, certes, mais ils ne possédaient comme terre qu'un lopin guère plus grand qu'un jardin potager. Quand ils s'étaient installés là on ne pouvait y élever qu'un cochon et quelques poules, mais ces gens étaient exceptionnellement énergiques et courageux et, aujourd'hui, ils possédaient en outre des vaches et quelques oies. Leur sort s'était considérablement amélioré et, par cette belle matinée, ils auraient rejoint le temple contents et satisfaits si leur fils ne les avait pas énormément préoccupés. Le père lui reprochait sa paresse et sa lenteur : le garçon n'avait rien voulu apprendre à l'école et était un tel bon à rien que c'était tout juste si on pouvait le laisser garder les oies. Et la mère ne contredisait aucun de ces points mais ce qui la chagrinait surtout, c'était son caractère emporté et méchant sa dureté envers les animaux et sa méchanceté envers les gens. « Que Dieu brise sa méchanceté et lui donne un autre caractère ! », dit la mère. « Sinon il fera notre malheur à tous et le sien par-dessus le marché. »

Le garçon resta un long moment à se demander s'il allait lire ou non le sermon. Puis il s'accorda avec lui-même pour penser que cette fois-ci il valait mieux obéir. Il s'installa dans le fauteuil du presbytère et commença à lire. Mais lorsqu'il eut passé un moment à prononcer machinalement les mots à mi voix, il se rendit compte que le murmure l'endormait et qu'il plongeait du nez.

Dehors, c'était la plus belle des journées printanières. On n'était encore qu'au vingt du mois de mars mais le garçon habitait dans la commune de Västra Vemmenhög, tout au sud de la Scanie, où le printemps battait déjà son plein. Ce n'était pas encore la grande verdure, mais une fraîcheur, des bourgeons. L'eau coulait dans tous les fossés et le tussilage fleurissait sur les talus. Les lichens collés sur les pierres du muret étaient bruns et lisses. La forêt de hêtres tout au bout là-bas semblait gonfler, se faire d'instant en instant plus lourde. Le ciel était haut et du bleu le plus pur. La porte de la maisonnette était entrouverte et, de l'intérieur, on entendait les trilles des alouettes. Les poules et les oies étaient sorties dans la cour et les vaches, respirant les effluves du printemps jusque dans leur étable, lançaient de temps en temps un meuglement.

Le garçon, lui, lisait et plongeait du nez et luttait contre le sommeil. «Non, se disait-il, il ne faut pas que je m'endorme, sinon jamais je n'aurai le temps de lire ça ce matin. »

Mais rien n'y fit, et il s'endormit.

Il n'aurait su dire combien de temps il avait dormi mais un léger bruit dans son dos l'avait réveillé.

Juste en face du garçon, sur le rebord de la fenêtre, était posé un petit miroir, et dans lequel presque toute la pièce se reflétait. Au moment où le garçon leva la tête, ses yeux rencontrèrent le miroir, et il s'aperçut qu'on avait ouvert le couvercle du coffre de sa mère.

Car maman possédait un grand coffre en chêne, lourd et bardé de fer, que personne d'autre qu'elle ne devait ouvrir. Maman y rangeait tout ce qu'elle avait hérité de sa propre mère et auquel elle tenait tout particulièrement. Quelques habits de paysanne d'autrefois, en drap rouge, avec le corsage court sur la taille, les jupes plissées et les plastrons brodés de perles. Il y avait aussi des coiffes blanches et amidonnées, de lourdes boucles d'argent et des chaînettes. Les gens ne portaient plus ce genre de choses, et plu sieurs fois maman avait envisagé de se débarrasser de ces vieilleries mais elle n'avait jamais vraiment eu le cœur de le faire.

Et le garçon voyait donc maintenant très nette ment dans le miroir que le couvercle du coffre était ouvert, ce qu'il n'arrivait pas à comprendre puisque, avant de partir, maman avait fermé le coffre. Le sachant seul à la maison, jamais maman n'aurait laissé le coffre ouvert.

Il se sentit mal à l'aise. Il avait peur : un voleur s'était peut-être introduit dans la maison? Il n'osait pas bouger. Il resta immobile, les yeux fixés sur le miroir. Tandis qu'il attendait ainsi sans bouger que le voleur voulût bien se manifester, il commença à se demander ce qu'était cette ombre noire qui tombait sur le bord du coffre. Il regarda et regarda encore mais il ne voulut pas en croire ses yeux. Car ce qui au début avait eu l'air d'une ombre était devenu de plus en plus net et, bientôt, il lui fallut admettre qu'il s'agissait de quelque chose de réel. Un tomte, oui, un tomte, était assis à califourchon sur le bord du coffre.

Le garçon avait bien sûr déjà entendu parler des tomtes, mais jamais il n'avait imaginé qu'ils puissent être si petits. Celui qui était assis sur le bord du coffre n'était pas plus haut que la largeur d'une main. Son visage était vieux, ridé, imberbe, et il était vêtu d'un long manteau noir, d'une culotte courte et d'un chapeau noir à large bord. Il faisait très propre avec ses dentelles blanches autour du cou et des poignets, des boucles sur ses souliers et des jarrettières nouées en rosettes. Il avait sorti du coffre un plastron brodé et admirait l'ouvrage d'autrefois avec un tel recueillement qu'il ne remarqua pas que le garçon s'était réveillé.

Le garçon fut plutôt étonné de voir là ce tomte, mais il n'eut pas particulièrement peur. Comment avoir peur de quelqu'un d'aussi petit ? Et comme ce tomte paraissait si absorbé par ses affaires qu'il en avait perdu la vue et l'ouïe, le garçon se dit qu'il serait amusant de lui jouer un tour : de le bousculer dans le coffre et de refermer le couvercle sur lui ou quelque chose de ce genre.

Mais le garçon n'était quand même pas suffisamment courageux pour toucher le tomte de ses mains, et il chercha des yeux quelque chose dans la maison qui pourrait lui servir à le pousser. Ses yeux allèrent de la banquette à couvercle à la table à battants, puis de la table à battants au fourneau. Ils montèrent vers les marmites et la cafetière posées sur une étagère à côté du fourneau, descendirent sur le seau à eau près de la porte et de là passèrent aux louches, aux couteaux, aux fourchettes, aux plats et aux assiettes qu'on voyait par la porte entrouverte du placard. Il regarda le fusil de papa suspendu au mur à côté des portraits des rois du Danemark, puis les géraniums et les fuchsias qui fleurissaient à la fenêtre. Et, pour finir, son regard tomba sur un vieux filet à mouches suspendu dans l'encoignure de la fenêtre.

A peine avait-il aperçu le filet qu'il l'attrapa, se leva d'un bond et le fit glisser le long du coffre. Et lui-même fut surpris de sa chance. Il n'aurait su dire comment il y était arrivé mais le tomte était pris. Le pauvre gigotait au fond du filet, la tête en bas, et incapable de s'en sortir.

Au début, le garçon se demanda ce qu'il allait faire de sa capture. Il balançait seulement le filet de droite et de gauche, histoire de ne pas laisser au tomte un moment de répit qui lui permettrait de grimper.

Le tomte se mit à parler et le supplia de toute son âme de le relâcher. Depuis des années il leur rendait de bons services et il méritait meilleur traitement. Si le garçon le relâchait, il lui offrirait une vieille rixdale, une cuillère en argent et une pièce d'or, aussi grande que le boîtier de la montre de gousset en argent de son père.

Le garçon ne trouva pas l'offre très intéressante, par contre, depuis qu'il avait le tomte en son pouvoir, il commençait à avoir peur de lui. Il se rendait compte qu'il venait de s'attaquer à quelque chose d'inconnu et de terrible qui n'appartenait pas à son monde à lui, et il n'avait qu'une envie, se débarrasser de cette diablerie.

Il accepta donc immédiatement l'offre et arrêta d'agiter le filet pour permettre au tomte de remonter. Mais lorsque le tomte fut presque sorti du filet, l'idée vint au garçon qu'il aurait dû exiger des fortunes et toutes sortes de bonnes choses. Qu'il aurait au moins dû demander au tomte de lui faire entrer le sermon dans la tête à l'aide de quelque sortilège. « Que je suis bête de le laisser filer ! » pensa-t-il et il se remit à secouer le filet pour faire basculer le tomte au fond.

Mais au moment même où le garçon commençait cela, il reçut une gifle si épouvantable qu'il crut que sa tête allait éclater. Il alla heurter un mur, puis un autre et, pour finir, il s'écrouta par terre, où il resta étendu sans connaissance. Quand il revint à lui il se trouvait seul dans la maison et ne voyait pas trace du tomte. Le couvercle du coffre était fermé et le filet à mouches suspendu à sa place habituelle contre la fenêtre. S'il n'avait

pas encore ressenti sur sa joue droite la brûlure de la gifle, il aurait été tenté de croire que tout cela n'avait été qu'un rêve. « En tout cas, papa et maman ne manqueront pas de dire que c'en était un, pensa-t-il, et ils n'abrègeront pas le sermon pour cause de tomte. Il vaut mieux que je me remette à la lecture. »

Mais lorsqu'il voulut se diriger vers la table, il remarqua quelque chose d'étrange. La maison ne pouvait pas avoir grandi comme ça ! Mais alors, pourquoi fallait-il beaucoup plus de pas que d'habitude pour arriver à la table ? Et qu'était-il arrivé au fauteuil ? Il n'avait pas l'air plus grand que tout à l'heure, mais pour atteindre le siège il lui fallut d'abord se hisser sur la barre transversale entre les pieds. Et même chose pour la table. Impossible de regarder sur la table s'il ne montait pas d'abord sur l'accoudoir. « Mais, bon sang, qu'est-ce que tout cela signifie ? s'exclama le garçon. Si je comprends bien, le tomte a ensorcelé le fauteuil et la table et la maison tout entière. »

Le sermonnaire était posé sur la table, apparemment identique à lui-même, mais là encore les choses étaient absurdes, car le garçon n'arrivait pas à lire un seul mot du texte s'il ne se mettait pas debout dessus.

Il lut quelques lignes mais ensuite, par hasard, il leva les yeux. Et, comme son regard tomba droit sur le miroir, il cria très fort :

« Hé, mais c'est qu'il y en a un autre ! »

Car dans le miroir, très distinctement, il voyait un petit, petit gamin vêtu d'un bonnet pointu et d'une culotte de cuir.

« Celui-là, il est habillé exactement comme moi ! » dit le garçon, si étonné qu'il claqua ses mains l'une contre l'autre. Et il vit le gamin du miroir faire la même chose.

Alors il se mit à se tirer les cheveux et à se pincer les bras et à tournicoter, et instantanément l'autre l'imitait, l'autre dans le miroir.

Plusieurs fois le garçon fit le tour du miroir en courant pour voir s'il y avait un petit gamin caché derrière. Mais il ne découvrit personne et bientôt se mit à trembler de terreur. Car il comprenait maintenant que le tomte l'avait ensorcelé et que le gamin qu'il voyait se refléter dans le miroir, c'était lui-même.

Les oies sauvages

Le garçon refusait de croire qu'il avait été transformé en tomte. « Je dois être en train de rêver ou de délirer, pensa-t-il. Dans quelques instants je serai redevenu un être humain. »

Il s'avança devant le miroir et ferma les yeux pour ne les rouvrir qu'au bout de quelques minutes, certain qu'alors tout serait normal. Mais ce ne fut pas le cas, il était et restait aussi petit. A part cela il se trouvait exactement le même qu'avant. Les cheveux blond filasse et les taches de rousseur sur le nez et les pièces sur la culotte de cuir et la chaussette raccommodée, tout était pareil, à part que ça avait rétréci.

Non, inutile de rester immobile et d'attendre, ça, il le comprit vite. Il fallait trouver une solution. La plus sage était probablement de retrouver le tomte et de se réconcilier avec lui.

Il sauta par terre et commença à chercher. Il regarda derrière des chaises et des armoires et sous la banquette à couvercle et dans le four. Il se glissa même dans quelques trous de souris, mais impossible de retrouver ce tomte.

Tout en cherchant, il pleurait et priait et promettait tout ce qu'on peut imaginer. Plus jamais il ne manquerait à sa parole envers quelqu'un, plus jamais il ne serait méchant, plus jamais il ne s'endormirait au milieu du sermon. Pourvu seulement qu'il pût redevenir humain et il serait le meilleur des garçons, le plus gentil et le plus obéissant. Mais il avait beau promettre, c'était peine perdue.

Tout à coup, il se souvint que maman avait dit que le peuple des petits habitait souvent dans les étables, et sans tarder il décida d'y aller voir s'il retrouvait le tomte. Comme la porte de la maison était ouverte - sacrée chance, sinon jamais il n'aurait pu atteindre la serrure pour l'ouvrir - il put sortir sans peine.

Arrivé de l'autre côté de la porte, il chercha ses sabots, puisque à l'intérieur il marchait évidemment en chaussettes. Il se demandait comment il allait se débrouiller avec ses gros sabots lourds lorsqu'il vit une paire de petits sabots qui l'attendaient sur le seuil. Mais quand il comprit que le tomte avait poussé la sollicitude jusqu'à lui transformer aussi ses sabots, il n'en fut que plus inquiet. Apparemment, ce désastre était prévu pour durer longtemps.

Un moineau sautillait sur la vieille planche de chêne posée sur le seuil devant la porte. A peine vit-il le garçon qu'il se mit à pépier très fort : « Tuit ! Tuit ! Regardez Nils le gardeur d'oies ! Regardez ce petit Poucet ! Regardez Nils Holgersson Poucet ! »

Immédiatement, les oies et les poules tournèrent leurs yeux vers le garçon, et ce furent des caquètements épouvantables. « Cocorico, cria le coq, c'est bien fait pour lui. Cocorico, il m'a tiré la crête. » « Cot, cot, cot, c'est bien fait pour lui », crièrent les poules qui continuèrent ainsi comme si elles n'avaient plus voulu s'arrêter. Les oies se rassemblèrent en un mur compact, avancèrent leur tête et demandèrent : « Mais qui lui a fait ça ? Mais qui lui a fait ça ? » Dans l'histoire, le plus étrange c'était que Nils comprenait ce que tous disaient. Il en fut

si étonné qu'il s'arrêta sur le pas de la porte et écouta. « Ça doit être par ce que j'ai été transformé en tomte, se dit-il, c'est sûrement pour ça que je comprends la voix des oiseaux. »

Comme il ne supportait pas d'entendre les poules répéter que c'était bien fait pour lui, il leur jeta une pierre en criant : « Taisez-vous, volatiles de malheur ! »

Mais il avait oublié qu'il n'était plus celui que les poules craignaient. Toute la bande de poules se précipita vers lui, l'encercla et cria : « Cot, cot, cot, c'est bien fait pour toi. Cot, cot, cot, c'est bien fait pour toi. »

Le garçon essaya alors de leur échapper, mais les poules le poursuivirent, et en criant si fort qu'il faillit en devenir sourd. Il ne leur aurait sans doute jamais échappé si le chat de la maison n'était pas arrivé. Dès que les poules l'aperçurent, elles se turent et firent comme si elles n'avaient d'autre idée en tête que de gratter le sol pour y trouver des vers.

Le garçon courut immédiatement auprès du chat.

« Mon Minou chéri, dit-il, tu dois connaître tous les coins et recoins de la ferme. S'il te plaît, il faut que tu me dises où je pourrai trouver le tomte. »

Le chat ne répondit pas tout de suite. Il se coucha, ramena soigneusement sa queue devant ses pattes et dévisagea le garçon. C'était un gros chat noir avec une tache blanche sur le devant. Ses poils lisses brillaient au soleil. Ses griffes étaient rentrées et ses yeux d'un gris uni, percé seulement d'une étroite fente au milieu. Tout en lui respirait la douceur.

« C'est vrai, je sais où habite le tomte, dit-il d'une voix suave, mais il n'est pas certain que j'aie envie de te le dire. »

« Mais mon Minou chéri, il faut que tu m'aides, dit le garçon. Ne vois-tu pas qu'il m'a ensorcelé ? »

Le chat ouvrit légèrement les yeux et l'on commença à y voir percer une lueur méchante et verte. Il ronronna et ronfla de satisfaction avant de répondre.

« Devrais-je t'aider pour toutes les fois où tu m'as tiré la queue ? » finit-il par dire.

Alors le garçon se fâcha et oublia complètement sa petite taille et son impuissance.

« Je vais te la tirer encore une fois, moi, tu vas voir ! » dit-il en se précipitant sur le chat.

En une seconde le chat se transforma à un tel point que le garçon eut de la peine à croire qu'il s'agissait du même animal. Le moindre poil de son corps était dressé, le dos était arqué, les pattes plus longues, les griffes raclaient le sol, la queue était devenue courte et épaisse, les oreilles couchées en arrière, et comme un feu brillait dans ses yeux grands ouverts.

Le garçon n'avait pas l'intention de se laisser effrayer par un chat, et il fit un nouveau pas en avant. Mais alors le chat bondit, atterrit droit sur le garçon, le renversa par terre et resta au-dessus de lui, les pattes avant écrasant sa poitrine et la gueule ouverte contre sa gorge.

Le garçon sentit les griffes passer à travers son gilet et sa chemise et pénétrer dans sa peau, sentit les canines acérées lui chatouiller la gorge. De toutes ses forces il appela au secours.

Mais personne ne vint, et il sut que sa dernière heure était arrivée. Alors, il sentit que le chat rentrait ses griffes et relâchait la menace sur sa gorge.

« Bon, dit-il, maintenant ça suffit. Je te laisse pour cette fois à cause de notre maîtresse. Je tenais simplement à ce que tu saches qui de nous deux détient le pouvoir désormais. »

Sur ce, le chat s'en alla, l'air aussi doux et aussi docile que quand il était arrivé. Le garçon se sentait si honteux qu'il ne dit pas un mot mais se hâta de gagner l'étable pour y chercher le tomte.

Trois vaches seulement s'y trouvaient. Mais à l'entrée du garçon elles poussèrent de tels meuglements et firent un tel vacarme qu'on aurait dit qu'elles étaient au moins trente.

« Meuh, meuh, meuh, meuglait Rose de Mai. Qu'il est bon de savoir qu'il existe une justice en ce monde. »

« Meuh, meuh, meuh », entonnèrent-elles à l'unisson. Il n'arrivait pas à entendre ce qu'elles disaient puisque toutes criaient en même temps.

Le garçon voulait s'enquérir du tomte, mais impossible de se faire entendre tant leur agitation était grande. Elles se comportaient comme quand il entraient les voir, accompagné d'un chien étranger. Elles donnaient des coups de leurs pattes arrière, secouaient leurs colliers, tournaient la tête, prêtes à donner des coups de corne.

« Amène-toi, dit Rose-de-Mai, et tu te ramasseras une ruade que tu n'oublieras pas de sitôt ! »

« Avance, dit Lys-d'Or, que je te fasse danser sur mes cornes ! » « Approche, et tu verras ce que je sentais quand tu me balançais ton sabot dessus, comme tu le faisais l'été dernier ! » rugit Étoile.

« Viens ici que je te rembourse la guêpe que tu m'as lâchée dans l'oreille ! » hurla Lys-d'Or.

Rose-de-Mai était la plus âgée et la plus sage d'entre elles, mais aussi la plus en colère.

« Viens me voir, dit-elle, que je puisse te faire payer toutes les fois où tu as renversé le tabouret de ta mère quand elle trayait, et pour tous les croche-pieds que tu lui as faits quand elle passait avec le seau plein de lait, et pour toutes les larmes qu'elle a pleurées ici pour toi. »

Le garçon voulut dire qu'il regrettait d'avoir été méchant envers elles, et qu'à l'avenir il serait toujours gentil, si seulement elles lui disaient où se trouvait le tomte. Mais les vaches ne l'écoutaient pas. Elles se démenaient

tant qu'il eut peur que l'une d'elles ne réussît à se dégager, et il estima préférable de se retirer discrètement de l'étable.

Une fois dehors, le découragement l'assaillit. Il se rendait compte que personne dans la ferme ne serait prêt à l'aider à retrouver le tomte. Et qu'il ne servirait probablement pas à grand-chose de le trouver.

Il grimpa sur le large muret de pierre envahi d'épines et de ronces qui entourait la petite ferme et s'y installa pour réfléchir à ce qui allait se passer s'il ne retrouvait pas sa taille humaine. Quand papa et maman reviendraient de l'église, ce serait la grande surprise. Oui, une surprise pour tout le pays même, et des gens viendraient le voir d'Ostra Vemmenhög et de Torp et de Skurup; de tout le canton de Vemmenhög on viendrait le voir. Et papa et maman l'emmèneraient peut-être même à la foire de Kivik pour le montrer.

Non, c'était horrible de penser à ça. Il n'avait qu'une envie : ne plus jamais être vu par personne. Il était profondément malheureux. Personne au monde n'était aussi malheureux que lui. Il n'était plus un être humain, mais un monstre.

Et, progressivement, il se rendait compte de ce que cela signifiait de ne plus être un humain. Désormais il était à l'écart de tout : il ne pourrait plus jouer avec d'autres garçons, il ne pourrait plus reprendre la ferme après ses parents, et il ne pourrait certainement pas trouver de jeune fille qui accepterait de l'épouser.

Il était assis là à contempler sa maison, une petite maison à colombage blanchie à la chaux comme enfoncée dans la terre sous le poids du long toit de chaume pentu. Les dépendances aussi étaient petites et les bouts de champs si étroits qu'un cheval y faisait difficilement demi-tour. Mais si petite et si pauvre fût-elle, elle restait bien trop grande pour lui. Il n'était pas en mesure d'exiger meilleur logis qu'un trou par terre dans l'étable.

Le temps était merveilleusement beau. Autour de lui, tout clapotait, bourgeonnait et gazouillait. Mais le chagrin qui l'affligeait était énorme. Jamais plus il ne se réjouirait de quoi que ce soit.

Jamais il n'avait vu le ciel aussi bleu qu'aujourd'hui. Et des oiseaux migrateurs le parcouraient. Venus de l'étranger, ils avaient traversé la mer Baltique et se dirigeaient droit sur Smygehuk avant de filer vers le nord. Il y en avait de toutes les espèces mais il ne savait reconnaître que les oies sauvages, qui volent en deux longues lignes se rejoignant en pointe.

Plusieurs bandes d'oies sauvages étaient déjà passées. Elles volaient haut dans le ciel mais il les entendait quand même crier : « Nous montons vers les montagnes du Nord. Nous montons vers les montagnes du Nord. »

Quand les oies sauvages aperçurent les oies domestiques qui se promenaient dans la cour, elles se rapprochèrent du sol pour les appeler.

« Venez ! Venez ! Nous montons vers les montagnes du Nord. »

Les oies domestiques ne purent s'empêcher de dresser la tête et d'écouter. Mais elles répondirent tout à fait raisonnablement : « Nous sommes bien là où nous sommes. Nous sommes bien là où nous sommes. »

La journée, donc, était fabuleusement belle, et ce devait être un formidable plaisir que de voler dans cet air si frais et si léger. Et à chaque passage d'une nouvelle bande d'oies sauvages, les oies domestiques s'agitaient un peu plus. Parfois elles battaient des ailes, comme si elles avaient eu envie de les rejoindre. Mais alors la vieille mère oie se trouvait toujours là pour dire : « Ne soyez pas bécasses maintenant ! Celles-là vont souffrir tant et plus de la faim et du froid. »

Il y avait un jeune jars à qui les appels des oies sauvages avaient donné une véritable envie de voyager. « S'il en passe encore une bande, je m'en vais avec elles », dit-il. Et bientôt une nouvelle bande arriva et appela comme les autres. Et, cette fois, le jeune jars répondit :

« Attendez-moi ! Attendez-moi ! J'arrive. » Il étendit ses ailes et s'éleva dans l'air, mais il était si peu habitué à voler qu'il retomba par terre.

Les oies sauvages, cependant, devaient avoir entendu ses cris car elles firent demi-tour et repassèrent lentement pour voir s'il venait vraiment.

« Attendez-moi ! Attendez-moi ! » cria-t-il en faisant une nouvelle tentative.

Allongé sur le muret, le garçon écoutait tout cela. « Ce serait bien dommage, pensa-t-il, si le grand jars nous quittait. Papa et maman seraient terriblement malheureux s'ils ne le trouvaient pas en rentrant du temple. »

Et, tandis qu'il pensait cela, il oublia une nouvelle fois sa taille et son impuissance. Il bondit droit dans le troupeau d'oies et jeta ses bras autour du cou du jars.

« Toi, il n'est pas question que tu t'en ailles ! » cria-t-il.

Mais à ce moment précis le jars venait de découvrir la manière de s'élever du sol. Il fut incapable, par contre, de s'arrêter pour faire tomber le garçon, et celui-ci dut l'accompagner dans les airs.

Le décollage fut si rapide que le garçon en eut le vertige. Et avant même d'avoir l'idée de lâcher le cou du jars, il se trouva si haut que toute chute aurait signifié la mort.

Tout ce qu'il pouvait faire pour améliorer sa situation, c'était d'essayer de rejoindre le dos du jars. Ce qu'il entreprit comme il put mais non sans peine. De même qu'il eut du mal à se maintenir sur le dos glissant entre les deux ailes qui battaient l'air. Il dut plonger profondément ses mains dans les plumes et le duvet et s'y agripper pour ne pas glisser vers l'abîme.

LO DRÒLLE

Lo tomte

Dimenge 20 de març

Un còp i aviá un dròlle. Deviá anar suls catòrze ans, èra grand e desbigossat, aviá lo pel blond coma lo lin. Valiá pas gaire : son plaser èra dormir e manjar, sens parlar que li agradava de far d'asenadas.

Èrem dimenge matin e los parents d'aquel dròlle s'aprestavan per anar al temple. Lo dròlle, el, èra segut al caire de la taula, margas rebussadas e se pensava que tot s'endeveniá plan : lo paire e la maire partits, seriá tranquil qualques oras. « Poirai despenjar lo fusilh del papà e l'ensajarai un parelhat de còps sens que degun se'n maine », se disiá entre el.

Solament foguèt de gaire coma se lo paire aviá devinadas las pensadas del dròlle ; al moment de passar lo pas de la pòrta per partir, s'arrestèt e se revirèt :

« Estant que vòls pas venir a la glèisa amb nosautres e qu'estimas mai demorar aici, faguèt, me sembla qu'o poiriás aprofèchar per legir lo presic. Me prometes de o far ? »

« Òc-ben, diguèt lo dròlle, o farai, de segur. ». Mas, solide, pensava que legiriá pas que coma n'auriá enveja.

Jamai de la vida, n'auriá jurat, lo dròlle aviá pas vista sa maire s'afanar aital. Dins un virat d'uèlh, foguèt a la laissa, atrapèt lo sermonari de Lutèr e lo pausèt sus la taula, dubèt a la pagina del presic del jorn. Fulhetèt lo Catequisme e lo pausèt dubèt còsta lo sermonari. E per acabar, tirèt al ras de la taula lo cadieral de braces qu'avián crompat l'an delà a la venda a l'enquant de la caminada de Vemmenhög, aquel cadieral que degun pus que lo paire i se podiá pas sèire.

Segut a la meteissa plaça, lo dròlle se pensava que la siá maire metiá plan energia per li presentar tot aquò, del moment que voliá pas legir mai d'una pagina o doas. Alara, un còp de mai, foguèt coma se son paire aviá legidas sas pensadas. Se sarrèt del dròlle e d'una votz bronca, li diguèt : « Oblides pas de legir atentivament, que quand tornarai, t'interrogarai sus cada pagina e gara se n'as sautada una ! »

« Lo presic fa catòrze paginas e mièja, diguèt la maire coma per cachar. Valdriá mai que t'installèsses sul pic per aver léser de tot legir. »

Aquò dich, finiguèron per partir, ça que la, e lo dròlle qu'aviá avançat sus la pòrta per los agachar se n'anar, sentiá qu'èra tombat dins una trapèla. « Ara se devon felicitar d'aver tan plan arregadas las causas e de m'aver forçat a baissat lo cap sus aquel presic tot lo temps que seràn partits », se pensèt.

Mas lo paire e la maire se felicitavan pas de res, èran tristes puslèu. De segur, l'ostal èra lor, mas coma tèrra, avián pas qu'un peçorlin pas gaire pus bèl qu'un òrt. Quand çai èran venguts, i pòdian pas téner qu'un pòrc e qualques galinas, mas aquelas gents èran valents e coratjoses coma degun e uèi avián de vacas tanben, e un tropelon d'aucas. La se passavan plan melhor e aquel polit matin, serián anats al temple contents e uroses se lo dròlle los aviá pas faches traire mal. Lo paire li fasiá repròchi de sa pigresa e de sa lentor : lo dròlle aviá pas volgut aprener res a l'escòla e èra tament paucval qu'èra a pro pena se lo podián daissar gardar las aucas. E la maire lo contradisiá pas de res, mas çò que mai la fasiá biscal, èra son anar colerós e marrit, sa duretad per las bèstias e son marridum pel monde. « Que Dieu brise son marridum e li balhe un autre caractèr ! diguèt la maire. Si que non farà lo nòstre malastre e lo seu per subrepés. »

Lo dròlle demorèt un brave brieu a se demandar se legiriá lo presic o non. Puèi convenguèt qu'aqueste còp, valiá mai obesir. Se seguèt sul cadieral de la caminada e comencèt de legir. Mas quand aguèt passat un moment a prononciar los mots a mièja votz, mecanicament, se mainèt que lo mormolhar l'aconsomissiá e que cavecava.

Defòra, fasiá la pus polida de las jornadas de prima. Èrem pas qu'al vint del mes de març encara, mas lo dròlle demorava dins la comuna de Västra Vemmenhög, al sud de l'Escania, e la prima èra dins son fòrt. Èra pas lo grand verd encara, mas una frescor, de borrons. L'aiga rajava dins totes los valats e lo pèpolin florissiá pels taps. Los liquèns de las pèiras de la paredòta èran bruns e lises. La forèst de faus, enlà, semblava que se conflès e d'un moment a l'autre, se fasiá pus pesanta. Lo cèl èra naut e del blau pus blos. La pòrta de l'ostalon èra entredubèrta e de dedins, s'ausissiá los tiraliris de las alausetas. Las polas e las aucas èran sortidas dins la cort e las vacas que de lor estable flairavan los efluvís de la prima, d'aicí enlà, trasián un bramal.

Lo dròlle, el, legissiá e cavecava e luchava que se podiá pas parar del sòm. « Non, çò disiá, me cal pas adormir, si que non aurai pas jamai léser de legir tot aquò uèi matin. »

Mas i poguèt pas res e s'adormiguèt.

Auriá pas pogut dire quant de temps aviá dormit mas un pichòt bruch darrièr el l'aviá desrevelhat.

Just en fàcia del dròlle, sul bòrd de la fenèstra, i avián pausat un miralhet que tota la pèça gaireben i se miralhava. Quand lo dròlle levèt lo cap, sos uèlhs se portèron sul miralh e se mainèt que lo cobertor del còfre de la maire èra estat dubèrt.

La mamà aviá un grand còfre de garric, pesant, bardat de ferramentas, que degun a part ela deviá pas dubrir. La mamà i recaptava tot çò qu'aviá eiretat de la siá pròpria maire e i teniá particularament. Qualques vestits de paísana d'un còp èra, de drap roge, amb lo casabèc cort, la gonèla plecada e los plastrons brodats de pèrlas. I aviá tanbende còfas blancas empesadas, de boclas d'argent pesugas e de cadenas. Las gents portavan pas pus aquela mena de causas, e mai d'un còp la mamà aviá pensat de se desfar d'aqueles antifèris mas n'aviá pas jamai agut lo vam.

E ara, lo dròlle vesia plan netament dins lo miralh que lo cobertor del còfre èra dubèrt, çò qu'arribava pas a comprene perque, abans de partir, la mamà aviá barrat lo còfre. De lo saber sol a l'ostal, la mamà auriá pas jamai daissat lo còfre dubèrt.

Se sentiguèt mal a l'aise. Aviá paur : benlèu un raubaire s'èra engulhat dins l'ostal ? Ausava pas bolegar. Demorava en una, los uèlhs clavats sul miralh.

Coma esperava aital, sens bolegar, que lo panaire se volguès manifestar, comencèt de se demandar qu'èra aquela ombra negra que tombava sul bòrd del còfre. Agachèt e tornèt agachar mas ne foguèt estabosit. Çò que al començament li aviá semblat una ombra, èra vengut de mai en mai net e calguèt ben qu'admetès lèu qu'èra quicòm de real. Un tomte, òc-ben, un tomte se sesia d'escambarlons sul còfre.

Lo dròlle aviá ja ausit parlar dels tomtes, de segur, mas jamai se seria pas pensat que poguèsson èsser tan pichons. Aqueste, segut sul bòrd del còfre, èra naut d'un badaman, pas mai. La siá cara rugada, sens barba, rendia lo vièlh e portava un mantèl negre long, de cauças cortas e un capèl negre alalarg. Fasiá acapsat e net amb las dentèlas blancas al torn del còl e dels ponhets, las boclas dels sabatons e las cambaligas nosadas en roseta. Aviá sortit del còfre un plastron brodat e remirava l'obratge d'un còp èra tament reculhit que se mainèt pas que lo dròlle s'èra desrevelhat.

Lo dròlle foguèt pro susprés de veire lo tomte aquí, mas n'aguèt pas paur a l'en delà. Cossí aver paur de qualqu'un de tan pichon ? E coma aquel tomte semblava tant afiscat a sos afars que n'aviá perdut lo veire e l'ausir, lo dròlle se diguèt que seria un plaser de li far qualque torn : de lo far crombimbar dins lo còfre e de tampar lo cobertor o quicòm aital.

Sonque lo dròlle èra pas pro coratjós per tocar lo tomte de sas mans, e dels uèlhs, cerquèt quicòm dins l'ostal que se'n poguès servir per lo butar. Sos uèlhs anèron del bancal a la taula e puèi de la taula al fornèl. Montèron a las olas e a la cafetièra collocadas sus una pòste a costat del fornèl, davalèron al blachin al ras de la pòrta e d'aquí passèron a las caças, als cotèls, a las forquetas, als plats e a las siètas que se vesian per la pòrta entredubèrta del placard. Agachèt lo fusilh del papà que penjava a la paret còsta los retraches dels reis de Danemarc, puèi los geranioms e las fúshias que florissian sul relisset de la fenèstra. Per acabar, lo seu agach tombèt sus un filet de moscas vièlh penjat dins la cantonada de la fenèstra.

A pro pena veire lo filet, l'emponhèt, se levèt d'una espencha e lo faguèt lisar lo long del còfre. El quitament foguèt susprés de i endevenir aital. Auriá pas pogut dire cossí aviá capitat mas lo tomte èra presonier. Arpatejava, lo paure el, al fons del filet, lo cap en jos, sens poder se tirar d'aquí.

Al començament, lo dròlle se demandèt que diable anava far de sa captura. Balançava lo filet de drecha a esquèrra per daissar pas al tomte lo mendre moment que li permetès d'escalar.

Aqueste se metèt a li parlar e lo supliquèt que lo daissès anar. N'aviá d'annadas que lor rendia de braves servicis e se meritava melhor tractament. Se lo dròlle lo daissava partir, li ofriria una risdala vièlha, un culhièr d'argent e una pèça d'aur, tan bèla coma la mòstra de pòcha d'argent del seu paire.

Lo dròlle, aquela ofèrta li agradèt pas gaire, per contra dempuèi qu'aviá lo tomte en son poder, començava d'aver paur d'el. Se trachava que venia de s'atacar a quicòm de desconegut e de terrible qu'èra pas del seu mond, e aviá pas qu'una idèa, se desfar d'aquela diablaria.

Sul pic, acceptèt l'ofèrta e quitèt de brandir lo filet, que lo tomte poguès tornar montar. Mas quand lo tomte foguèt sortit del filet o gaireben, l'idèa venguèt al dròlle qu'auria degut exigir de fortunas e tota mena de bonas causas. Qu'al mens auriá degut demandar al tomte que li faguès encapar lo presic amb l'ajuda de qualque mascariá. « Que soi bèstia de lo daissar anar ! » se pensèt, e se tornèt metre a brandir lo filet per lo tornar far capitolar al fons.

Mas al quite moment que lo dròlle entreprenia aquò, amassèt un fotral de soflèt que creguèt que lo cap li anava espetar. Anèt trucar per una paret e puèi per l'autra e per acabar s'alastrèt e demorèt aquí tot estavanit.

Quand se remetèt, se trobèt sol dins l'ostal e vegèt pas la mendre traça del tomte. Lo cobertor del còfre èra barrat e lo filet de las moscas penjava a la siá plaça contra la fenèstra. S'aviá pas sentida la gauta drecha li cendre de la cremor del soflèt, seria estat en vam de creire que tot aquò èra pas qu'un sòmi. « Dins totes los cases, mon mond mancaràn pas de dire que n'èra un, se pensèt, e m'acorcharàn pas lo presic pr'amor del tomte. Val mai que me torne atrapar a legir. »

Mas quand volguèt anar cap a la taula, remarquèt quicòm d'estrany. L'ostal podiá pas aver crescut aital ! Mas alara, perqué caliá plan mai de passes que de costuma per aténher la taula ? E lo cadieral, que li èra arribat ? Semblava pas pus grand que totara, mas per arribar al sèti calguèt qu'escalès sus la barra entremièg lo pès. Parièr per la taula. Impossible d'agachar sus la taula sens montar sul braç del cadieral d'en primièr.

« Mas que diable vòl dire tot aquò ? s'exclamèt lo dròlle. Se compreni plan, lo tomte a emmascat lo cadieral, la taula e tot l'ostal. »

Lo sermonari èra dubèrt sus la taula, coma abans en aparença, mas aquí tornar, las causas èran absurdas : lo dròlle ne podiá pas legir un quite mot sens i se quilhar dessús.

Legiguèt quelques linhas e puèi, per azard, levèt los uèlhs. E coma lo seu agach tombèt drech sul miralh, cridèt :

« È ! aquò's que n'i a un autre ! »

Òc, dins lo miralh, fòrt precisament, i vesiá un drollet pichon, pichonèl que portava un bonet ponchut e un parelh de cauças cortas de cuèr.

« Aqueste, es abilhat exactament coma ieu ! » faguèt lo dròlle, tan estonat que piquèt de las mans, una contra l'autra. E vegèt lo drollet del miralh far çò meteís.

Alara se metèt a se tirar lo pel e a se peçugar lo braç e a tornejjar, e sul pic, l'autre l'escarnissiá, l'autre dins lo miralh.

Mai d'un còp, lo dròlle faguèt lo torn del miralh en corrent, per veire se i aviá un drollet rescondut darrièr. Mas trobèt pas degun e se metèt lèu a tremolar de la terror. Compreniá ara que lo tomte l'aviá emmascat e qu'èra el, lo drollet que vesiá dins lo miralh.

Las aucas salvatjas

Lo drollet se refusava de creire qu'èra estat cambiat en tomte. « Devi somiar o desparlar, se pensèt. Dins un moment, serai un èsser uman tornarmai. »

Avancèt davant lo miralh e cluquèt los uèlhs per los tornar pas dubrir qu'al cap de quelques minutas, segur que tot seriá normal. Solament foguèt pas lo cas, èra e demorava tan pichon. Levat aquò, se trobava lo meteís coma abans. Lo pel blondàs, lo nas tesselat, los petaces sus las cauças de cuèr, la cauceta sarcida, tot èra parièr, a part que s'èra retirat.

Non, èra pas la pena de demorar en una e d'esperar, aquò o comprenguèt lèu. Caliá trobar un remèdi. Çò pus rasonable, probable, èra de tornar trobar lo tomte e de se reconciliar amb el.

Sautèt per tèrra e comencèt de cercar. Agachèt darrièr las cadieras, darrièr los armaris e jol banc e dins lo forn. S'engulhèt dins qualque trauc de mirga quitament, mas impossible de tornar trobar aquel tomte.

Tot en cercant, plorava e pregava e prometiá tot çò que vos podètz imaginar. Jamai pus mancariá pas de paraula, jamai pus seriá pas marrit, jamai pus s'adormiriá pas pel mièg del presic. Mas que solament poguèt tornar uman, seriá lo dròlle pus brave, pus aimable e pus obesissent de totes los dròlles. Ni per prometre, res i fasiá pas res.

Tot d'una, se sovenguèt que la mamà li aviá dich que lo pòble dels pichonèls demorava sovent dins los estables e sens esperar mai decidiguèt d'anar veire se i tornava trobar lo tomte. La pòrta de l'ostal èra dubèrta — un còp d'astre, si que non jamai seriá pas arribat a la sarralha per la dubrir— e poguèt sortir sens maganhar.

Un còp de l'autre costat de la pòrta, cerquèt los esclòps, que dedins, plan segur, corriá pèdescauç. Se demandava cossí se vengariá d'aqueles esclopesses tan pesucs quand vegèt un parelh d'esclopons que l'esperavan sul pompidor. Mas quand comprenguèt que lo tomte aviá aguda la sollicitud de li transformar los esclòps tanben, n'aguèt pas que mai de pensament. Èra tot vistable qu'aquel desastre èra previst per durar plan temps.

Un passerat sauticava sus la pòste de garric vièlha pausada sul lindal davant la pòrta. Tanlèu veire lo dròlle, se metèt à piutar, piuta que piutaràs : « Piu, piu, piu ! Agachatz Nils l'auquièr ! Agachatz-lo, aquel traça de Pocet ! Agachatz Nils Holgersson Pocet ! »

Còp sec, aucas e polas virèron los uèlhs sul dròlle e foguèt un cascarejadís engerdable. « Cacarcà ! cridava lo gal, es plan fach ! Cacarcà ! M'a tirada la cresta ! » « Cas cas cadasca ! es plan fach per el ! » cridèron las polas que contunhèron aital coma se s'èran pas volgudas mai arrestar. Las aucas, elas, s'amassèron en paret massissa, avancèron lo cap e demandèron : « Qual li a fach aquò ? Qual li a fach aquò ? »

Dins aquel afar, çò pus estranh èra que Nils compreniá tot çò que disián. Ne fuguèt estomagat e s'arrestèt sul pas de la pòrta per escotar. « Es coma soi estat cambiat en tomte, se diguèt, es de mercés aquò que compreni lo parlar dels aucèls, solide. »

Li fasiá desfèci d'ausir las polas recocar qu'èra plan fach per el, alara, lor traguèt una pèira en cridant : « Calatz-suau, polalha del diable ».

Solament aviá oblidat qu'èra pas pus lo que las galinas crentavan. Tota la tropa de polas se roncèt sus el, l'enrodèt e li cridèron : « Cas cas cadasca ! Es plan fach per tu. Cas cas cadasca ! Es plan fach per tu. »

Lo dròlle ensagèt ben de fugir mas las polas l'acorsavan e menavan tant de çaganh que cugèt ne venir sord. Probable que lor auriá pas jamai escapat s'èra pas arribat lo cat de l'ostal. Tanlèu lo veire, las polas se calèron e totas faguèron coma s'avián pas res pus en cap que de gratar per trobar de vèrms.

Sul pic, lo dròlle correguèt al ras del cat.

« Minonèl, Minonelòt, li faguèt, debes conéisser los cantons e recantons de l'ostal. Se te plai, diga-me ont poirai trobar lo tomte. »

Lo cat li repondèt pas de tira. Se jaguèt, menimosament, faguèt venir la coa davant las patas e agachèt lo dròlle. Èra un catàs negre amb una longarinada blanca sul davant. Lo seu pel lis lusissiá al solelh. Aviá retiradas las arpas e sos uèlhs d'un gris unit, una fenda estrecha solament los traucava al mitan. Èra tot doçor.

« Vertat, sabi ont demòra lo tomte, diguèt d'una votz suava, mas sabi pas s'ai enveja de o te dire. »

« Mas Minonelòt, ai besonh que m'ajudes, faguèt lo dròlle. Veses pas que m'a emmascat ? »

Lo cat dubriguèt leugièrament los uèlhs e començava de se veire traucar una lusor marrida e verda. Rauminèt e ronquèt de contentament abans de respondre.

« Caldriá que t'ajudèssi per totes los còps que m'as tirada la coa ? », finiguèt per dire.

Alara lo dròlle s'enchiprèt e oblidèt completament sa talha e son impossança.

« La te vau tirar un còp de mai, ieu, vas veire ! faguèt en li sautant dessus. »

En una segonda, lo cat se transformèt de tal biais que lo dròlle maganhava per creire que fuguès lo meteiss animal. Lo mendre pel de son còs se quilhava, l'esquina s'arcava, las patas s'alongavan, las arpas rascavan lo sòl e la coa èra venguda corta e espelofida, aclatava las aurelhas e un fuòc rogejava dins sos uèlhs regassats.

Lo dròlle aviá pas idèa de se daissar espaurugar per un cat, e se tornèt avançar. Mas alara lo cat bombiguèt, sautèt sul dròlle, lo tombèt e lo tenguèt per tèrra amb las patas de davant que li còrcachavan lo pitre e lo cais alandat contra lo còl.

Lo dròlle sentiguèt las arpas s'espintar dins lo gilet e la camisa e dintrar dins la pèl, sentiguèt las caninas ponchudas li fregar lo còl. De tot son vam, cridèt al secors.

Mas degun venguèt pas e coneguèt que la darrièra ora èra arribada. Alara sentiguèt que lo cat tornava claure las arpas e daissava lo còl.

« Va plan, faguèt, es pro per ara. Te daissi per aqueste còp, de mercés la mèstra. Teniái que sachèsses qual de nosautres dos a lo poder d'ara enlà. »

Aquò dich, lo cat se n'anèt amb la mina tan doça e tan domètja coma quand èra arribat. Lo dròlle se sentiá tan vergonhós que diguèt pas un mot e se destriguèt d'anar a l'estable per cercar lo tomte.

Tres vacas solament i se trobavan. Mas quand lo dròlle dintrèt, se metèron a bramar e menèron un çaganh tal qu'auriatz dich que n'i aviá un trentenat al mens.

« Mè, mè, mè, bramava Ròsa de Mai. Que fa bon saber que i a una justícia dins aqueste mond ! »

« Mè, mè, mè » entonèron totas en còr. Capitava pas a comprene çò que disián estant que cridavan totas al còp.

Lo dròlle lor voliá parlar del tomte, mas èra impossible de se far entendre de tant de rebotge que i aviá. Se comportavan coma quand las anava veire acompanyat d'un can estrangier. Petnavan, brandissián las cadenas, viravan lo cap, prèstas a trucar.

« Vèni aici qu'amassaràs un petnal que te'n sovendràs, faguèt Ròsa de Mai ! »

« Avança-te, que te faga dançar sus las banas ! » li diguèt Liri d'Aur.

« Sarra-te e veiràs çò que sentiás quand me lançavas l'esclòp, coma fasiás l'estiu passat ! » bramèt Estèla.

« Vèni aici que te torne l'abelha que me deslarguères dins l'aurelha ! », cridèt Liri d'Aur.

Ròsa de Mai èra la pus vièlha e mai la pus sàvia de totas tres, mas la pus emmaliciada tanben.

« Vèni me veire que te faga pagar totes los còps que virères lo selon de ta maire quand molziá, e per totes las cambetas que li faguères quand passava amb una ferrat plen de lach, e per totas las lagremas qu'a ploradas aici de mercés tu. »

Lo dròlle volguèt dire que la se'n voliá d'èsser estat missant amb elas e que d'ara enlà, seriá totjorn aimable mas que li diguèsson ont demorava lo tomte. Mas las vacas l'escotavan pas. Bolegavan tament qu'aguèt paur que qualqu'una finiguès per se destacar, alara estimèt mai sortir discrètament de l'estable.

Un còp defòra, lo desan lo prenguèt. Se rendiá compte que degun de la bòria seriá pas prèst per l'ajudar a tornar trobar lo tomte. E grand pena que serviguès a grand causa de lo trobar.

Escalèt sul paredon larg enfecit d'espinas e de romècs qu'enrodava la bòria e i se seguèt per soscar a çò que s'anava passar se tornava pas a sa talha umana. Quand lo paire e la maire tornarián del temple, seriá un suspresa de las grandas. Òc, una suspresa per tot lo país quitament, e de gents lo vendrián veire d'Östra Vemmenhög e de Torp e de Skurup ; de tot lo canton de Vemmenhög lo vendrián veire. E tanplan lo paire e la maire lo menarián a la fièra de Kivik per lo far veire.

Non, l'engerdava de pensar a aquò. Avia pas qu'una idèa : que degun lo vegès pas pus, jamai. Èra malurós coma las pèiras. Degun pus al mond èra pas malurós coma el. Èra pas pus un èsser uman, èra un monstre.

E de nonent se mainava de çò que voliá dire èsser pas un uman. D'ara enlà, èra a l'escart de tot : se poiriá pas mai amuser amb d'autres dròlles, poiriá pas reprene la bòria après los seus, e grand pena que trobès de joventa que lo volguès esposar.

Èra segut aquí e contemplava lo seu ostal, un ostalon amb de corondatge, encaucinat e coma claus en tèrra jol pes de la longa teulada de cluèges penjoluda. Las dependéncias èran pichonas tanben e mai los campets tant estreches qu'un caval avia pas bon i virar. Mas tan pichon e tan paure foguès, èra plan tròp grand per el. Podiá pas demandar melhora demòra qu'un trauc de rat dins un estable.

Fasiá un temps mannat. A l'entorn d'el tot rajolava, borronava e bresilhava. Mas un lagui immens l'ablasigava. Jamai pus se regaudiriá pas de res.

Jamai avia pas vist un cèl tan blau coma uèi. D'aucèls migrators lo traversavan. Venguts de l'estrangièr, avián passada la mar Baltica e anavan drech sus Smygehuk abans de partir cap al nòrd. N'i avia de tota raça, solament sabia pas conèisser sonque las aucas salvatjas, que vòlan en doas linhas longas se rejonhent en poncha.

Mai d'una tropa d'aucas salvatjas avia passat ja. Volavan plan naut en amont dins lo cèl mas las ausissia cridar ça que la : « Montam cap a las montanhas del Nòrd. Montam cap a las montanhas del Nòrd. »

Quand las aucas salvatjas entrevegèron las aucas domètjas que se passejavan dins la cort, se sarrèron del sòl per lor cridar : « Venètz ! Venètz ! Montam cap a las montanhas del Nòrd.

Las aucas domètjas se poguèron pas empachar de quilhar lo cap e d'escotar. Mas lor respondèron plan rasonablement : « Nos trobam plan ont sèm. Nos trobam plan ont sèm. »

Lo jorn, donc èra mannat, e devia èsser un plaser subrebel de volar dins aquel aire tan fresc e tan leugièr. E cada còp que passava una tropa novèla d'aucas salvatjas, las aucas domètjas menavan un bocin mai de rambalh. De còps alatejavan coma se las èran volgudas anar rejónher. Mas l'auca pus vièlha èra totjorn aquí per dire : « Faguèssetz pas las falordas, ara ! Elas patiràn tant e mai de fam e de freg. »

I avia un gabre jove que los rampèls de las aucas salvatjas li avián balhada una brava enveja de viatjar.

« Se ne passa una tropa tornarmai, me'n vau amb elas », se diguèt. Una tropa novèla arribèt lèu e lor cridèt coma las autras. Aqueste còp lo gabre jove respondèt : « Esperatz-me ! Esperatz-me, qu'arribi ! »

Espandiguèt las alas e s'enairèt, mas èra tan pauc acostumat de volar que tornèt tombar per tèrra.

Las aucas salvatjas, pr'aquò, devian aver ausits aqueles crits per que faguèron pè en rè e tornèron passar lentament per veire se venia vertadièrament.

« Esperatz-me ! Esperatz-me ! » cridèt en tornant ensajar.

Estirat sul paredon, lo dròlle escotava tot aquò. « Seria plan domatge, que lo gabre nos quitès, se pensèt. Lo papà e la mamà serián plan maluroses se lo trobavan pas en tornant del temple. »

E coma pensava aquò, un còp de mai oblidèt sa talha e son impossança, se roncèt sul tropelon d'aucas e dels dos braces, s'arrapèt al còl del gabre.

« Tu, es pas question que te n'anes ! » cridèt.

Mas a aquel moment precisament, lo gabre venia de trobar lo biais de s'enairar. Solament se poguèt pas arrestar per far tombar lo dròlle e aqueste lo deguèt acompanyar dins los aires.

L'enairament foguèt tan rapide que lo dròlle ne foguèt embalausit. E abans quitament d'aver aguda l'idèa de deixar lo còl del gabre, se trobèt a una tala auçada que tota casuda auriá volgut dire mòrt.

Tot çò que podia far ara per melhorar la situacion èra d'ensajar d'escalar sus l'esquina del gabre. Çò qu'entrepenguèt coma poguèt mas non pas sens maganhar. Coma per se mantèner sus l'esquina que limpava entre las doas alas que batián l'aire. Calguèt qu'enfoncès las mans prigond dins las plumas e lo borrih e que i s'arrapès per lisar pas dins l'abis.

Jean de l'Ours

Un còp èra une pauvre femme qui coupait du bois dans la forêt lorsque l'Ours l'enleva et l'emporta au fond de sa grotte. Après quelques mois, la femme mit au monde un garçon qu'elle nomma Jean. A mesure qu'il grandissait, Jean devenait plus fort que tout enfant de même âge. Un jour, il dit à sa mère :

- " Maman, j'ai maintenant sept ans et je suis capable de lever la pierre qui ferme la grotte de l'Ours. Je la pousserai et nous partirons. "

Le lendemain, l'Ours sorti, Jean leva la pierre et tous deux s'enfuirent jusqu'à leur maison. Au bout d'un certain temps, Jean qui devenait de plus en plus fort, dit à sa mère :

- " Je m'ennuie ici, laisse-moi partir à travers le monde et je deviendrai riche ! "
- " Va t-en, pauvre, mais reviens le plus tôt que tu pourras auprès de ta pauvre mère " lui répondit sa mère.

Et Jean de l'Ours partit. Après quelques heures de marche, il vit venir sur le chemin un homme qui portait une meule sur les épaules.

- " Où vas-tu ainsi compagnon, avec ce poids sur l'échine ! "
- " Je m'en vais courir le monde, et toi ? "
- " Moi aussi, et si tu veux, Porte Meule, nous irons courir le monde tous les deux ".

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme grand et fort qui portait un canon sur l'épaule.

- " Vers où vas-tu, compagnon ? " lui demandèrent-ils
- " Je m'en vais courir le monde. Et vous autres ? "
- " Veux-tu venir avec nous ? ; ainsi nous serons grands et forts et nul n'osera s'attaquer à nous ".

Et côte à côte, ils s'en vont tous trois. A la nuit, ils arrivent devant un beau château. Ils frappent. Personne. Ils entrent et traversent sept grandes pièces plus belles les unes que les autres mais ne trouvent personne.

- " Si vous voulez m'en croire, compagnon, nous resterons ici quelques temps et si le maître du château enchanté arrive, nous verrons bien " dit Jean de l'Ours. " Demain, nous nous lèverons de grand matin Porte Meule et moi, et nous irons à la chasse. Toi, Porte-Canon tu garderas le château et tu feras la cuisine. Après, ce sera à chacun son tour ".

Le lendemain, Porte-Canon commença à préparer le repas. Tout à coup, et sans que la porte ait bougé, il voit devant lui un petit vieillard tout noir et qui lui dit :

- " Veux-tu me laisser me chauffer, j'ai très froid ! "

Le vieillard s'assied et Porte-Canon se baisse vers le foyer pour mettre du bois. Alors, le petit vieillard prend un gourdin et le tape si fort sur qu'il le laisse pour mort. Quand les deux autres arrivent, ils trouvent Porte-Canon assommé sur le sol. Ils le relèvent et lui font boire de l'eau de vie. Enfin, il ouvre les yeux, mais n'ose pas dire à ses compagnons ce qui lui est arrivé. Le jour suivant, les chasseurs s'en vont et, à son tour, Porte-Meule commence la cuisine. Tout à coup, et sans que la porte ait bougé, il voit devant lui un petit vieillard tout noir qui lui demande une place auprès du feu pour réchauffer ses vieux os. Quand Jean de l'Ours et Porte-Canon rentrent et le trouvent blessé, Porte-Meule ne veut pas dire aux autres qu'il s'est fait rouler par un inoffensif petit vieillard.

- " Demain, c'est moi qui prendrai la garde " leur dit Jean de l'Ours.

Le matin suivant, Jean fait le ménage et s'apprêtent à cuisiner quand tout à coup il lui semble qu'un serpent le pique dans le dos. Il se retourne vivement et voit devant lui un petit vieillard tout noir.

- " Tiens se dit Jean de l'Ours, celui-ci entre sans qu'on entende la porte s'ouvrir ! "

Il regarde le vieillard et voit aussitôt dans ses yeux une lueur diabolique, alors il comprend tout. Il empoigne un gourdin et, tape que tu taperas, sur le bonhomme qui s'enfuit jusque dans un grand puits au fond du jardin. Quand les chasseurs rentrent, ils voient, stupéfaits, Jean de l'Ours sur le seuil.

- " Vous ne m'avez pas dit que c'était le faux petit vieux qui vous avait bastonnés ! Dînons vite et nous allons visiter ce puits là-bas où il a trouvé refuge "

Honteux, les deux compagnons mangeaient sans lever la tête et Jean leur dit :

- " Prenons une grosse corde et descendons dans le puits l'un après l'autre. Moi le premier, je vous attendrai en bas".

Jean de l'Ours passe le premier la margelle et soutenus par ses compagnons arriva au fond. Toutefois, Porte-Meule et Porte-Canon se déroberent, refusant de descendre à leur tour. Alors, Jean leur demanda de tenir la corde et d'attendre son retour. Jean traversa sept salles puis il arrive devant une grande porte fermée. Il la pousse et trouve derrière trois belles princesses

- " Malheureux ! disent-elles, nous sommes prisonnières d'un vilain sorcier tout noir et jamais vous ne pourrez ressortir d'ici ! "
- " Je n'ai pas peur du sorcier, répond Jean de l'Ours, je l'ai bastonné de tant de coups qu'il nous laissera le temps de sortir d'ici ! "

Et il emmène les trois princesses jusqu'à la corde du puits. Chacune à son tour remonte mais quand c'est au tour de Jean, ses deux compagnons font tomber la corde et s'enfuient avec les demoiselles. A ce moment, arrive des sept salles un grand aigle qui tourne autour de Jean et celui-ci l'appelle :

- " Aigle, mon bel aigle, veux-tu m'enlever jusqu'à la terre sur tes ailes ! "
- " Mon maître est absent. Je veux bien monter avec toi jusqu'à la terre mais il faudra que tu me donnes de la chair, beaucoup de chair ! " répondit l'animal.

Jean de l'Ours monte sur le dos de l'aigle et ils se mettent à remonter vers le ciel. Au milieu de la course, l'aigle se met à crier : " Car, Car, Car (de la viande) ". Alors, sans hésiter, Jean prend son couteau et se taille un morceau de cuisse qu'il tend à l'aigle. Le vol reprend mais bientôt il recommence à ralentir et l'aigle réclame à nouveau de la viande. Une nouvelle fois Jean taille un morceau de sa cuisse et le tend à l'oiseau. Il arrive enfin au jour et se lance à la poursuite de Porte-Meule et Porte-Canon qui emportaient les princesses. Quand il les rattrape Jean leur dit :

- " Je suis trop heureux pour vous punir, je vous pardonne mais j'épouserai la plus belle des princesses "

Ainsi fût fait. Et Jean revint auprès de sa pauvre mère avec toutes les richesses de la princesse.

Jan de l'ors / Jean de l'ours

Il était une fois une femme qui ramassait de la fougère pour la litière de ses vaches. Alors qu'elle était en train de nouer le vieux drap dans lequel elle avait mis sa récolte, elle entendit un craquement de branches. Un ours sortit du bois, l'attrapa et l'emmena.

La femme avait très peur, elle croyait que l'ours voulait la manger. Bien au contraire, il ne lui fit aucun mal. Cependant, elle perdit connaissance.

Quand elle revint à elle, elle se trouvait dans une grotte et l'ours la léchait. Même si l'ours ne lui faisait rien, elle était bel et bien enfermée. Une grande roche de cent quintaux fermait l'entrée de la grotte et l'empêchait de sortir.

Cette bête ne lui voulait aucun mal : chaque jour l'ours partait chercher de quoi manger et rapportait tout ce qu'il trouvait : miel, viande, noisettes, myrtilles, mûres, de tout...

La femme s'habitua, par force. Il fallait bien qu'elle s'habitue à cette vie. Que faire ? Si bien qu'un jour elle sentit qu'elle était enceinte et qu'elle allait être maman. Alors, elle eut peur. Elle pensait : " comment sera cet enfant, à qui va-t-il ressembler ? Sera-t-il un monstre ? ". De toute façon, elle devait attendre le moment d'accoucher ; elle laissa passer le temps.

Et un jour l'enfant naquit ; c'était un garçon. Il était très joli, bien fait ; ce n'était pas un monstre, il avait juste une touffe de poils sur le ventre, comme ceux de son père.

Elle l'appela Jan parce que son père à elle s'appelait Jan. Les jours passaient et Jan grandissait dans cette grotte. L'ours s'en allait tous les jours, comme d'habitude il refermait la porte de la grotte avec la grosse pierre de cent quintaux et il partait chercher à manger.

Un jour qu'il venait de partir, un rayon de soleil passa sous la pierre. Jan de l'Ors appela sa mère et lui demanda :

– Maman, viens voir, quelle est cette chose si jolie ?

– Ceci, mon fils, tu ne le verras jamais et moi je ne le reverrai plus, ceci est la plus belle chose au monde, ça s'appelle le soleil.

– Mais oui ! maman on le reverra, quand je serai assez fort pour pousser la pierre, tu verras on sortira d'ici !

– Je ne sais pas si on pourra ; je ne sais pas si tu réussiras, mon fils.

Le temps passait, l'enfant grandissait, il avait presque la force de son père ; il était fort comme un ours. Un jour, alors qu'il tentait avec l'épaule de déplacer la pierre, Jan de l'Ors appela sa mère :

– Viens voir, maman, je crois que je la fais bouger !

C'était bien vrai, elle basculait un peu. La femme était contente et le temps passa encore.

Un jour que l'ours, son père était parti, Jan de l'Ors dit :

– Tu vas voir, maman, aujourd'hui je sens que je vais faire rouler la pierre et que nous sortirons.

– Si le Bon Dieu pouvait t'entendre !

Alors, aussitôt, d'un coup d'épaule il fit rouler la grande pierre de cent quintaux. Libres, enfin, ils s'échappèrent vers le village où était née la femme.

Mais l'ours entendit rouler la pierre dans la forêt, et à grandes enjambées il revint à la grotte. Quand il s'aperçut qu'ils s'étaient échappés, il leur courut aux trousses comme un fou. La femme était épuisée. Jan de l'Ors la chargea sur ses épaules et il repartit à toute vitesse. Ils arrivèrent au village.

Là, il y avait bien longtemps qu'on la croyait morte. Son père et sa mère étaient morts de chagrin. Quand les villageois la virent arriver, ils lui dirent :

– Où étais-tu donc passée depuis si longtemps ?

Elle leur raconta son histoire mais personne ne voulut la croire. Ils pensaient qu'elle avait eu un petit avec ... qu'elle était partie... et que Personne ne voulut croire que c'était l'ours qui lui avait fait cet enfant. Ils ne l'acceptèrent pas, ils ne l'aimèrent pas, l'enfant non plus.

Elle le mit à l'école mais il était si fort qu'en s'amusant, il faisait mal aux autres élèves. En les comptant, en les touchant avec son doigt, il les faisait tomber. Et tous pleuraient :

– Jan m'a fait mal !

– Jan est méchant !

Et Jan par ici et Jan par là, sa mère n'en pouvait plus, elle en avait assez de toutes ces plaintes. Et pour finir, un jour, le maître d'école lui annonça qu'il ne pouvait plus le garder parce qu'il provoquait trop de problèmes.

Alors sa mère lui fit apprendre le métier de forgeron. Il était si fort qu'il coupait tout. Le forgeron qui l'aimait beaucoup, en était désolé. Bientôt Jan de l'Ors fut dégoûté de cette situation et il dit à sa mère :

– Ecoute-moi, je m'en vais d'ici, je vais aller par le Monde, essayer de gagner ma vie ailleurs. Quand j'aurai fait fortune, je reviendrai.

Sa mère lui répondit :

– Pauvre petit, je ne sais pas moi... Peut-être qu'il vaut mieux que tu t'en ailles parce qu'ici tu ne peux rien faire.

Il revint voir le forgeron. Il y avait là, posé dans un coin de la forge, un essieu de charrette de neuf quintaux. Il

demanda au forgeron de lui faire une canne. Le forgeron refusa, c'était trop dur. Alors Jan de l'Ors prit l'essieu, il en plia une extrémité sur ses genoux pour s'en faire une jolie canne et il partit par le Monde en la faisant tournoyer au bout des doigts.

Il marchait ainsi, en chemin il rencontra un géant qui jouait à la marelle avec une roue de moulin ; il lui dit :

– Tu es très fort, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Arròda de Molin, et toi comment t'appelles-tu ?

– Moi, je m'appelle Jan de l'ors, parce que mon père est un ours.

Arròda de Molin était impressionné par la canne de neuf quintaux. Jan de l'Ors lui dit :

– Veux-tu venir avec moi à travers le Monde ? Nous ferons de belles choses !

– Avec plaisir, répondit Arròda de Molin, et ils s'en allèrent tous deux.

Plus loin, ils rencontrèrent un autre géant qui était en train de faire une route à coups de pied. Celui-là aussi était différent des autres. Il était plus fort que les autres. Il était si fort qu'il brisait les rochers tout menu avec ses pieds et il s'en servait pour empierrer les chemins. Arròda de Molin et Jan de l'Ors lui demandèrent :

– Tu es très fort, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Trenca Montanha, et vous comment vous appelez-vous ?

– Moi, je m'appelle Jan de l'ors, parce que mon père est un ours.

– Et moi, je m'appelle Arròda de Molin, parce que je joue à la marelle avec une roue de moulin.

Trenca Montanha était à son tour impressionné par la canne de neuf quintaux. Jan de l'Ors lui dit :

– Veux-tu venir avec nous à travers le Monde ? Nous ferons de belles choses !

– Avec plaisir, répondit Trenca Montanha, et ils s'en allèrent tous trois.

Un peu plus loin, ils virent un géant allongé dans un champ, il écoutait des bruits. Ils lui demandèrent :

– Tu es très fort, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Aurelha Fina, j'écoute le blé germer.

Les autres croyaient qu'il se moquait d'eux.

– Je vous dis la vérité, leur dit-il, j'ai l'oreille si fine que je peux entendre ce que les autres n'entendent pas.

Personne ne veut plus de moi parce que j'entends ce que je ne devrais pas entendre et on me chasse de partout. Et vous comment vous appelez-vous ?

– Moi, je m'appelle Jan de l'ors, parce que mon père est un ours.

– Moi, je m'appelle Arròda de Molin, parce que je joue à la marelle avec une roue de moulin.

– Et moi je m'appelle Trenca Montanha parce que je fais des chemins en écrasant des pierres avec mes pieds.

Aurelha Fina était à son tour impressionné par la canne de neuf quintaux. Jan de l'Ors lui dit :

– Veux-tu venir avec nous à travers le Monde ? Nous ferons de belles choses !

– Avec plaisir, répondit Aurelha Fina, et ils s'en allèrent tous quatre.

Chemin faisant, ils rencontrèrent un autre homme ; ce n'était pas un géant : il était mal bâti, bossu, tout de travers.

Ils se dirent :

– Hum, celui-là ne sera pas un bon compagnon pour nous !

Arrivés près de lui, ils virent écrit sur son béret : " j'en ai tué trois d'un coup ". En réalité il avait tué trois mouches et il avait écrit cela pour se donner de l'importance.

– Tu es très fort, comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Tonhut parce que je suis bossu.

– Eh bien, dirent les autres impressionnés, viens avec nous, et ils partirent tous les cinq : Jan de l'Ors, Arròda de Molin, Trenca Montanha, Aurelha Fina et Tonhut.

Cependant, au bout d'un moment, ils se dirent :

– Il faut savoir qui sera le chef.

– Ce sera le plus fort !

– Si on se mesure au bras de fer, les derniers seront avantagés parce que les premiers seront fatigués. Il vaut mieux jeter la canne ; celui qui la jettera le plus loin sera le chef.

Jan de l'Ors commença. Il fit tournoyer la canne et la jeta très loin. Arròda de Molin, lui, ne la jeta pas aussi loin que Jan de l'ors. Trenca Montanha posa la canne par terre et d'un coup de pied la fit voler, mais pas aussi loin que Arròda de Molin. Aurelha Fina, lui, dit :

– Je n'essaie même pas, je ne peux pas la lever !

Tonhut non plus ne pouvait pas la lever. Mais c'était un malin, un coquin. Il cria aux gens qui se promenaient de l'autre côté du gave :

– Poussez-vous, gens de l'autre côté du gave !

– Que veux-tu faire ? lui demanda Jan de l'Ors.

– Eh bien ! Je leur demande de se pousser pour ne pas être tués par la canne.

– Laisse la canne ici, si tu la jettes là-bas, on ne pourra pas aller la récupérer.

En réalité, Tonhut n'aurait pas pu la soulever de terre, c'était une ruse. Les autres lui dirent :

– Si tu peux la jeter là-bas, cela veut dire que tu es le plus fort.

C'est ainsi qu'il devint le chef. Ils repartirent tous les cinq.

Ils cheminèrent un long moment. Ils arrivèrent en vue d'un château. Aurelha Fina ne voulait pas rentrer, il

entendait...beaucoup de choses. Jan de l'Ors qui n'avait peur de rien dit :

– Nous allons rentrer quand même ! Nous allons voir ce qui passe là-dedans.

Ils entrèrent. La table était dressée, une assiette pour chacun ; ils se mirent à manger. Repus, ils montèrent à l'étage. Il y avait un lit pour chacun.

– Eh bien, dirent-ils, ça ne va pas si mal !

Ils se couchèrent. Dans la nuit Aurelha Fina vint dans le lit de Jan de l'Ors parce qu'il était mort de peur.

– J'ai peur, il s'en passe des choses ici !

– Oh, tu n'es qu'un peureux !

Il le poussa au fond du lit.

Le lendemain matin, ils se levèrent. Devant le château, il y avait quatre chevaux. Avant de partir à la chasse il fallut désigner celui qui resterait pour préparer la soupe. Aurelha Fina refusa de rester, il avait peur. Ils laissèrent donc Arròda de Molin. Il était convenu qu'à midi il devait sonner la cloche pour appeler à la soupe. Arròda de Molin était en train de faire cuire la garbure dans la cheminée, quand il entendit, derrière lui, une voix qui demandait :

– Monsieur, est-ce que je peux me réchauffer, je suis morte de froid !

– Bien sûr, lui répondit-il sans se retourner trop occupé à surveiller la soupe. A cet instant, il reçut un terrible coup derrière la tête. Il s'évanouit.

A midi, la cloche ne sonna pas. Les autres, inquiets, revinrent. Ils trouvèrent Arròda de Molin allongé par terre en train de retrouver ses esprits. Il n'avait rien vu, il n'avait entendu qu'une voix.

Le lendemain, Trenca Montanha resta. Il était convenu qu'à midi il devait sonner la cloche pour appeler à la soupe.

Trenca Montanha était en train de faire cuire la garbure dans la cheminée, quand il entendit, derrière lui, une voix qui demandait :

– Monsieur, est-ce que je peux me réchauffer, je suis morte de froid !

– Bien sûr, lui répondit-il sans se retourner trop occupé à surveiller la soupe. A cet instant, il reçut un terrible coup derrière la tête. Il s'évanouit.

A midi, la cloche ne sonna pas non plus. Les autres, inquiets, revinrent. Ils trouvèrent Trenca Montanha allongé par terre en train de retrouver ses esprits. Il n'avait rien vu, il n'avait entendu qu'une voix.

Enfin, Jan de l'Ors dit :

– Je vais rester, moi, pour voir ce qui se passe.

Les autres à la chasse, Jan de l'Ors était en train de faire cuire la garbure dans la cheminée, quand il entendit, derrière lui, une voix qui demandait :

– Monsieur, est-ce que je peux me réchauffer, je suis morte de froid !

Il se retourna : c'était une espèce de sorcière !

– Si tu as froid, approche-toi, lui dit-il.

Alors, quand la sorcière s'accroupit, il lui donna un coup de canne de neuf quintaux et il l'envoya s'écraser la figure dans le feu. Puis il la prit par le cou et il alla la pendre à un crochet de boucher. Il sonna la cloche. Les autres se dirent : " Celui-là, oui, il sonne la cloche ". Ils arrivèrent et Jan de l'Ors leur raconta ce qui s'était passé.

– Venez voir !

Il les amena jusqu'au crochet, la sorcière avait disparu ! Mais elle avait perdu du sang et ils suivirent les traces. Le sang s'arrêtait devant une grande pierre plate, ils frappèrent dessus, elle sonnait creux ; ils la soulevèrent et découvrirent un puits.

– Elle ne peut être que là-dessous, il faut y aller, dirent-ils.

C'était toujours pareil, il fallait y aller. Mais qui ?

– Eh bien, j'y vais, dit Arròda de Molin qui n'avait pas peur.

Ils le descendirent avec une corde, une grosse corde et il cria :

– Corde ! corde ! corde !

Mais quand il arriva à la moitié du puits, il faisait de plus en plus sombre, il eut peur et il cria :

– Remontez-moi, remontez-moi !

Trenca Montanha, à son tour voulut essayer. Ils le descendirent avec une corde, une grosse corde et il cria :

– Corde ! corde ! corde !

Mais quand il arriva au fond du puits, il faisait de plus en plus sombre, il eut peur et il cria :

– Remontez-moi, remontez-moi !

Tonhut, le chef, demanda à Aurelha Fina, mais il n'en était pas question ! Et ce n'était pas au chef d'y aller.

– Bon, dit Jan de l'Ors, je vais y aller, moi.

Il mit sa canne au creux de son bras et il descendit.

– Corde ! corde ! corde !

Lui, il arriva au fond et il regarda ce qu'il y avait en bas. Il y avait quatre portes dans la muraille, comme des portes de prison. D'un coup de canne, il défonça la première ; derrière, il trouva une jolie demoiselle prisonnière et un sac d'or.

– Mon Dieu, dit-elle, je croyais mourir ici, je n'aurais jamais cru que quelqu'un viendrait me délivrer !

– Eh bien, dit Jan de l'Ors, je vais te sortir d'ici.

Il l'amena au pied du puits, il l'attacha à la corde et il demanda aux autres de la tirer jusqu'en haut. Quand elle fut sortie, Tonhut dit en la voyant :

– Celle-là est à moi !

Jan de l'Ors, au fond continuait son exploration. Il enfonça une autre porte d'un coup de canne. Derrière, il trouva une jolie demoiselle prisonnière et un gros sac d'or.

– Mon Dieu, dit-elle, je croyais mourir ici, je n'aurais jamais cru que quelqu'un viendrait me délivrer !

– Eh bien, dit Jan de l'Ors, je vais te sortir d'ici.

Il l'amena au pied du puits, il l'attacha à la corde et il demanda aux autres de la tirer jusqu'en haut. Quand elle fut sortie, Tonhut, laissant la première demoiselle, dit en la voyant :

– Celle-là est à moi !

Et ainsi montèrent quatre jeunes filles de plus en plus jolies et chaque fois, Tonhut prenait la plus belle.

Jan de l'Ors, au fond, attachait les sacs d'or qui étaient de plus en plus gros. Tonhut, en haut du puits, faisait toujours la même chose : il laissait le premier sac parce que celui qui arrivait après était plus gros et finalement il garda le plus gros de tous. A la fin, il appela Jan de l'Ors :

– Il n'y en a plus ?

– Non, il n'y en a plus. Maintenant, remontez-moi !

Alors Tonhut dit aux autres :

– Vous avez bien entendu ? Il n'y a que quatre sacs, il n'y a que quatre jeunes filles et nous sommes cinq.

Quand il remontera, il voudra pour lui un sac d'or et une jeune fille et il faudra que l'un de nous s'en passe. Il vaut mieux le laisser au fond.

Il jeta la corde dans le puits ; ils l'enfermèrent avec la grande pierre plate et ils s'enfuirent.

Arròda de Molin, Trenca Montanha et Aurelha Fina n'étaient pas très fiers mais Tonhut lui, était une canaille.

Ils s'échappèrent et le laissèrent au fond du puits.

Le pauvre Jan de l'Ors vit le puits se refermer. Il était seul au fond. Que faire ? A force de tourner, à force de chercher, il trouva la vieille sorcière qui se cachait dans un coin. Il l'attrapa.

– Ah ! toi, il faut que tu me sortes d'ici, lui cria-t-il, sinon je t'étrangle.

– Oui, je t'en sortirai, je t'en sortirai, lui promit-elle.

Elle appela un grand oiseau, un aigle blanc qui vivait là et elle dit à Jan de l'Ors :

– Tu n'as qu'à monter sur l'oiseau et quand il te demandera de la viande, tu lui en donneras et il te montera.

Elle lui donna un veau. Et ce fut ainsi.

L'oiseau volait et Jan de l'Ors était dessus : " Carn ! carn ! criait l'aigle, carn ". Chaque fois qu'il criait, Jan de l'Ors lui coupait un morceau de veau et le lui donnait. " Carn ! carn ! "... et ils montaient, ils montaient... Ils étaient presque arrivés au bord du puits quand il n'y eut plus de morceau de viande, alors l'aigle descendit tout au fond.

" Ah ! ça ne va pas se passer comme ça ", pensa Jan de l'Ors.

Il chercha à nouveau la sorcière, et la trouva enfin, recroquevillée dans un autre coin.

– Maintenant, c'est assez ! lui cria-t-il.

Il la prit sous son bras et chaque fois que l'aigle criait " carn ", il lui donnait un morceau de sorcière dans le bec. Elle était très dure, cette sorcière, comme un corbeau et l'aigle avait du mal à la mastiquer. A force, quand il eut fini de manger la sorcière, ils arrivèrent en haut. D'un coup de poing, Jan de l'Ors fit sauter la grande pierre plate et il sortit.

Aurelha Fina avait tout entendu :

– Il arrive, attention, il arrive, il va tous nous tuer !

Les autres n'avaient rien entendu.

– Oh ! penses-tu, peureux ! Il est au fond et il va y mourir ! dit Tonhut.

Mais Jan de l'Ors parvint à les rattraper. Il n'était pas content, pas content du tout ! Il demanda :

– Qui a eu l'idée de me laisser au fond du puits ?

Arròda de Molin, Trenca Montanha et Aurelha Fina ensemble répondirent :

– Tonhut !

Alors, d'un coup de canne, Jan de l'Ors décapita Tonhut et comme celui-ci avait choisi la plus jolie demoiselle et le plus gros sac d'or, ce fut sa part.

Il revint à la maison et sa mère fut heureuse.

– Vois-tu, maman, dit-il, je t'avais promis de revenir. Fortune faite et avec une femme, me voici. Maintenant, nous pouvons vivre heureux.

E cric e cric, mon conte es finit

E cric e crac, mon conte es acabat.